



Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.



111



ERNEST RIDLEY DEBENHAM.

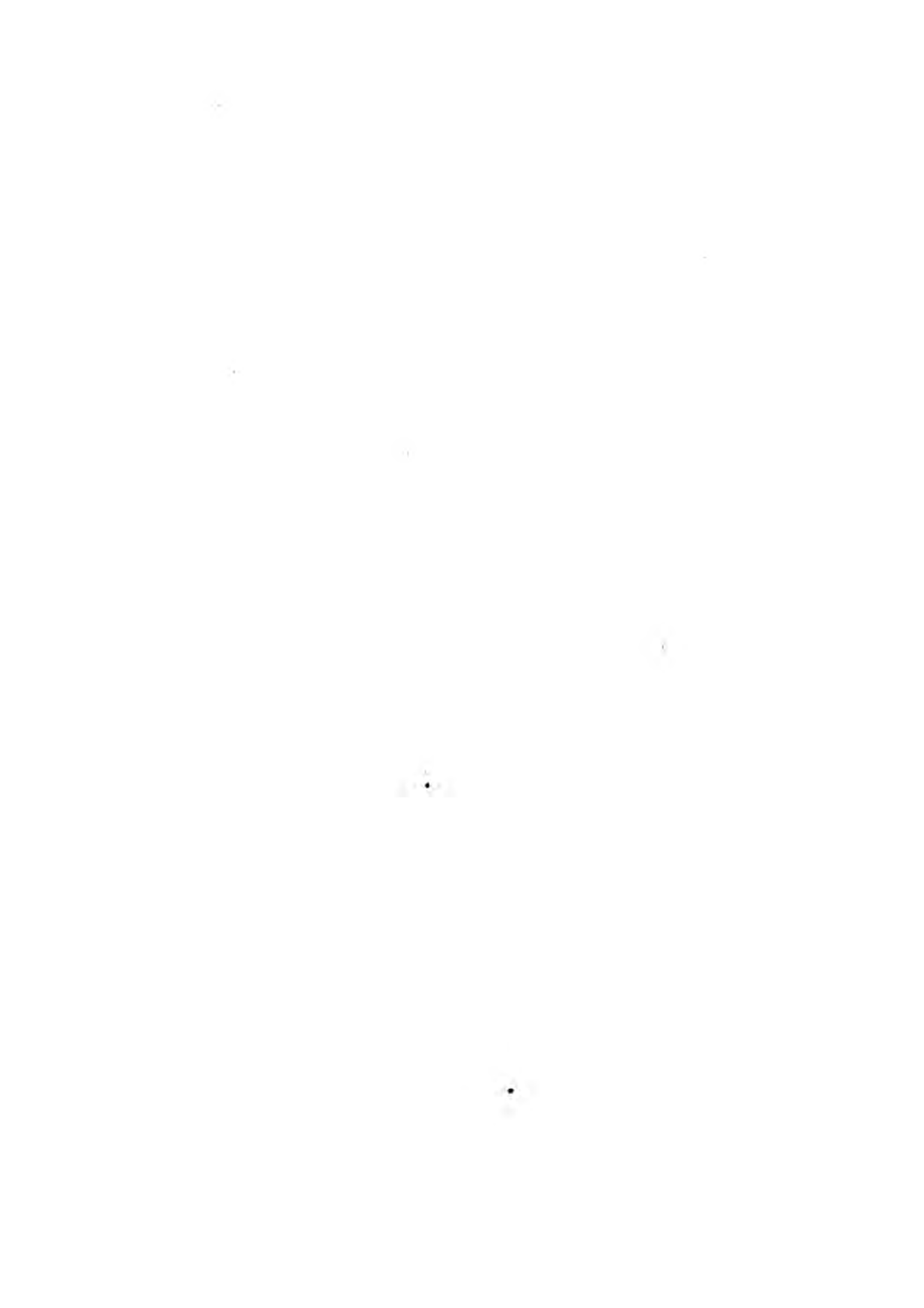
~~251 aa.9~~



REP. F. 10993 (1)

~~T/Y 4500 A.1~~

4 v 10/6



ŒUVRES
DE
LE SAGE

Il a été tiré de ce livre :

70 exemplaires sur papier Whatman.

60 — sur papier de Chine.

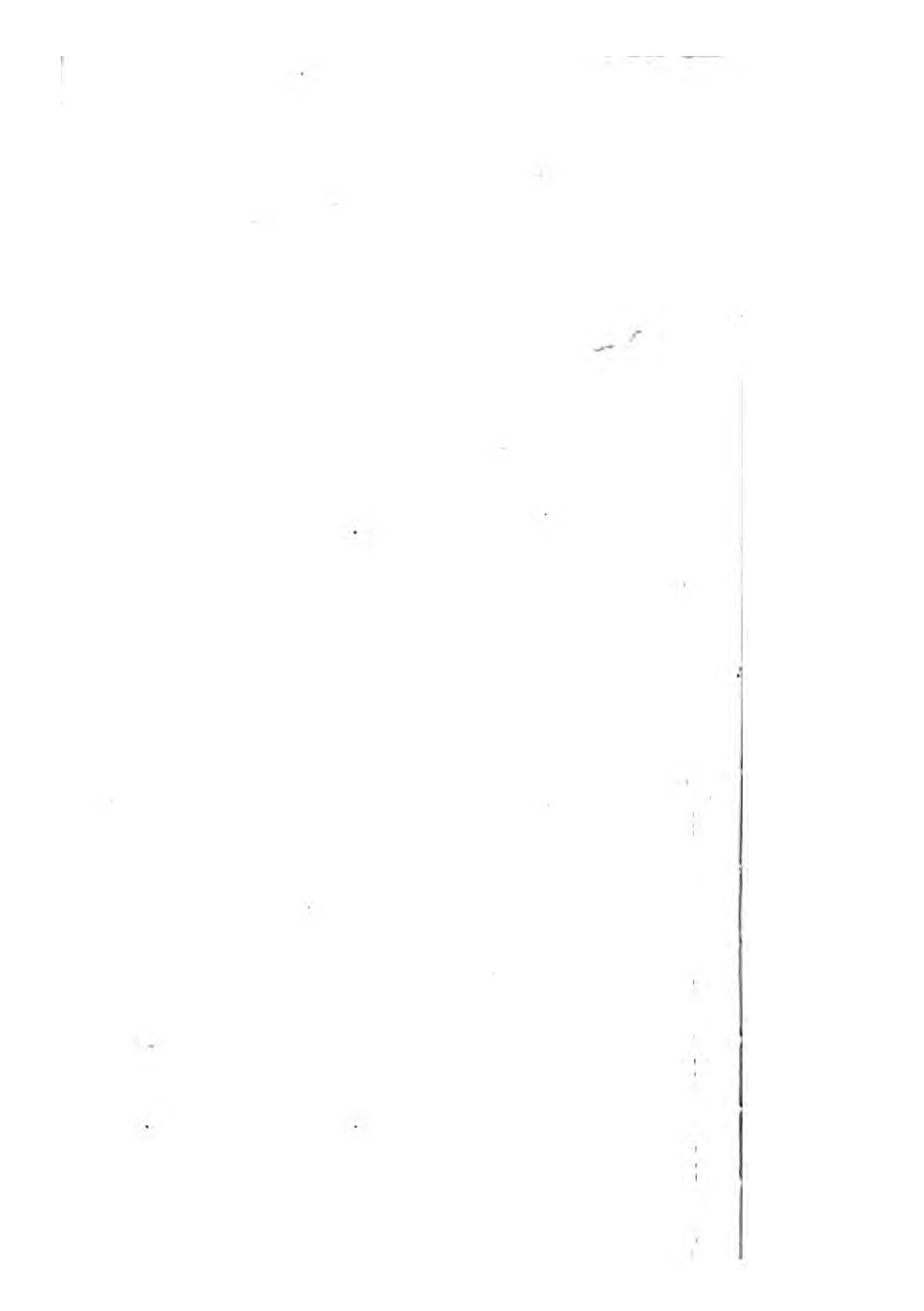
Tous ces exemplaires sont numérotés et paraphés
par l'éditeur.



L. Monziès sc.

A. Lemerre Ed.

Imp. A. Salmon.



ŒUVRES
DE
LE SAGE

Avec Notice et Notes

PAR
A. P.-MALASSIS

HISTOIRE
DE
GIL BLAS DE SANTILLANE
TOME PREMIER



PARIS
ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR
31, PASSAGE CHOISEUL, 31
—
MDCCCLXXVII





AVERTISSEMENT

SUR CETTE ÉDITION.



NOUS réimprimons *Gil Blas sur l'édition de 1747, des Libraires associés, qui avoient acquis sept ans auparavant la propriété de l'ouvrage ; l'auteur leur fit attendre les corrections ; elles occupèrent les dernières années de sa vie. Nous avons seulement restitué, en tête de la troisième partie, un Avertissement où Le Sage fait la promesse, par laquelle il ne paraît pas s'être tenu pour fort engagé, de purger son livre d'anachronismes qu'on lui reprochoit. Cette pièce iro-*

nique, au moins à demi, se rencontre dans les éditions de 1724 & 1730, & ne figure plus dans celles de 1732, 1735 & 1747.

Les quatre volumes de Gil Blas mirent vingt ans à paraître : les deux premières parties font de 1715, la troisième de 1724, la dernière de 1735. Après la troisième partie, comme après la seconde, le livre pouvoit passer pour terminé, mais la forme de la composition permettoit des suites que les lecteurs & les libraires demandoient, & l'écrivain, content de lui, s'y engageoit sans se presser & tout en se livrant, pour vivre, à des besognes littéraires, pièces de théâtre & romans d'aventures. On lit dans le Journal d'un contemporain :

« Le Sage, auteur de Gil Blas, vient de donner (janvier 1733) la Vie de M. de Beauchêne, capitaine de flibustiers. Ce livre ne sauroit être mal écrit, étant de Le Sage ; mais il est aisé de s'apercevoir, par les matières que cet auteur traite depuis quelque temps, qu'il ne travaille que pour vivre, & qu'il n'est plus le maître, par conséquent, de donner à ses ouvrages du temps & de l'application. Il y a six à sept ans que la Ribou (veuve du libraire) lui a avancé cent pistoles sur son quatrième volume de Gil Blas qui n'est point encore fini & qui ne le fera pas

de fitôt. » (Revue rétrospective (1836), 2^e série, t. V, p. 165.)

Les éditions de Gil Blas du vivant de l'auteur font moins nombreuses qu'on ne croiroit : il y en eut six en tout, & moins de contrefaçons. Le public engoué à l'apparition du Diable boiteux, mesura le succès, comme la critique les éloges, au meilleur des romans françois.

A. P.-M.







DÉCLARATION

DE

L'AUTEUR



OMME il y a des personnes qui ne sçauroient lire, sans faire des applications des caractères vicieux ou ridicules qu'elles trouvent dans les ouvrages, je déclare à ces lecteurs malins, qu'ils auroient tort d'appliquer les portraits qui sont dans le présent livre. J'en fais un aveu public : je ne me suis proposé que de représenter la vie des hommes telle qu'elle est. A Dieu ne plaise que j'aie eu dessein de désigner quelqu'un en particulier. Qu'aucun lecteur ne prenne donc pour lui ce qui peut convenir à d'autres, aussi bien qu'à lui ; autrement, comme dit Phèdre, il se fera connoître mal-à-propos : *Stultè nudabit animi conscientiam.*

2 DÉCLARATION DE L'AUTEUR.

On voit en Castille, comme en France, des médecins dont la méthode est de faire un peu trop saigner leurs malades. On voit partout les mêmes vices & les mêmes originaux. J'avoue que je n'ai pas toujours exactement suivi les mœurs espagnoles; & ceux qui sçavent dans quel désordre vivent les comédiennes de Madrid pourroient me reprocher de n'avoir pas fait une peinture assez forte de leurs dérèglemens; mais j'ai cru devoir les adoucir, pour les conformer à nos manières.





GIL BLAS

AU LECTEUR



VANT que d'entendre l'histoire de ma vie, écoute, ami lecteur, un conte que je vais te faire.

Deux écoliers alloient ensemble de Penafiel à Salamanque. Se sentant las & altérés, ils s'arrêtèrent au bord d'une fontaine qu'ils rencontrèrent sur leur chemin. Là, tandis qu'ils se délassoient, après s'être défaltérés, ils aperçurent par hazard auprès d'eux, sur une pierre à fleur de terre, quelques mots déjà un peu effacés par le temps & par les pieds des troupeaux, qu'on venoit abreuver à cette fontaine. Ils jetèrent de l'eau sur la pierre pour la laver, & ils lurent ces paroles castillanes : Aqui está encerrada el alma del licenciado Pedro Garcias : ICI EST ENFERMÉE L'AME DU LICENCIÉ PIERRE GARCIAS.

Le plus jeune des écoliers, qui étoit vif & étourdi, n'eut pas achevé de lire l'inscription, qu'il dit en riant de toute sa force : Rien n'est

plus plaisant ! Ici est enfermée l'ame !... Une ame enfermée !... Je voudrois sçavoir quel original a pu faire une si ridicule épitaphe ? En achevant ces paroles, il se leva pour s'en aller. Son compagnon, plus judicieux, dit en lui-même : Il y a là-dessous quelque mystère. Je veux demeurer ici pour l'éclaircir. Celui-ci laissa donc partir l'autre ; & , sans perdre de temps, se mit à creuser avec son couteau tout autour de la pierre. Il trouva dessous une bourse de cuir qu'il ouvrit. Il y avoit dedans cent ducats, avec une carte, sur laquelle étoient écrites ces paroles en latin : SOIS MON HÉRITIER, TOI QUI AS EU ASSEZ D'ESPRIT POUR DÉMESLER LE SENS DE L'INSCRIPTION, ET FAIS UN MEILLEUR USAGE QUE MOI DE MON ARGENT. L'écolier, ravi de cette découverte, remit la pierre comme elle étoit auparavant, & reprit le chemin de Salamanque, avec l'ame du licencié.

Qui que tu fois, ami lecteur, tu vas ressembler à l'un ou à l'autre de ces deux écoliers. Si tu lis mes aventures, sans prendre garde aux instructions morales qu'elles renferment, tu ne tireras aucun fruit de cet ouvrage ; mais, si tu le lis avec attention, tu y trouveras, suivant le précepte d'Horace, l'utile mêlé avec l'agréable.



HISTOIRE
DE
GIL BLAS

LIVRE PREMIER

CHAPITRE PREMIER.

*De la naissance de Gil Blas, & de son
éducation.*

BLAS DE SANTILLANE, mon père, après avoir longtemps porté les armes pour le service de la monarchie espagnole, se retira dans la ville où il avoit pris naissance. Il y épousa une petite bourgeoise, qui n'étoit plus dans sa première jeunesse ; & je vins au monde dix mois après leur mariage. Ils allèrent ensuite demeurer à Oviédo, où ils furent obligés de se mettre en condition. Ma mère devint femme de chambre, & mon père écuyer¹. Comme ils n'a-

voient pour tout bien que leurs gages, j'aurois couru risque d'être assez mal élevé, si je n'eusse pas eu dans la ville un oncle chanoine. Il se nommoit Gil Perez. Il étoit frère aîné de ma mère & mon parrain. Représentez-vous un petit homme haut de trois pieds & demi, extraordinairement gros, avec une tête enfoncée dans les épaules : voilà mon oncle. Au reste, c'étoit un ecclésiastique qui ne songeoit qu'à bien vivre, c'est-à-dire qu'à faire bonne chère, & la prébende, qui n'étoit pas mauvaise, lui en fournissoit les moyens.

Il me prit chez lui dès mon enfance, & se chargea de mon éducation. Je lui parus si éveillé, qu'il résolut de cultiver mon esprit. Il m'acheta un alphabet, & entreprit de m'apprendre lui-même à lire : ce qui ne lui fut pas moins utile qu'à moi ; car, en me faisant connoître mes lettres, il se remit à la lecture, qu'il avoit toujours fort négligée ; & , à force de s'y appliquer, il parvint à lire couramment son breviare, ce qu'il n'avoit jamais fait auparavant. Il auroit encore bien voulu m'enseigner la langue latine, ç'eût été autant d'argent d'épargné pour lui ; mais, hélas ! le pauvre Gil Perez ! il n'en avoit de sa vie sçu les premiers principes : c'étoit peut-être (car je n'avance pas cela comme un fait certain) le chanoine du chapitre le plus ignorant. Aussi j'ai ouï dire qu'il n'avoit pas obtenu son bénéfice par son érudition. Il le devoit uniquement à la recon-

noissance de quelques bonnes religieuses, dont il avoit été le discret commissionnaire, et qu'avoient eu le crédit de lui faire donner l'ordre de prêtrise sans examen.

Il fut donc obligé de me mettre sous la férule d'un maître : il m'envoya chez le docteur Godinez, qui passoit pour le plus habile pédant d'Oviédo. Je profitai si bien des instructions qu'on me donna, qu'au bout de cinq ou six années, j'entendis un peu les auteurs grecs, & assez bien les poètes latins. Je m'appliquai aussi à la logique, qui m'apprit à raisonner beaucoup. J'aimois tant la dispute, que j'arrêtois les passans, connus ou inconnus, pour leur proposer des argumens. Je m'adressois quelquefois à des figures hibernoises², qui ne demandoient pas mieux ; & il fallait alors nous voir disputer. Quels gestes ! quelles grimaces ! quelles contorsions ! nos yeux étoient pleins de fureur, & nos bouches écumantes. On nous devoit plutôt prendre pour des possédés, que pour des philosophes.

Je m'acquis toutefois par là, dans la ville, la réputation de sçavant. Mon oncle en fut ravi, parce qu'il fit réflexion que je cesserois bientôt de lui être à charge. Or ça, Gil Blas, me dit-il un jour, le temps de ton enfance est passé ; tu as déjà dix-sept ans, & te voilà devenu habile garçon. Il faut songer à te pousser. Je suis d'avis de t'envoyer à l'université de Salamanque : avec l'esprit que je te vois, tu ne

manqueras pas de trouver un bon poste. Je te donnerai quelques ducats pour faire ton voyage, avec ma mule qui vaut bien dix à douze pistoles ; tu la vendras à Salamanque, & tu en emploieras l'argent à t'entretenir jusqu'à ce que tu sois placé.

Il ne pouvoit rien proposer qui me fût plus agréable ; car je mourois d'envie de voir le pays. Cependant j'eus assez de force sur moi pour cacher ma joie ; &, lorsqu'il fallut partir, ne paroissant sensible qu'à la douleur de quitter un oncle à qui j'avois tant d'obligation, j'attendris le bon homme, qui me donna plus d'argent qu'il ne m'en auroit donné, s'il eût pu lire au fond de mon ame. Avant mon départ, j'allai embrasser mon père et ma mère, qui ne m'épargnèrent pas les remontrances. Ils m'exhortèrent à prier Dieu pour mon oncle, à vivre en honnête homme, à ne me point engager dans de mauvaises affaires, &, sur toute chose, à ne pas prendre le bien d'autrui. Après qu'ils m'eurent très-longtemps harangué, ils me firent présent de leur bénédiction, qui étoit le seul bien que j'attendois d'eux. Auffitôt je montai sur ma mule, & fortis de la ville.





CHAPITRE II.

*Des alarmes qu'il eut en allant à Pennaflor ;
de ce qu'il fit en arrivant dans cette ville ;
& avec quel homme il soupa.*



Voilà donc hors d'Oviédo, sur le chemin de Pennaflor, au milieu de la campagne, maître de mes actions, d'une mauvaise mule, & de quarante bons ducats, sans compter quelques réaux que j'avois volés à mon très-honoré oncle. La première chose que je fis, fut de laisser ma mule aller à discrétion, c'est-à-dire au petit pas. Je lui mis la bride sur le cou ; & tirant de ma poche mes ducats, je commençai à les compter et recompter dans mon chapeau. Je n'avois jamais vu tant d'argent. Je ne pouvois me lasser de le regarder & de le manier. Je le comptois peut-être pour la vingtième fois, quand tout à coup ma mule, levant la tête & les oreilles, s'arrêta au milieu du grand chemin. Je jugeai que quelque chose l'effrayoit ; je regardai ce que ce pouvoit être. J'aperçus sur la terre un chapeau renversé, sur lequel il y avoit un rosaire à gros grains ; & en même

temps j'entendis une voix lamentable, qui prononça ces paroles : Seigneur passant, ayez pitié, de grace, d'un pauvre soldat estropié ; jetez, s'il vous plaît, quelques pièces d'argent dans ce chapeau ; vous en ferez récompensé dans l'autre monde. Je tournai aussitôt les yeux du côté que partoit la voix : je vis au pied d'un buisson, à vingt ou trente pas de moi, une espèce de soldat qui, sur deux bâtons croisés, appuyoit le bout d'une escopette³, qui me parut plus longue qu'une pique, & avec laquelle il me couchoit en joue. A cette vue, qui me fit trembler pour le bien de l'Église, je m'arrêtai tout court ; je ferai promptement mes ducats ; je tirai quelques réaux ; &, m'approchant du chapeau disposé à recevoir la charité des fidèles effrayés, je les jetai dedans l'un après l'autre, pour montrer au soldat que j'en ufois noblement. Il fut satisfait de ma générosité, et me donna autant de bénédictions que je donnai de coups de pieds dans les flancs de ma mule pour m'éloigner promptement de lui ; mais la maudite bête, trompant mon impatience, n'en alla pas plus vite. La longue habitude qu'elle avoit de marcher pas à pas sous mon oncle, lui avoit fait perdre l'usage du galop.

Je ne tirai pas de cette aventure un augure trop favorable pour mon voyage. Je me représentai que je n'étois pas encore à Salamanque, & que je pourrois bien faire une plus mauvaise rencontre. Mon oncle me parut très imprudent

de ne m'avoir pas mis entre les mains d'un muletier ⁴. C'étoit fans doute ce qu'il auroit dû faire, mais il avoit songé, qu'en me donnant sa mule, mon voyage me coûteroit moins, & il avoit plus pensé à cela, qu'aux périls que je pouvois courir en chemin. Ainsi, pour réparer sa faute, je résolus, si j'avois le bonheur d'arriver à Pennaflor, d'y vendre ma mule, & de prendre la voie du muletier pour aller à Astorga, d'où je me rendrois à Salamanque par la même voiture. Quoique je ne fusse jamais sorti d'Oviédo, je n'ignorois pas le nom des villes par où je devois passer; je m'en étois fait instruire avant mon départ.

J'arrivai heureusement à Pennaflor : je m'arrêtai à la porte d'une hôtellerie d'assez bonne apparence. Je n'eus pas mis pied à terre, que l'hôte vint me recevoir fort civilement. Il détacha lui-même ma valise, la chargea sur ses épaules, & me conduisit à une chambre, pendant qu'un de ses valets menoit ma mule à l'écurie. Cet hôte, le plus grand babillard des Asturies, & aussi prompt à conter sans nécessité ses propres affaires, que curieux de sçavoir celles d'autrui, m'apprit qu'il se nommoit André Corcuélo; qu'il avoit servi longtems dans les armées du roi, en qualité de sergent, & que, depuis quinze mois, il avoit quitté le service pour épouser une fille de Castropol, qui, bien que tant soit peu basanée, ne laissoit pas de faire valoir le bouchon. Il me dit encore une

infinité d'autres choses que je me ferois fort bien passé d'entendre. Après cette confiance, se croyant en droit de tout exiger de moi, il me demanda d'où je venois, où j'allois, & qui j'étois. A quoi il me fallut répondre article par article, parce qu'il accompagnoit d'une profonde révérence chaque question qu'il me faisoit, en me priant d'un air si respectueux d'excuser sa curiosité, que je ne pouvois me défendre de la satisfaire. Cela m'engagea dans un long entretien avec lui, & me donna lieu de parler du dessein et des raisons que j'avois de me défaire de ma mule, pour prendre la voie du muletier. Ce qu'il approuva fort, non succinctement ; car il me représenta là-dessus tous les accidens fâcheux qui pouvoient m'arriver sur la route. Il me rapporta même plusieurs histoires finistres de voyageurs. Je croyois qu'il ne finiroit point. Il finit pourtant, en disant que, si je voulois vendre ma mule, il connoissoit un honnête maquignon qui l'acheteroit. Je lui témoignai qu'il me feroit plaisir de l'envoyer chercher : il y alla sur le champ lui-même avec empressement.

Il revint bientôt accompagné de son homme, qu'il me présenta, & dont il loua fort la probité. Nous entrâmes tous trois dans la cour, où l'on amena ma mule. On la fit passer & repasser devant le maquignon, qui se mit à l'examiner depuis les pieds jusqu'à la tête. Il ne manqua pas d'en dire beaucoup de mal. J'avoue qu'on n'en pouvoit pas dire beaucoup de bien ;

mais, quand ç'aurait été la mule du Pape, il y auroit trouvé à redire. Il affuroit donc qu'elle avoit tous les défauts du monde ; & , pour mieux me le perfuader, il en attestoit l'hôte, qui sans doute avoit ses raisons pour en convenir. Hé bien ! me dit froidement le maquignon, combien prétendez-vous vendre ce vilain animal-là ? Après l'éloge qu'il en avoit fait, & l'attestation du feigneur Corcuélo, que je croyois homme sincère & bon connoisseur, j'aurois donné ma mule pour rien : c'est pourquoi je dis au marchand que je m'en rapportois à sa bonne foi ; qu'il n'avoit qu'à prifer la bête en conscience, & que je m'en tiendrois à la prisée. Alors, faisant l'homme d'honneur, il me répondit, qu'en intéressant sa conscience, je le prenois par son foible. Ce n'étoit pas effectivement par son fort ; car, au lieu de faire monter l'estimation à dix ou douze pistoles, comme mon oncle, il n'eut pas honte de la fixer à trois ducats, que je reçus avec autant de joie que si j'eusse gagné à ce marché-là.

Après m'être si avantageusement défait de ma mule, l'hôte me mena chez un muletier qui devoit partir le lendemain pour Astorga. Ce muletier me dit qu'il partiroit avant le jour, & qu'il auroit soin de me venir réveiller. Nous convînmes de prix, tant pour le louage d'une mule, que pour ma nourriture ; & , quand tout fut réglé entre nous, je m'en retournai vers l'hôtellerie avec Corcuélo, qui, chemin faisant, se mit à me raconter l'histoire de ce muletier. Il m'ap-

prit tout ce qu'on en difoit dans la ville. Enfin il alloit de nouveau m'étourdir de son babil importun, si par bonheur un homme assez bien fait ne fût venu l'interrompre, en l'abordant avec beaucoup de civilité. Je les laiffai ensemble, & continuai mon chemin, fans soupçonner que j'eusse la moindre part à leur entretien.

Je demandai à fouper dès que je fus dans l'hôtellerie. C'étoit un jour maigre. On m'accommoda des œufs. Pendant qu'on me les apprêtoit, je liai conversation avec l'hôteffe, que je n'avois point encore vue. Elle me parut assez jolie ; & je trouvais ses allures si vives, que j'aurois bien jugé, quand son mari ne me l'auroit pas dit, que ce cabaret devoit être fort achalandé. Lorsque l'aumelette qu'on me faisoit fut en état de m'être servie, je m'assis tout seul à une table. Je n'avois pas encore mangé le premier morceau, que l'hôte entra, suivi de l'homme qui l'avoit arrêté dans la rue. Ce cavalier portoit une longue rapière, & pouvoit bien avoir trente ans. Il s'approcha de moi d'un air empressé : Seigneur écolier, me dit-il, je viens d'apprendre que vous êtes le seigneur Gil Blas de Santillane, l'ornement d'Oviédo, & le flambeau de la philosophie. Est-il bien possible que vous soyez ce sçavantissime, ce bel esprit, dont la réputation est si grande en ce pays-ci ? Vous ne sçavez pas, continua-t-il, en s'adressant à l'hôte & à l'hôteffe, vous ne sçavez pas ce que vous possédez. Vous avez un trésor dans votre maison. Vous voyez, dans ce jeune gentilhomme, la hui-

tième merveille du monde. Puis se tournant de mon côté, & me jetant les bras au col : Excusez mes transports, ajouta-t-il ; je ne suis point maître de la joie que votre présence me cause.

Je ne pus lui répondre sur le champ, parce qu'il me tenoit si ferré, que je n'avois pas la respiration libre ; & ce ne fut qu'après que j'eus la tête dégagée de l'embrassade, que je lui dis : Seigneur cavalier, je ne croyois pas mon nom connu à Pennaflor. Comment connu ? reprit-il sur le même ton. Nous tenons registre de tous les grands personnages qui font à vingt lieues à la ronde. Vous passez ici pour un prodige ; & je ne doute pas que l'Espagne ne se trouve un jour aussi vaine de vous avoir produit, que la Grèce d'avoir vu naître ses Sages. Ces paroles furent suivies d'une nouvelle accolade qu'il me fallut encore effuyer, au hazard d'avoir le fort d'Anthée. Pour peu que j'eusse eu d'expérience, je n'aurois pas été la dupe de ses démonstrations, ni de ses hyperboles : j'aurois bien connu, à ses flatteries outrées, que c'étoit un de ces parasites que l'on trouve dans toutes les villes, & qui dès qu'un étranger arrive, s'introduisent auprès de lui, pour remplir leur ventre à ses dépens ; mais ma jeunesse & ma vanité m'en firent juger tout autrement. Mon admirateur me parut un fort honnête homme, et je l'invitai à souper avec moi. Ah ! très-volontiers, s'écria-t-il : je fais trop bon gré à mon étoile de m'avoir fait rencontrer l'illustre Gil Blas de

Santillane, pour ne pas jouir de ma bonne fortune le plus longtemps que je pourrai. Je n'ai pas grand appétit, poursuivit-il : je vais me mettre à table pour vous tenir compagnie seulement, & je mangerai quelques morceaux par complaisance.

En parlant ainsi, mon panégyriste s'affit vis-à-vis de moi. On lui apporta un couvert. Il se jeta d'abord sur l'aumelette avec tant d'avidité, qu'il sembloit n'avoir mangé de trois jours. A l'air complaisant dont il s'y prenoit, je vis bien qu'elle feroit bientôt expédiée. J'en ordonnai une seconde, qui fut faite si promptement, qu'on nous la servit comme nous achevions, ou plutôt comme il achevoit de manger la première. Il y procédoit pourtant d'une vitesse toujours égale, & trouvoit moyen, sans perdre un coup de dent, de me donner louanges sur louanges ; ce qui me rendoit fort content de ma petite personne. Il buvoit aussi fort souvent ; tantôt c'étoit à ma santé, & tantôt à celle de mon père & de ma mère, dont il ne pouvoit assez vanter le bonheur d'avoir un fils tel que moi. En même temps, il versoit du vin dans mon verre, & m'excitoit à lui faire raison. Je ne répondis point mal aux santé qu'il me portoit ; ce qui, avec ses flatteries, me mit insensiblement de si belle humeur, que voyant notre seconde aumelette à moitié mangée, je demandai à l'hôte s'il n'avoit pas de poisson à nous donner. Le seigneur Corcuélo, qui, selon toutes les appa-

rences, s'entendoit avec le parasite, me répondit : J'ai une truite excellente ; mais elle coûtera cher à ceux qui la mangeront : c'est un morceau trop friand pour vous. Qu'appellez-vous trop friand ? dit alors mon flatteur, d'un ton de voix élevé. Vous n'y pensez pas, mon ami. Apprenez que vous n'avez rien de trop bon pour le seigneur Gil Blas de Santillane, qui mérite d'être traité comme un prince.

Je fus bien aise qu'il eût relevé les dernières paroles de l'hôte, & il ne fit en cela que me prévenir. Je m'en sentoits offensé, & je dis fièrement à Corcuélo : Apportez-nous votre truite, & ne vous embarrassez pas du reste. L'hôte qui ne demandoit pas mieux, se mit à l'apprêter, & ne tarda guère à nous la servir. A la vue de ce nouveau plat, je vis briller une grande joie dans les yeux du parasite, qui fit paroître une nouvelle complaisance : c'est-à-dire qu'il donna sur le poisson, comme il avoit donné sur les œufs. Il fut pourtant obligé de se rendre, de peur d'accident ; car il en avoit jusqu'à la gorge. Enfin, après avoir bu et mangé tout son saoul, il voulut finir la comédie. Seigneur Gil Blas, me dit-il en se levant de table, je suis trop content de la bonne chère que vous m'avez faite, pour vous quitter sans vous donner un avis important, dont vous me paroissez avoir besoin. Soyez désormais en garde contre les louanges. Défiez-vous des gens que vous ne connoîtrez point. Vous en pourrez rencontrer d'autres qui vou-

dront, comme moi, se divertir de votre crédulité, & peut-être pouffer les choses encore plus loin. N'en foyez point la dupe, & ne vous croyez point sur leur parole la huitième merveille du monde. En achevant ces mots, il me rit au nez, & s'en alla.

Je fus aussi sensible à cette baye, que je l'ai été dans la fuite aux plus grandes disgrâces qui me sont arrivées. Je ne pouvois me consoler de m'être laissé tromper si grossièrement ; ou, pour mieux dire, de sentir mon orgueil humilié. Hé quoi ! dis-je, le traître s'est donc joué de moi ? Il n'a tantôt abordé mon hôte que pour lui tirer les vers du nez ; ou plutôt ils étaient d'intelligence tous deux. Ah ! pauvre Gil Blas, meurs de honte d'avoir donné à ces fripons un juste sujet de te tourner en ridicule. Ils vont composer de tout ceci une belle histoire qui pourra bien aller jusqu'à Oviédo, & qui t'y fera beaucoup d'honneur. Tes parens se repentiront sans doute d'avoir tant harangué un sot. Loin de m'exhorter à ne tromper personne, ils devoient me recommander de ne me pas laisser duper. Agité de ces pensées mortifiantes, enflammé de dépit, je m'enfermai dans ma chambre, & me mis au lit ; mais je ne pus dormir ; & je n'avois pas encore fermé l'œil, lorsque le muletier me vint avertir qu'il n'attendoit plus que moi pour partir. Je me levai aussitôt, & pendant que je m'habillois, Corcuélo arriva avec un mémoire de la dépense, dans lequel la truite

n'étoit pas oubliée ; & non-seulement il m'en fallut passer par où il voulut, mais j'eus encore le chagrin, en lui livrant mon argent, de m'apercevoir que le bourreau se ressouvenoit de mon aventure. Après avoir bien payé un souper dont j'avois fait si désagréablement la digestion, je me rendis chez le muletier avec ma valise, en donnant à tous les diables le parasite, l'hôte et l'hôtellerie.





CHAPITRE III.

*De la tentation qu'eut le muletier sur la route ;
quelle en fut la fuite ; & comment Gil Blas
tomba dans Charybde, en voulant éviter Scylla.*



JE ne me trouvai pas seul avec le muletier. Il y avoit deux enfans de famille de Pennaflor, un petit chantre de Mondonnedo qui couroit le pays, & un jeune bourgeois d'Aftorga, qui s'en retournoit chez lui avec une jeune personne qu'il venoit d'épouser à Verco. Nous fîmes tous connoissance en peu de temps, & chacun eut bientôt dit d'où il venoit, & où il alloit. La nouvelle mariée, quoique jeune, étoit si noire & si peu piquante, que je ne prenois pas grand plaisir à la regarder : cependant sa jeunesse et son embonpoint donnèrent dans la vue du muletier, qui résolut de faire une tentative pour obtenir ses bonnes graces. Il passa la journée à méditer ce beau dessein, & il en remit l'exécution à la dernière couchée. Ce fut à Cacabelos. Il nous fit descendre à la première hôtellerie en entrant. Cette maison étoit plus

dans la campagne que dans le bourg, & il en connoissoit l'hôte pour un homme discret & complaisant. Il eut le soin de nous faire conduire dans une chambre écartée, où il nous laissa souper tranquillement. Mais, sur la fin du repas, nous le vîmes entrer d'un air furieux : Par la mort ! s'écria-t-il, on m'a volé. J'avois dans un sac de cuir cent pistoles ; il faut que je les retrouve. Je vais chez le juge du bourg, qui n'entend pas raillerie là-dessus ; & vous allez tous avoir la question, jusqu'à ce que vous ayez confessé le crime, & rendu l'argent. En disant cela d'un air fort naturel, il sortit, & nous demeurâmes dans un extrême étonnement.

Il ne nous vint pas dans l'esprit que ce pouvoit être une feinte, parce que nous ne nous connoissions point assez pour pouvoir répondre les uns des autres. Je dirai plus : je soupçonnai le petit chantre d'avoir fait le coup, comme il eut peut-être de moi la même pensée. D'ailleurs, nous étions tous de jeunes fots. Nous ne sçavions pas quelles formalités s'observent en pareil cas : nous crûmes de bonne foi qu'on commenceroit par nous mettre à la gêne. Ainsi, cédant à notre frayeur, nous sortîmes de la chambre fort brusquement. Les uns gagnent la rue, les autres le jardin ; chacun cherche son salut dans la fuite ; & le jeune bourgeois d'Astorga, aussi troublé que nous de l'idée de la question, se sauva comme un autre Enée, sans s'embarrasser de sa femme. Alors le muletier, à ce que j'appris dans la fuite,

plus incontinent que ses mulets, ravi de voir que son stratagème produisoit l'effet qu'il en avoit attendu, alla vanter cette ruse ingénieuse à la bourgeoise, & tâcher de profiter de l'occasion; mais cette Lucrece des Asturies, à qui la mauvaise mine de son tentateur prêtoit de nouvelles forces, fit une vigoureuse résistance, & poussa de grands cris. La patrouille, qui par hazard en ce moment se trouva près de l'hôtellerie, qu'elle connoissoit pour un lieu digne de son attention, y entra, & demanda la cause de ces cris. L'hôte, qui chantoit dans sa cuisine, & feignoit de ne rien entendre, fut obligé de conduire le commandant & ses archers à la chambre de la personne qui crioit. Ils arrivèrent bien à propos. L'Asturienne n'en pouvoit plus. Le commandant, homme grossier & brutal, ne vit pas plutôt de quoi il s'agissoit, qu'il donna cinq ou six coups du bois de sa hallebarde à l'amoureux muletier, en l'apostrophant dans des termes dont la pudeur n'étoit guère moins blessée que de l'action même qui les lui suggéroit. Ce ne fut pas tout : il se faisoit du coupable, & le mena devant le juge avec l'accusatrice, qui, malgré le désordre où elle étoit, voulut aller elle-même demander justice de cet attentat. Le juge l'écouta; &, l'ayant attentivement considérée, jugea que l'accusé étoit indigne de pardon. Il le fit dépouiller sur le champ, & fustiger en sa présence; puis il ordonna que le lendemain, si le mari de l'Asturienne ne paroissoit point, deux archers, aux

frais & dépens du délinquant, escorteroient la complaignante jusqu'à la ville d'Astorga.

Pour moi, plus épouvanté peut-être que tous les autres, je gagnai la campagne. Je traversai je ne sais combien de champs & de bruyères ; & , fautant tous les fossés que je trouvois sur mon passage, j'arrivai enfin auprès d'une forêt. J'allois m'y jeter & me cacher dans le plus épais du hallier, lorsque deux hommes à cheval s'offrirent tout à coup au-devant de mes pas. Ils crièrent : Qui va là ? Et, comme ma surprise ne me permit pas de répondre sur le champ, ils s'approchèrent de moi, & , me mettant chacun un pistolet sur la gorge, ils me sommèrent de leur apprendre qui j'étois, d'où je venois, ce que je voulois aller faire dans cette forêt, & surtout de ne leur rien déguiser. A cette manière d'interroger, qui me parut bien valoir la question dont le muletier nous avoit fait fête, je leur répondis que j'étois un jeune homme d'Oviédo qui alloit à Salamanque : je leur contai même l'alarme qu'on venoit de nous donner & j'avouai que la crainte d'être appliqué à la torture m'avoit fait prendre la fuite. Ils firent un éclat de rire à ce discours, qui marquoit ma simplicité ; & l'un des deux me dit : Rassure-toi, mon ami. Viens avec nous, & ne crains rien. Nous allons te mettre en sûreté. A ces mots, il me fit monter en croupe sur son cheval, & nous nous enfonçâmes dans la forêt.

Je ne sçavois ce que je devois penser de cette

rencontre. Je n'en augurois pourtant rien de finifre : Si ces gens-ci, disois-je en moi-même, étoient des voleurs, ils m'auroient volé, & peut-être affaffiné. Il faut que ce foit de bons gentilshommes de ce pays-ci, qui, me voyant effrayé, ont pitié de moi, & m'emmènent chez eux par charité. Je ne fus pas longtemps dans l'incertitude. Après quelques détours que nous fîmes dans un grand filence, nous nous trouvâmes au pied d'une colline, où nous descendîmes de cheval. C'est ici que nous demeurons, me dit un des cavaliers. J'avois beau regarder de tous côtés, je n'apercevois ni maison, ni cabane, pas la moindre apparence d'habitation. Cependant ces deux hommes levèrent une grande trappe de bois couverte de broffailles, qui cachoit l'entrée d'une longue allée en pente & fouterraine, où les chevaux se jetèrent d'eux-mêmes, comme des animaux qui y étoient accoutumés. Les cavaliers m'y firent entrer avec eux ; puis, baiffant la trappe avec des cordes qui y étoient attachées pour cet effet, voilà le digne neveu de mon oncle Pérez pris comme un rat dans une ratière.





CHAPITRE IV.

*Description du souterrain ; & quelles choses
y vit Gil Blas.*



JE connus alors avec quelle forte de gens j'étois, & l'on peut bien juger que cette connoissance m'ôta ma première crainte. Une frayeur plus grande & plus juste vint s'emparer de mes sens. Je crus que j'allois perdre la vie avec mes ducats. Ainsi, me regardant comme une victime qu'on conduit à l'autel, je marchois déjà plus mort que vif entre mes deux conducteurs qui, sentant bien que je tremblois, m'exhortoient inutilement à ne rien craindre. Quand nous eûmes fait environ deux cents pas en tournant & en descendant toujours, nous entrâmes dans une écurie qu'éclairaient deux grosses lampes de fer pendues à la voûte. Il y avoit une provision de paille & plusieurs tonneaux remplis d'orge. Vingt chevaux y pouvoient être à l'aise ; mais il n'y avoit alors que les deux qui venoient d'arriver. Un vieux nègre, qui paroissoit pourtant encore assez vigoureux, se mit à les attacher au ratelier.

Nous fortîmes de l'écurie, à la triste lueur de quelques autres lampes, qui sembloient n'éclairer ces lieux que pour en montrer l'horreur : nous parvînmes à une cuifine, où une vieille femme faisoit rôtir des viandes sur un brasier & préparoit le souper. La cuifine étoit ornée des ustenciles nécessaires, & tout auprès, on voyoit une office pourvûe de toutes fortes de provisions. La cuisinière, il faut que j'en fasse le portrait, étoit une personne de soixante & quelques années. Elle avoit eu, dans sa jeunesse, les cheveux d'un blond très-ardent ; car le temps ne les avoit pas si bien blanchis, qu'ils n'eussent encore quelques nuances de leur première couleur. Outre un teint olivâtre, elle avoit un menton pointu & relevé avec des lèvres fort enfoncées ; un grand nez aquilain lui descendoit sur la bouche, & ses yeux paroissoient d'un très-beau rouge pourpré.

Tenez, dame Léonarde, dit un des cavaliers en me présentant à ce bel ange de ténèbres, voici un jeune garçon que nous vous amenons. Puis il se tourna de mon côté, & remarquant que j'étois pâle & défait : Mon ami, me dit-il, reviens de ta frayeur. On ne te veut faire aucun mal. Nous avons besoin d'un valet, pour soulager notre cuisinière. Nous t'avons rencontré. Cela est heureux pour toi. Tu tiendras ici la place d'un garçon qui s'est laissé mourir depuis quinze jours. C'étoit un jeune homme d'une complexion très-délicate. Tu me parois plus robuste que lui ; tu ne mourras pas sitôt. Véritablement tu ne re-

verras plus le soleil ; mais , en récompense, tu feras bonne chère & beau feu. Tu passeras tes jours avec Léonarde, qui est une créature fort humaine. Tu auras toutes tes petites commodités. Je veux te faire voir, ajouta-t-il, que tu n'es pas ici avec des gueux. En même temps il prit un flambeau, & m'ordonna de le suivre.

Il me mena dans une cave, où je vis une infinité de bouteilles & de pots de terre bien bouchés, & qui étoient pleins, disoit-il, d'un vin excellent. Ensuite il me fit traverser plusieurs chambres. Dans les unes, il y avoit des pièces de toile ; dans les autres, des étoffes de laine & des étoffes de soie. J'aperçus, dans une autre, de l'or & de l'argent, sans compter beaucoup de vaisselle à diverses armoiries. Après cela je le suivis dans un grand falon, que trois lustres de cuivre éclairaient, & qui servoit de communication à d'autres chambres. Il me fit là de nouvelles questions. Il me demanda comment je me nommois, pourquoi j'étois parti d'Oviédo, & lorsque j'eus satisfait sa curiosité : Hé bien, Gil Blas, me dit-il, puisque tu n'as quitté ta patrie que pour chercher quelque bon poste, il faut que tu sois né coëffé, pour être tombé entre nos mains. Je te l'ai déjà dit, tu vivras ici dans l'abondance, & rouleras sur l'or & sur l'argent. D'ailleurs, tu y feras en sûreté. Tel est ce souterrain, que les officiers de la sainte Hermandad⁵ viendroient cent fois dans cette forêt sans le découvrir. L'entrée n'en est connue que de moi seul & de mes

camarades. Peut-être me demanderas-tu comment nous l'avons pu faire fans que les habitans des environs s'en foient aperçus ; mais apprends, mon ami, que ce n'est point notre ouvrage, & qu'il est fait depuis long-temps. Après que les Maures se furent rendus maîtres de Grenade, de l'Aragon, et de presque toute l'Espagne, les chrétiens qui ne voulurent point subir le joug des infidèles prirent la fuite, & vinrent se cacher dans ce pays-ci, dans la Biscaye & dans les Asturies, où le vaillant don Pélage s'étoit retiré. Fugitifs & dispersés par pelotons, ils vivoient dans les montagnes ou dans les bois. Les uns demeuroient dans les cavernes & les autres firent plusieurs souterrains, du nombre desquels est celui-ci. Ayant ensuite eu le bonheur de chasser d'Espagne leurs ennemis, ils retournèrent dans les villes. Depuis ce temps-là, leurs retraites ont servi d'asyle aux gens de notre profession. Il est vrai que la sainte Hermandad en a découvert & détruit quelques-unes ; mais il en reste encore, & graces au ciel il y a près de quinze années que j'habite impunément celle-ci. Je m'appelle le capitaine Rolando ; je suis le chef de la compagnie, & l'homme que tu as vu avec moi est un de mes cavaliers.





CHAPITRE V.

De l'arrivée de plusieurs autres voleurs dans le souterrain, & de l'agréable conversation qu'ils eurent tous ensemble.



OMME le seigneur Rolando achevoit de parler de cette sorte, il parut dans le falon six nouveaux visages ; c'étoit le lieutenant, avec cinq hommes de la troupe qui revenoient chargés de butin. Ils apportoient deux mannequins remplis de sucre, de canelle, de poivre, de figes, d'amandes & de raisins secs. Le lieutenant adressa la parole au capitaine, & lui dit qu'il venoit d'enlever ces mannequins à un épicier de Bénavente, dont il avoit aussi pris le mulet. Après qu'il eut rendu compte de son expédition au bureau, les dépouilles de l'épicier furent portées dans l'office. Alors il ne fut plus question que de se réjouir. On dressa dans le falon une grande table, & l'on me renvoya dans la cuisine, où la dame Léonarde m'instruisit de ce que j'avois à faire. Je cédaï à la nécessité, puisque mon mauvais sort le vouloit ainsi, & dévorant ma douleur, je me préparai à servir ces honnêtes gens.

Je débutai par le buffet, que je parai de tasses d'argent & de plusieurs bouteilles de terre pleines de ce bon vin que le seigneur Rolando m'avoit vanté. J'apportai ensuite deux ragoûts, qui ne furent pas plutôt servis que tous les cavaliers se mirent à table. Ils commencèrent à manger avec beaucoup d'appétit, & moi, debout derrière eux, je me tins prêt à leur verser du vin. Je m'en acquittai de si bonne grace, quoique je n'eusse jamais fait ce métier-là, que j'eus le bonheur de m'attirer des complimens. Le capitaine, en peu de mots, leur conta mon histoire, qui les divertit fort. Ensuite il leur parla de moi fort avantageusement ; mais j'étois alors revenu des louanges, & j'en pouvois entendre sans péril. Là-dessus ils me louèrent tous. Ils dirent que je paroiffois né pour être leur échançon, que je valois cent fois mieux que mon prédécesseur. Et comme, depuis sa mort, c'étoit la signora Leonarda qui avoit l'honneur de présenter le nectar à ces dieux infernaux, ils la privèrent de ce glorieux emploi pour m'en revêtir. Ainsi, nouveau Ganymède, je succédai à cette vieille Hébé.

Un grand plat de rôti, servi peu de temps après les ragoûts, vint achever de rassasier les voleurs, qui, buvant à proportion qu'ils mangeoient, furent bientôt de belle humeur, & firent un beau bruit. Les voilà qui parlent tous à la fois. L'un commence une histoire,

l'autre rapporte un bon mot, un autre crie, un autre chante. Ils ne s'entendent point. Enfin Rolando, fatigué d'une scène où il mettoit inutilement beaucoup du sien, le prit sur un ton si haut, qu'il imposa silence à la compagnie. Messieurs, leur dit-il d'un ton de maître, écoutez ce que j'ai à vous proposer. Au lieu de nous étourdir les uns les autres en parlant tous ensemble, ne ferions-nous pas mieux de nous entretenir en personnes raisonnables ? Il me vient une pensée. Depuis que nous sommes associés, nous n'avons pas eu la curiosité de nous demander quelles sont nos familles, & par quel enchaînement d'aventures nous avons embrassé notre profession. Cela me paroît toutefois digne d'être sçu. Faisons-nous cette confidence, pour nous divertir. Le lieutenant & les autres, comme s'ils avoient eu quelque chose de beau à raconter, acceptèrent avec de grandes démonstrations de joie la proposition du capitaine, qui parla le premier dans ces termes.

Messieurs, vous sçavez que je suis fils unique d'un riche bourgeois de Madrid. Le jour de ma naissance fut célébré dans la famille par des réjouissances infinies. Mon père, qui étoit déjà vieux, sentit une joie extrême de se voir un héritier ; & ma mère entreprit de me nourrir de son propre lait. Mon aïeul maternel vivoit encore en ce temps-là. C'étoit un bon vieillard qui ne se mêloit plus de rien que de

dire son rofaire, & de raconter ses exploits guerriers ; car il avoit longtems porté les armes, & souvent il se vançoit d'avoir vu le feu. Je devins insensiblement l'idole de ces trois personnes. J'étois sans cesse dans leurs bras. De peur que l'étude ne me fatiguât dans mes premières années, on me les laissa passer dans les amusemens les plus puérils. Il ne faut pas, disoit mon père, que les enfans s'appliquent sérieusement, que le temps n'ait un peu mûri leur esprit. En attendant cette maturité, je n'apprenois ni à lire ni à écrire ; mais je ne perdois pas pour cela mon temps. Mon père m'enseignoit mille sortes de jeux. Je connoissois parfaitement les cartes ; je sçavois jouer aux dez ; & mon grand-père m'apprenoit des romances sur les expéditions militaires où il s'étoit trouvé. Il me chantoit tous les jours les mêmes couplets, & lorsqu'après avoir répété pendant trois mois dix ou douze vers, je venois à les réciter sans faute, mes parens admiroient ma mémoire. Ils ne paroissoient pas moins contents de mon esprit, quand, profitant de la liberté que j'avois de tout dire, j'interrompois leur entretien, pour parler à tort & à travers. Ah ! qu'il est joli ! s'écrioit mon père en me regardant avec des yeux charmés. Ma mère m'accabloit aussitôt de caresses, & mon grand-père en pleuroit de joie. Je faisois aussi devant eux impunément les actions les plus indécentes. Ils me pardonnoient tout. Ils m'a-

doroient. Cependant j'entrois déjà dans ma douzième année, & je n'avois point encore eu de maître. On m'en donna un. Mais il reçut en même temps des ordres précis de m'enseigner, fans en venir aux voies de fait. On lui permit seulement de me menacer quelquefois, pour m'inspirer un peu de crainte. Cette permission ne fut pas fort salutaire ; car, ou je me moquois des menaces de mon précepteur, ou bien, les larmes aux yeux, j'allois m'en plaindre à ma mère ou à mon aïeul, & je leur faisois accroire qu'il m'avoit fort maltraité. Le pauvre diable avoit beau venir me démentir, il n'en étoit pas pour cela plus avancé ; il passoit pour un brutal, & l'on me croyoit toujours plutôt que lui. Il arriva même un jour que je m'égratignai moi-même, puis je me mis à crier, comme si l'on m'eût écorché. Ma mère accourut, & chassa le maître sur le champ, quoiqu'il protestât & prît le ciel à témoin qu'il ne m'avoit pas touché.

Je me défis ainsi de tous mes précepteurs, jusqu'à ce qu'il vint s'en présenter un tel qu'il me le falloit. C'étoit un bachelier d'Alcala. L'excellent maître pour un enfant de famille ! il aimoit les femmes, le jeu & le cabaret. Je ne pouvois être en meilleure main. Il s'attacha d'abord à gagner mon esprit par la douceur. Il y réussit, & par-là se fit aimer de mes parens, qui m'abandonnèrent à sa conduite. Ils n'eurent pas sujet de s'en repentir.

Il me perfectionna de bonne heure dans la science du monde. A force de me mener avec lui dans tous les lieux qu'il aimoit, il m'en inspira si bien le goût, qu'au latin près, je devins un garçon universel. Dès qu'il vit que je n'avois plus besoin de ses préceptes, il alla les offrir ailleurs.

Si, dans mon enfance, j'avois vécu au logis fort librement, ce fut bien autre chose, quand je commençai à devenir maître de mes actions. Ce fut dans ma famille que je fis l'essai de mon impertinence. Je me moquois à tous momens de mon père & de ma mère. Ils ne faisoient que rire de mes faillies, & plus elles étoient vives, plus ils les trouvoient agréables. Cependant je faisois toutes fortes de débauches avec des jeunes gens de mon humeur, & comme nos parens ne nous donnoient pas assez d'argent pour continuer une vie si délicieuse, chacun déroboit chez lui ce qu'il pouvoit prendre ; & cela ne suffisant point encore, nous commençâmes à voler la nuit : ce qui n'étoit pas un petit supplément. Malheureusement le corrégidor apprit de nos nouvelles. Il voulut nous faire arrêter ; mais on nous avertit de son mauvais dessein. Nous eûmes recours à la fuite, & nous nous mêmes à exploiter sur les grands chemins. Depuis ce temps-là, messieurs, Dieu m'a fait la grace de vieillir dans ma profession, malgré les périls qui y sont attachés.

Le capitaine cessa de parler en cet endroit ;

& le lieutenant, comme de raison, prit la parole après lui : Messieurs, dit-il, une éducation toute opposée à celle du seigneur Rolando a produit le même effet. Mon père étoit un boucher de Tolède. Il passoit avec justice pour le plus grand brutal de sa communauté, & ma mère n'avoit pas un naturel plus doux. Ils me fouettoient dans mon enfance, comme à l'envi l'un de l'autre. J'en recevois tous les jours mille coups. La moindre faute que je commettois étoit suivie des plus rudes châtimens. J'avois beau demander grace, les larmes aux yeux, & protester que je me repentois de ce que j'avois fait, on ne me pardonnoit rien, & le plus souvent on me fraploit sans raison. Quand mon père me battoit, ma mère, comme s'il ne s'en fût pas bien acquitté, se mettoit de la partie, au lieu d'intercéder pour moi. Ces traitemens m'inspirèrent tant d'aversion pour la maison paternelle, que je la quittai avant que j'eusse atteint ma quatorzième année. Je pris le chemin d'Aragon, & me rendis à Saragoffe en demandant l'aumône. Là, je me faufilai avec des gueux, qui menotent une vie assez heureuse. Ils m'apprirent à contrefaire l'aveugle, à paroître estropié, à mettre sur les jambes des ulcères postiches, *et cætera*. Le matin, comme des acteurs qui se préparent à jouer une comédie, nous nous disposions à faire nos personnages. Chacun couroit à son poste ; & le soir, nous réunissant tous, nous nous réjouissions, pendant la

nuit, aux dépens de ceux qui avoient eu pitié de nous pendant le jour. Je m'ennuai pourtant d'être avec ces misérables, &, voulant vivre avec de plus honnêtes gens, je m'affociai avec des chevaliers de l'industrie. Ils m'apprirent à faire de bons tours. Mais il nous fallut bientôt fortir de Saragoſſe, parce que nous nous brouillâmes avec un homme de juſtice qui nous avoit toujours protégés. Chacun prit ſon parti. Pour moi qui me ſentois de la diſpoſition à faire des coups hardis, j'entrai dans une troupe d'hommes courageux qui faiſoient contribuer les voyageurs, & je me ſuis ſi bien trouvé de leur façon de vivre, que je n'en ai jamais voulu chercher d'autre depuis ce temps-là. Je ſçais donc, meſſieurs, très-bon gré à mes parens de m'avoir ſi maltraité ; car, ſ'ils m'avoient élevé un peu plus doucement, je ne ferois préſentement ſans doute qu'un malheureux boucher ; au lieu que j'ai l'honneur d'être votre lieutenant.

Meſſieurs, dit alors un jeune voleur qui étoit aſſis entre le capitaine & le lieutenant, ſans vanité, les hiſtoires que nous venons d'entendre ne ſont pas ſi compoſées, ni ſi curieufes que la mienne. Je ſuis sûr que vous en conviendrez. Je dois le jour à une payſanne des environs de Séville. Trois ſemaines après qu'elle m'eut mis au monde (elle étoit jeune, propre, & bonne nourrice), on lui propoſa un nourriſſon. C'étoit un enfant de qualité, un fils unique qui venoit de naître dans Séville. Ma mère

accepta volontiers la proposition. Elle alla chercher l'enfant. On le lui confia, & elle ne l'eut pas fitôt apporté dans son village, que, trouvant quelque ressemblance entre lui & moi, cela lui inspira le dessein de me faire passer pour l'enfant de qualité, dans l'espérance qu'un jour je reconnoîtrois bien ce bon office. Mon père, qui n'étoit pas plus scrupuleux qu'un autre payfan, approuva la supercherie. De sorte qu'après nous avoir fait changer de langes, le fils de don Rodrigue de Herrera fut envoyé, sous mon nom, à une autre nourrice, & ma mère me nourrit sous le sien.

Malgré tout ce que l'on peut dire de l'instinct & de la force du sang, les parens du petit gentilhomme prirent aisément le change. Ils n'eurent pas le moindre soupçon du tour qu'on leur avoit joué, &, jusqu'à l'âge de sept ans, je fus toujours dans leurs bras. Leur intention étant de me rendre un cavalier parfait, ils me donnèrent toutes sortes de maîtres ; mais les plus habiles ont quelquefois des élèves qui leur font peu d'honneur. J'étois un des ces heureux écoliers-là : J'avois peu de disposition pour les exercices qu'on m'apprenoit, & encore moins de goût pour les sciences qu'on me vouloit enseigner. J'aimois beaucoup mieux jouer avec les valets que j'allois chercher à tous momens dans les cuisines ou dans les écuries. Le jeu ne fut pas toutefois long-temps ma passion dominante. Je n'avois pas dix-sept ans, que je m'enyvrois

tous les jours. J'agaçois auffi toutes les femmes du logis. Je m'attachai principalement à une fervante de cuifine qui me parut mériter mes premiers foins. C'étoit une groffe joufflue, dont l'enjouement & l'embonpoint me plaifoient fort. Je lui faifois l'amour avec fi peu de circonfpection, que don Rodrigue même s'en aperçut. Il m'en reprit aigrement, me reprocha la baffeffe de mes inclinations, &, de peur que la vue de l'objet aimé ne rendît fes remontrances inutiles, il mit ma princeffe à la porte.

Ce procédé me déplut. Je réfolus de m'en venger. Je volai les pierreries de la femme de don Rodrigue, & ce vol ne laiffoit pas d'être affez confidérable. Puis allant chercher ma belle Hélène, qui s'étoit retirée chez une blanchiffeufe de fes amies, je l'enlevai en plein midi, afin que perfonne n'en ignorât. Je pouffai plus avant : je la menai dans fon pays, où je l'époufai folemnellement, tant pour faire plus de dépit aux Herrera, que pour laiffer aux enfans de famille un fi bel exemple à fuivre. Trois mois après ce beau mariage, j'appris que don Rodrigue étoit mort. Je ne fus pas infenfible à cette nouvelle, car je me rendis promptement à Séville pour demander fon bien. Mais j'y trouvai du changement. Ma mère n'étoit plus, &, en mourant, elle avoit eu l'indifcrétion d'avouer tout en préfence du curé de fon village & d'autres bons témoins. Le fils de don Rodrigue tenoit déjà ma place, ou plu-

tôt la fiemme, & il venoit d'être reconnu avec d'autant plus de joie, qu'on étoit moins satisfait de moi. De manière que, n'ayant rien à espérer de ce côté-là, & ne me sentant plus de goût pour ma grosse femme, je me joignis à des chevaliers de la fortune, avec qui je commençai mes caravanes.

Le jeune voleur ayant achevé son histoire, un autre dit qu'il étoit fils d'un marchand de Burgos ; que, dans sa jeunesse, poussé d'une dévotion indiscrette, il avoit pris l'habit & fait profession dans un ordre fort austère, & apostasié quelques années après. Enfin les huit voleurs parlèrent tour à tour, & lorsque je les eus tous entendus, je ne fus pas surpris de les voir ensemble. Ils changèrent ensuite de discours. Ils mirent sur le tapis divers projets pour la campagne prochaine, & après avoir formé une résolution, ils se levèrent de table pour s'aller coucher. Ils allumèrent des bougies, & se retirèrent dans leurs chambres. Je suivis le capitaine Rolando dans la fiemme, où, pendant que je l'aïdois à se déshabiller : Hé bien ! Gil Blas, me dit-il d'un air gai, tu vois de quelle manière nous vivons. Nous sommes toujours dans la joie. La haine ni l'envie ne se glissent point parmi nous. Nous n'avons jamais ensemble le moindre démêlé ; nous sommes plus unis que des moines. Tu vas, mon enfant, poursuivit-il, mener ici une vie bien agréable ; car je ne te crois pas assez sot pour te faire une peine

d'être avec des voleurs. Hé ! voit-on d'autres gens dans le monde ? non, mon ami : tous les hommes aiment à s'approprier le bien d'autrui. C'est un sentiment général. La manière seule de le faire en est différente. Les conquérans, par exemple, s'emparent des états de leurs voisins. Les personnes de qualité empruntent, & ne rendent point. Les banquiers, trésoriers, agens de change, commis, & tous les marchands, tant gros que petits, ne sont pas fort scrupuleux. Pour les gens de justice, je n'en parlerai point : on n'ignore pas ce qu'ils savent faire. Il faut pourtant avouer qu'ils sont plus humains que nous ; car souvent nous ôtons la vie aux innocens, & eux quelquefois la sauvent même aux coupables.





CHAPITRE VI.

*De la tentative que fit Gil Blas pour se sauver,
et quel en fut le succès.*



PRÈS que le capitaine des voleurs eut ainsi fait l'apologie de sa profession, il se mit au lit ; & moi je retournai dans le salon, où je defervis, & remis tout en ordre. J'allai ensuite à la cuisine, où Domingo, c'étoit le nom du vieux nègre, & la dame Léonarde soupoient en m'attendant. Quoique je n'eusse point d'appétit, je ne laissai pas de m'asseoir auprès d'eux. Je ne pouvois manger. Et, comme je paroissais aussi triste que j'avois sujet de l'être, ces deux figures équivalentes entreprirent de me consoler ; ce qu'elles firent d'une manière plus propre à me mettre au désespoir qu'à soulager ma douleur. Pourquoi vous affligez-vous, mon fils ? me dit la vieille ; vous devez plutôt vous réjouir de vous voir ici. Vous êtes jeune, & vous paroissez facile. Vous vous seriez bientôt perdu dans le monde. Vous y auriez indubitablement rencontré des libertins, qui vous auroient engagé dans toutes sortes de débauches : au lieu que votre innocence se trouve ici dans

un port assuré. La dame Léonarde a raison, dit gravement à son tour le vieux nègre, & l'on peut ajouter à cela, qu'il n'y a dans le monde que des peines. Rendez graces au ciel, mon ami, d'être tout d'un coup délivré des périls, des embarras et des afflictions de la vie.

J'effuyai tranquillement ce discours, parce qu'il ne m'eût servi de rien de m'en fâcher. Je ne doute pas même, si je me fusse mis en colère, que je ne leur eusse apprêté à rire à mes dépens. Enfin Domingo, après avoir bien bu & bien mangé, se retira dans son écurie. Léonarde prit aussitôt une lampe, & me conduisit dans un caveau qui servoit de cimetièrre aux voleurs qui mouroient de leur mort naturelle, & où je vis un grabat qui avoit plus l'air d'un tombeau que d'un lit. Voilà votre chambre, mon petit poulet, me dit-elle en me passant doucement la main sous le menton. Le garçon dont vous avez le bonheur d'occuper la place y a couché tant qu'il a vécu parmi nous, & il y repose encore après sa mort. Il s'est laissé mourir à la fleur de son âge. Ne foyez pas assez simple pour suivre son exemple. En achevant ces paroles, elle me donna la lampe, & retourna dans sa cuifine. Je posai la lampe à terre, & me jetai sur le grabat, moins pour prendre du repos, que pour me livrer tout entier à mes réflexions. O ciel ! dis-je, est-il une destinée aussi affreuse que la mienné ? On veut que je renonce à la vue du soleil ; &, comme si ce n'étoit pas assez

d'être enterré tout vif à dix-huit ans, il faut encore que je fois réduit à servir des voleurs, à passer le jour avec des brigands, & la nuit avec des morts ! Ces pensées, qui me sembloient très-mortifiantes et qui l'étoient en effet, me faisoient pleurer amèrement. Je maudis cent fois l'envie que mon oncle avoit eue de m'envoyer à Salamanque. Je me repentis d'avoir craint la justice de Cacabelos. J'aurois voulu être à la question. Mais, considérant que je me confumois en plaintes vaines, je me mis à rêver aux moyens de me sauver, & je me dis en moi-même : Est-il donc impossible de me tirer d'ici ? Les voleurs dorment ; la cuisinière & le nègre en feront bientôt autant. Pendant qu'ils seront tous endormis, ne puis-je, avec cette lampe, trouver l'allée par où je suis descendu dans cet enfer ? Il est vrai que je ne me crois point assez fort pour lever la trappe qui est à l'entrée. Cependant, voyons. Je ne veux rien avoir à me reprocher. Mon désespoir me prêtera des forces, & j'en viendrai peut-être à bout.

Je formai donc ce grand dessein. Je me levai quand je jugeai que Léonarde & Domingo reposoient. Je pris la lampe, & fortis du caveau, en me recommandant à tous les saints du paradis. Ce ne fut point sans peine que je démêlai les détours de ce nouveau labyrinthe. J'arrivai pourtant à la porte de l'écurie, & j'aperçus enfin l'allée que je cherchois. Je marche, je m'avance vers la trappe avec une joie mêlée de crainte

Mais, hélas ! au milieu de l'allée, je rencontrai une maudite grille de fer bien fermée, & dont les barreaux étaient si près l'un de l'autre, qu'on y pouvoit à peine passer la main. Je me trouvai bien sot à la vue de ce nouvel obstacle, dont je ne m'étois point aperçu en entrant, parce que la grille étoit alors ouverte. Je ne laissai pas pourtant de tâter les barreaux. J'examinai la ferrure. Je tâchois même de la forcer, lorsque tout à coup je me sentis appliquer vigoureusement, entre les deux épaules, cinq ou six coups de nerf de bœuf. Je pouffai un cri si perçant, que le souterrain en retentit, &, regardant aussitôt derrière moi, je vis le vieux nègre en chemise, qui d'une main tenoit une lanterne sourde, & de l'autre l'instrument de mon supplice. Ah ! ah ! dit-il, petit drôle ! vous voulez vous sauver ! Oh ! ne pensez pas que vous puissiez me surprendre. Je vous ai bien entendu. Vous avez cru trouver la grille ouverte, n'est-ce pas ? Apprenez, mon ami, que vous la trouverez désormais toujours fermée. Quand nous retenons ici quelqu'un malgré lui, il faut qu'il soit plus fin que vous, pour nous échapper.

Cependant, au cri que j'avois fait, deux ou trois voleurs se réveillèrent en sursaut ; &, ne sachant si c'étoit la fainte Hermandad qui venoit fondre sur eux, ils se levèrent, en appelant à haute voix leurs camarades. Dans un instant ils font tous sur pied. Ils prennent leurs épées & leurs carabines, & s'avancent presque nuds

jusqu'à l'endroit où j'étois avec Domingo. Mais, fitôt qu'ils sçurent la cause du bruit qu'ils avoient entendu, leur inquiétude se convertit en éclats de rire. Comment donc, Gil Blas, me dit le voleur apostat, il n'y a pas six heures que tu es avec nous, & tu veux déjà t'en aller ? Il faut que tu aies bien de l'aversion pour la retraite. Hé ! que ferois-tu donc, si tu étois chartreux ? Va te coucher. Tu en feras quitte cette fois-ci pour les coups que Domingo t'a donnés ; mais, s'il t'arrive jamais de faire un nouvel effort pour te sauver, par saint Barthélemi ! nous t'écorcherons tout vif. A ces mots, il se retira. Les autres voleurs s'en retournèrent aussi dans leurs chambres, en riant de tout leur cœur de la tentative que j'avois faite pour leur fausser compagnie. Le vieux nègre, fort satisfait de son expédition, rentra dans son écurie ; & je regagnai mon cimetière, où je passai le reste de la nuit à soupirer & à pleurer.





CHAPITRE VII.

De ce que fit Gil Blas, ne pouvant faire mieux.



JE pensai succomber les premiers jours au chagrin qui me dévorait. Je ne faisois que traîner une vie mourante. Mais enfin mon bon génie m'inspira la pensée de dissimuler. J'affectai de paroître moins triste. Je commençai à rire & à chanter, quoique je n'en eusse aucune envie. En un mot, je me contraignis si bien, que Léonarde & Domingo y furent trompés. Ils crurent que l'oiseau s'accoutumoit à la cage. Les voleurs s'imaginèrent la même chose. Je prenois un air gai en leur versant à boire, & je me mêlois à leur entretien, quand je trouvois occasion d'y placer quelque plaisanterie. Ma liberté, loin de leur déplaire, les divertissoit. Gil Blas, me dit le capitaine, un soir que je faisois le plaisant, tu as bien fait, mon ami, de bannir la mélancolie. Je suis charmé de ton humeur & de ton esprit. On ne connoît pas d'abord les gens. Je ne te croyois pas si spirituel ni si enjoué.

Les autres me donnèrent aussi mille louanges,

& m'exhortèrent à persister dans les généreux sentimens que je leur témoignois. Enfin, ils me parurent si contents de moi que, profitant d'une si bonne disposition : Messieurs, leur dis-je, permettez que je vous découvre le fond de mon ame. Depuis que je demeure ici, je me sens tout autre que je n'étois auparavant. Vous m'avez défait des préjugés de mon éducation. J'ai pris insensiblement votre esprit. J'ai du goût pour votre profession. Je meurs d'envie d'avoir l'honneur d'être de vos confrères, & de partager avec vous les périls de vos expéditions. Toute la compagnie applaudit à ce discours. On loua ma bonne volonté. Puis il fut résolu, tout d'une voix, qu'on me laisseroit servir encore quelque temps pour éprouver ma vocation ; qu'ensuite on me feroit faire mes caravanes ; après quoi, on m'accorderoit la place honorable que je demandois & qu'on ne pouvoit, disoit-on, raisonnablement refuser à un jeune homme qui paroïssoit d'aussi bonne volonté que moi.

Il fallut donc continuer de me contraindre, & d'exercer mon emploi d'échançon. J'en fus très-mortifié, car je n'aspirois à devenir voleur, que pour avoir la liberté de fortir comme les autres, & j'espérois qu'en faisant des courses avec eux, je leur échapperois quelque jour. Cette seule espérance soutenoit ma vie. L'attente néanmoins me paroïssoit longue, & je ne laissai pas d'essayer, plus d'une fois, de surprendre la vigilance de Domingo ; mais il n'y eut pas moyen. Il étoit trop

fur ses gardes. J'aurois défié cent Orphées de charmer ce Cerbère. Il est vrai aussi que, de peur de me rendre suspect, je ne faisois pas tout ce que j'aurois pu faire pour le tromper. Il m'observoit ; & j'étois obligé d'agir avec beaucoup de circonspection, pour ne me pas trahir. Je m'en remettois donc au temps que les voleurs m'avoient prescrit pour me recevoir dans leur troupe, & je l'attendois avec autant d'impatience, que si j'eusse dû entrer dans une compagnie de traitans.

Graces au ciel, six mois après, ce temps arriva. Le seigneur Rolando dit un soir à ses cavaliers : Messieurs, il faut tenir la parole que nous avons donnée à Gil Blas. Je n'ai pas mauvaise opinion de ce garçon-là. Il me paroît fait pour marcher sur nos traces. Je crois que nous en ferons quelque chose. Je suis d'avis que nous le menions demain avec nous cueillir des lauriers sur les grands chemins. Prenons soin nous-mêmes de le dresser à la gloire. Les voleurs furent tous du sentiment de leur capitaine, & pour me faire voir qu'ils me regardoient déjà comme un de leurs compagnons, dès ce moment ils me dispensèrent de les servir. Ils rétablirent la dame Léonarde dans l'emploi qu'on lui avoit ôté pour m'en charger. Ils me firent quitter mon habillement, qui consistoit en une simple soutanelle fort usée, & ils me parèrent de toute la dépouille d'un gentilhomme nouvellement volé. Après cela, je me disposai à faire ma première campagne.



CHAPITRE VIII.

*Gil Blas accompagne les voleurs. Quel exploit
il fait sur les grands chemins.*



CE fut sur la fin d'une nuit du mois de septembre, que je sortis du fouterain avec les voleurs. J'étois armé, comme eux, d'une carabine, de deux pistolets, d'une épée, & d'une baïonnette, & je montois un assez bon cheval qu'on avoit pris au même gentilhomme dont je portois les habits. Il y avoit si long-temps que je vivois dans les ténèbres, que le jour naissant ne manqua pas de m'éblouir ; mais peu à peu mes yeux s'accoutumèrent à le souffrir.

Nous passâmes auprès de Ponferrada, & nous allâmes nous mettre en embuscade dans un petit bois qui bordoit le grand chemin de Léon, dans un endroit d'où, sans être vus, nous pouvions voir tous les passans. Là, nous attendions que la fortune nous offrît quelque bon coup à faire, quand nous aperçûmes un religieux de l'ordre de saint Dominique, monté, contre l'ordinaire de ces bons pères, sur une mauvaise mule. Dieu soit loué ! s'écria le capitaine en riant ;

voici le chef-d'œuvre de Gil Blas. Il faut qu'il aille détrouffer ce moine. Voyons comme il s'y prendra. Tous les voleurs jugèrent qu'effectivement cette commission me convenoit, & ils m'exhortèrent à m'en bien acquitter. Messieurs, leur dis-je, vous ferez contens. Je vais mettre ce père nud comme la main, & vous amener ici sa mule. Non, non, dit Rolando ; elle n'en vaut pas la peine. Apporte-nous seulement la bourse de sa révérence : c'est tout ce que nous exigeons de toi. Je vais donc, repris-je, sous les yeux de mes maîtres, faire mon coup d'essai. J'espère qu'ils m'honoreront de leurs suffrages. Là-dessus, je sortis du bois, & pouffai vers le religieux, en priant le ciel de me pardonner l'action que j'allois faire ; car il n'y avoit pas assez long-temps que j'étois avec ces brigands, pour la faire sans répugnance. J'aurois bien voulu m'échapper dès ce moment-là. Mais la plupart des voleurs étoient encore mieux montés que moi. S'ils m'eussent vu fuir, ils se feroient mis à mes trouffes, & m'auroient bientôt rattrapé ; ou, peut-être, auroient-ils fait sur moi une décharge de leurs carabines, dont je me serois fort mal trouvé. Je n'osai donc hazarder une démarche si délicate. Je joignis le père, & lui demandai la bourse en lui présentant le bout d'un pistolet. Il s'arrêta tout court pour me considérer, & sans paroître effrayé : Mon enfant, me dit-il, vous êtes bien jeune : vous faites, de bonne heure, un vilain métier. Mon père, lui répondis-je, tout vilain qu'il est, je

voudrois l'avoir commencé plutôt. Ah ! mon fils, répliqua le bon religieux, qui n'avoit garde de comprendre le vrai sens de mes paroles, que dites-vous ? quel aveuglement ! Souffrez que je vous représente l'état malheureux..... Oh ! mon père, interrompis-je avec précipitation, trêve de morale, s'il vous plaît. Je ne viens pas sur les grands chemins pour entendre des sermons. Il ne s'agit point ici de cela. Il faut que vous me donniez des espèces : je veux de l'argent. De l'argent ! me dit-il d'un air étonné. Vous jugez bien mal de la charité des Espagnols, si vous croyez que les personnes de mon caractère aient besoin d'argent pour voyager en Espagne. Détrompez-vous. On nous reçoit agréablement partout, on nous loge, on nous nourrit, & l'on ne nous demande pour cela que des prières. Enfin, nous ne portons point d'argent sur la route : nous nous abandonnons à la Providence. Hé ! non, non, lui repartis-je, vous ne vous y abandonnez pas. Vous avez toujours de bonnes pistoles, pour être plus sûrs de la Providence. Mais, mon père, ajoutai-je, finissons. Mes camarades, qui sont dans ce bois, s'impatientent. Jetez tout à l'heure votre bourse à terre, ou bien je vous tue.

A ces mots, que je prononçai d'un air menaçant, le religieux sembla craindre pour sa vie : Attendez, me dit-il ; je vais donc vous satisfaire, puisqu'il le faut absolument. Je vois bien qu'avec vous autres, les figures de rhétorique sont inutiles. En disant cela, il tira de dessous sa robe une

grosse bourse de peau de chamois, qu'il laissa tomber à terre. Alors je lui dis qu'il pouvoit continuer son chemin ; ce qu'il ne me donna pas la peine de répéter. Il pressa les flancs de sa mule, qui, démentant l'opinion que j'avois d'elle, car je ne la croyois pas meilleure que celle de mon oncle, prit tout à coup un assez bon train. Tandis qu'il s'éloignoit, je mis pied à terre. Je ramassai la bourse qui me parut pesante. Je remontai sur ma bête, & regagnai promptement le bois, où les voleurs, qui avoient toujours eu les yeux sur moi, m'attendoient avec impatience pour me féliciter, comme si la victoire que je venois de remporter m'eût coûté beaucoup. A peine me donnèrent-ils le temps de descendre de cheval, tant ils s'empressoient de m'embrasser. Courage, Gil Blas, me dit Rolando ; tu viens de faire des merveilles. J'ai eu les yeux attachés sur toi pendant ton expédition ; j'ai observé ta contenance. Je te prédis que tu deviendras un excellent voleur de grand chemin, ou je ne m'y connois pas. Le lieutenant & les autres applaudirent à la prédiction, & m'assurèrent que je ne pouvois manquer de l'accomplir quelque jour. Je les remerciai de la haute idée qu'ils avoient de moi, & leur promis de faire tous mes efforts pour la soutenir.

Après qu'ils m'eurent d'autant plus loué, que je méritois moins de l'être, il leur prit envie d'examiner le butin dont je revenois chargé. Voyons, dirent-ils, voyons ce qu'il y a dans la

bourse du religieux. Elle doit être bien garnie, continua l'un d'entr'eux ; car ces bons pères ne voyagent pas en pèlerins. Le capitaine délia la bourse, l'ouvrit, & en tira deux ou trois poignées de petites médailles de cuivre, entremêlées d'*agnus dei*, avec quelques scapulaires. A la vue d'un larcin si nouveau, tous les voleurs éclatèrent en ris immodérés. Vive Dieu ! s'écria le lieutenant, nous avons bien de l'obligation à Gil Blas : il vient, pour son coup d'essai, de faire un vol fort salutaire à la compagnie. Cette plaisanterie en attira d'autres. Ces scélérats, & particulièrement celui qui avoit apostasié, commencèrent à s'égayer sur la matière. Il leur échappa mille traits qu'il ne m'est pas permis de rapporter, & qui marquoient bien le dérèglement de leurs mœurs. Moi seul je ne riois point. Il est vrai que les railleurs m'en ôtoient l'envie, en se réjouissant ainsi à mes dépens. Chacun me lança son trait, & le capitaine me dit : Ma foi, Gil Blas, je te conseille en ami de ne te plus jouer aux moines : ce sont des gens trop fins & trop rusés pour toi.





CHAPITRE IX.

De l'événement férieux qui suivit cette aventure.



NOUS demeurâmes dans le bois la plus grande partie de la journée, sans apercevoir aucun voyageur qui pût payer pour le religieux. Enfin nous en sortîmes pour retourner au souterrain, bornant nos exploits à ce ridicule événement, qui faisoit encore le sujet de notre entretien, lorsque nous découvrîmes de loin un carrosse à quatre mules. Il venoit à nous au grand trot, & il étoit accompagné de trois hommes à cheval, qui me parurent bien armés, & bien disposés à nous recevoir, si nous étions assez hardis pour les insulter. Rolando fit faire halte à la troupe pour tenir conseil là-dessus, & le résultat fut qu'on attaqueroit. Aussi-tôt, il nous rangea de la manière qu'il voulut, & nous marchâmes en bataille au-devant du carrosse. Malgré les applaudissemens que j'avois reçus dans le bois, je me sentis saisi d'un grand tremblement, & bientôt il sortit de tout mon corps une fueur froide, qui ne me présageoit rien de

bon. Pour furcroît de bonheur, j'étois au fort de la bataille, entre le capitaine et le lieutenant, qui m'avoient placé là pour m'accoutumer au feu tout d'un coup. Rolando remarquant jusqu'à quel point nature pâtiffoit chez moi, me regarda de travers, & me dit d'un air brusque : Écoute, Gil Blas ; songe à faire ton devoir. Je t'avertis que, si tu recules, je te casserai la tête d'un coup de pistolet. J'étois trop persuadé qu'il le feroit comme il le disoit, pour négliger l'avertissement. C'est pourquoi je ne pensai plus qu'à recommander mon ame à Dieu, puisque je n'avois pas moins à craindre d'un côté que de l'autre.

Pendant ce temps-là, le carrosse & les cavaliers s'approchoient. Ils connurent quelle forte de gens nous étions, & devinant notre dessein à notre contenance, ils s'arrêtèrent à la portée d'une escopette. Ils avoient, aussi bien que nous, des carabines & des pistolets. Tandis qu'ils se préparoient à nous faire face, il sortit du carrosse un homme bien fait, & richement vêtu. Il monta sur un cheval de main, dont un des cavaliers tenoit la bride, & il se mit à la tête des autres. Il n'avoit pour armes que son épée & deux pistolets. Encore qu'ils ne fussent que quatre contre neuf, car le cocher demeura sur son siège, ils s'avancèrent vers nous avec une audace qui redoubla mon effroi. Je ne laissai pas pourtant, bien que tremblant de tous mes membres, de me tenir prêt à tirer mon coup ; mais, pour

dire les choses comme elles sont, je fermai les yeux, & tournai la tête en déchargeant ma carabine, & de la manière que je tirai, je ne dois point avoir ce coup-là sur la conscience.

Je ne ferai point un détail de l'action. Quoique présent, je ne voyois rien, & ma peur, en me troublant l'imagination, me cachoit l'horreur du spectacle même qui m'effrayoit. Tout ce que je sçais, c'est qu'après un grand bruit de mousquetade, j'entendis mes compagnons crier à pleine tête : *Victoire ! victoire !* A cette acclamation, la terreur qui s'étoit emparée de mes sens se dissipa, & j'aperçus sur le champ de bataille les quatre cavaliers étendus sans vie. De notre côté, nous n'eûmes qu'un homme de tué : ce fut l'apostat, qui n'eut, en cette occasion, que ce qu'il méritoit pour son apostasie, & pour ses mauvaises plaisanteries sur les scapulaires. Un de nos cavaliers reçut une balle à la rotule du genouil droit. Le lieutenant fut aussi blessé, mais fort légèrement, le coup n'ayant fait qu'effleurer la peau.

Le seigneur Rolando courut d'abord à la portière du carrosse. Il y avoit dedans une dame de vingt-quatre à vingt-cinq ans, qui lui parut très-belle, malgré le triste état où il la voyoit. Elle s'étoit évanouie pendant le combat, & son évanouissement duroit encore. Tandis qu'il s'occupoit à la considérer, nous songeâmes nous autres au butin. Nous commençâmes par nous affurer des chevaux des cavaliers tués ; car ces

animaux, épouvantés du bruit des coups, s'étoient un peu écartés, après avoir perdu leurs guides. Pour les mules, elles n'avoient pas branlé, quoique, durant l'action, le cocher eût quitté son siège pour se sauver. Nous mêmes pied à terre pour les dételer, & nous les chargeâmes de plusieurs malles que nous trouvâmes attachées devant & derrière le carrosse. Cela fait, on prit, par ordre du capitaine, la dame qui n'avoit point encore rappelé ses esprits, & on la mit à cheval entre les mains d'un voleur des plus robustes & des mieux montés. Puis, laissant sur le grand chemin le carrosse & les morts dépouillés, nous emmenâmes avec nous la dame, les mules & les chevaux.





CHAPITRE X.

De quelle manière les voleurs en usèrent avec la dame. Du grand dessein que forma Gil Blas, & quel en fut l'événement.

L y avoit déjà plus d'une heure qu'il étoit nuit, quand nous arrivâmes au fouterain. Nous menâmes d'abord les bêtes à l'écurie, où nous fûmes obligés nous-mêmes de les attacher au ratelier, & d'en avoir soin, parce que le vieux nègre étoit au lit depuis trois jours. Outre que la goutte l'avoit pris violemment, un rhumatisme le tenoit entrepris de tous ses membres. Il ne lui restoit rien de libre que la langue, qu'il employoit pour témoigner son impatience par d'horribles blasphêmes. Nous laissâmes ce misérable jurer & blasphêmer, & nous allâmes à la cuisine, où nous donnâmes toute notre attention à la dame, qui paroissoit environnée des ombres de la mort. Nous n'épargnâmes rien pour la tirer de son évanouissement, & nous eûmes le bonheur d'en venir à bout. Mais quand elle eut repris l'usage de ses sens,

& qu'elle se vit entre les bras de plusieurs hommes qui lui étoient inconnus, elle sentit son malheur : elle en frémit. Tout ce que la douleur & le désespoir ensemble peuvent avoir de plus affreux parut peint dans ses yeux qu'elle leva au ciel, comme pour se plaindre à lui des indignités dont elle étoit menacée. Puis, cédant tout à coup à ces images épouvantables, elle retombe en défaillance, sa paupière se referme ; & les voleurs s'imaginent que la mort va leur enlever leur proie. Alors le capitaine jugeant plus à propos de l'abandonner à elle-même, que de la tourmenter par de nouveaux secours, la fit porter sur le lit de Léonarde, où on la laissa toute seule, au hazard de ce qu'il en pouvoit arriver.

Nous passâmes dans le falon, où un des voleurs, qui avoit été chirurgien, visita les blessures du lieutenant & du cavalier, & les frota de baume. L'opération faite, on voulut voir ce qu'il y avoit dans les malles. Les unes se trouvèrent remplies de dentelles & de linge, les autres d'habits ; mais la dernière qu'on ouvrit renfermoit quelques sacs pleins de pistoles : ce qui réjouit infiniment messieurs les intéressés. Après cet examen, la cuisinière dressa le buffet, mit le couvert & servit. Nous nous entretînmes d'abord de la grande victoire que nous avions remportée ; sur quoi Rolando m'adressant la parole : Avoue, Gil Blas, me dit-il, avoue, mon enfant, que tu as eu grande peur. Je répondis

que j'en demeurois d'accord de bonne foi ; mais que je me battois comme un paladin, quand j'aurois fait seulement deux ou trois campagnes. Là-dessus toute la compagnie prit mon parti, en difant qu'on devoit me le pardonner, que l'action avoit été vive, & que, pour un jeune homme qui n'avoit jamais vu le feu, je ne m'étois point mal tiré d'affaire.

La conversation tomba enfuite sur les mules & les chevaux que nous venions d'amener au fouterrain. Il fut arrêté que le lendemain avant le jour nous partirions tous pour les aller vendre à Mansilla, où probablement on n'auroit point encore entendu parler de notre expédition. Ayant pris cette résolution, nous achevâmes de foupper. Puis nous retournâmes à la cuisine, pour voir la dame que nous trouvâmes dans la même situation. Nous crûmes qu'elle ne passeroit pas la nuit. Néanmoins, quoiqu'elle parût à peine jouir d'un reste de vie, quelques voleurs ne laissèrent pas de jeter sur elle un œil profane & de témoigner une brutale envie, qu'ils auroient fatifait, si Rolando ne les en eût empêchés, en leur représentant qu'ils devoient du moins attendre que la dame fût sortie de cet accablement de tristesse qui lui ôtoit tout sentiment. Le respect qu'ils avoient pour leur capitaine retint leur incontinence. Sans cela, rien ne pouvoit fauver la dame. Sa mort même n'auroit peut-être pas mis son honneur en sûreté.

Nous laissâmes encore cette malheureuse

femme dans l'état où elle étoit. Rolando se contenta de charger Léonarde d'en avoir soin, & chacun se retira dans sa chambre. Pour moi, lorsque je fus couché, au lieu de me livrer au sommeil, je ne fis que m'occuper du malheur de la dame. Je ne doutois point que ce ne fût une personne de qualité, & j'en trouvois son sort plus déplorable. Je ne pouvois, sans frémir, me peindre les horreurs qui l'attendoient, & je m'en sentoiss aussi vivement touché, que si le sang ou l'amitié m'eussent attaché à elle. Enfin, après avoir bien plaint sa destinée, je rêvai aux moyens de préserver son honneur du péril dont il étoit menacé, & de me tirer en même temps du souterrain. Je songeai que le vieux nègre ne pouvoit se remuer, & que, depuis son indisposition, la cuisinière avoit la clef de la grille. Cette pensée m'échauffa l'imagination, & me fit concevoir un projet que je digérai bien ; puis, j'en commençai sur le champ l'exécution de la manière suivante.

Je feignis d'avoir la colique. Je pouffai d'abord des plaintes & des gémissemens. Ensuite, élevant la voix, je jetai de grands cris. Les voleurs se réveillent, & sont bientôt auprès de moi. Ils me demandent ce qui m'oblige à crier ainsi. Je répondis que j'avois une colique horrible, & pour mieux le leur persuader, je me mis à grincer les dents, à faire des grimaces & des contorsions effroyables, & à m'agiter d'une étrange façon. Après cela, je devins tout à coup

tranquille, comme si mes douleurs m'eussent donné quelque relâche. Un instant après, je me remis à faire des bonds sur mon grabat, & à me tordre les bras. En un mot, je jouai si bien mon rôle, que les voleurs, tout fins qu'ils étoient, s'y laissèrent tromper, & crurent qu'en effet je sentoisi des tranchées violentes. Mais, en faisant si bien mon personnage, je fus tourmenté d'une étrange façon ; car, dès que mes charitables confrères s'imaginèrent que je souffrois, les voilà tous qui s'empresseut à me soulager. L'un m'apporte une bouteille d'eau de vie, & m'en fait avaler la moitié ; l'autre me donne, malgré moi, un lavement d'huile d'amandes douces ; un autre va chauffer une ferviette, & vient me l'appliquer toute brûlante sur le ventre. J'avois beau crier miséricorde, ils imputoient mes cris à ma colique, & continuoient à me faire souffrir des maux véritables, en voulant m'en ôter un que je n'avois point. Enfin, ne pouvant plus y résister, je fus obligé de leur dire que je ne sentoisi plus de tranchées, & que je les conjurois de me donner quartier. Ils cessèrent de me fatiguer de leurs remèdes, & je me gardai bien de me plaindre davantage, de peur d'éprouver encore leur secours.

Cette scène dura près de trois heures. Après quoi, les voleurs jugeant que le jour ne devoit pas être fort éloigné, se préparèrent à partir pour Manfilla. Je fis alors un nouveau lazzi.

Je voulus me lever pour leur faire croire que j'avois grande envie de les accompagner. Mais ils m'en empêchèrent : Non non, Gil Blas, me dit le feigneur Rolando ; demeure ici, mon fils. Ta colique pourroit te reprendre. Tu viendras une autre fois avec nous. Pour aujourd'hui, tu n'es pas en état de nous suivre. Repose-toi toute la journée. Tu as besoin de repos. Je ne crus pas devoir insister fort sur cela, de crainte que l'on ne se rendît à mes instances. Je parus seulement très-mortifié de ne pouvoir être de la partie : ce que je fis d'un air si naturel, qu'ils fortirent tous du souterrain, sans avoir le moindre soupçon de mon projet. Après leur départ, que j'avois tâché de hâter par mes vœux, je m'adressai ce discours : Oh ça ! Gil Blas, c'est à présent qu'il faut avoir de la résolution. Arme-toi de courage pour achever ce que tu as si heureusement commencé. La chose me paroît aisée. Domingo n'est point en état de s'opposer à ton entreprise, & Léonarde ne peut t'empêcher de l'exécuter. Saisis cette occasion de t'échapper. Tu n'en trouveras jamais peut-être une plus favorable. Ces réflexions me remplirent de confiance. Je me levai. Je pris mon épée & mes pistolets, & j'allai d'abord à la cuisine. Mais, avant que d'y entrer, comme j'entendis parler Léonarde, je m'arrêtai pour l'écouter. Elle parloit à la dame inconnue, qui avoit repris ses esprits, & qui, considérant toute son infortune, pleuroit alors & se désespéroit.

Pleurez, ma fille, lui disoit la vieille ; fondez en larmes ; n'épargnez point les soupirs : cela vous foulagera. Votre faiffement étoit dangereux ; mais il n'y a plus rien à craindre, puisque vous versez des pleurs. Votre douleur s'apaisera peu à peu, et vous vous accoutumerez à vivre ici avec nos messieurs qui sont d'honnêtes gens. Vous serez mieux traitée qu'une princesse. Ils auront pour vous mille complaisances, & vous témoigneront tous les jours de l'affection. Il y a bien des femmes qui voudroient être à votre place.

Je ne donnai pas le temps à Léonarde d'en dire davantage. J'entrai, & lui mettant un piftolet sur la gorge, je la pressai, d'un air menaçant, de me remettre la clef de la grille. Elle fut troublée de mon action, & quoique très-avancée dans sa carrière, elle se sentit encore assez attachée à la vie pour n'oser me refuser ce que je lui demandois. Lorsque j'eus la clef entre les mains, j'adressai la parole à la dame affligée : Madame, lui dis-je, le ciel vous a envoyé un libérateur. Levez-vous pour me suivre. Je vais vous mener où il vous plaira que je vous conduise. La dame ne fut pas sourde à ma voix, & mes paroles firent tant d'impression sur son esprit, que, rappelant tout ce qui lui restoit de force, elle se leva & vint se jeter à mes pieds, en me conjurant de conserver son honneur. Je la relevai, & l'assurai qu'elle pouvoit compter sur moi. Ensuite je pris des cordes que j'aperçus

dans la cuisine, & à l'aide de la dame, je liai Léonarde au pied d'une grosse table, en lui protestant que je la tuerois, si elle pouffoit le moindre cri. La bonne Léonarde, persuadée que je n'y manquerois pas si elle osoit me contredire, prit le parti de me laisser faire tout ce que je voulus. J'allumai de la bougie, & j'allai avec l'inconnue à la chambre où étoient les espèces d'or & d'argent. Je mis dans mes poches autant de pistoles & de doubles pistoles qu'il y en put tenir, & pour obliger la dame à s'en charger aussi, je lui représentai qu'elle ne faisoit que reprendre son bien ; ce qu'elle fit sans scrupule. Quand nous en eûmes une bonne provision, nous marchâmes vers l'écurie, où j'entrai seul avec mes pistolets en état. Je comptois bien que le vieux nègre, malgré sa goutte & son rhumatisme, ne me laisseroit pas tranquillement feller & brider mon cheval, & j'étois dans la résolution de le guérir radicalement de tous ses maux, s'il s'avisoit de vouloir faire le méchant ; mais, par bonheur, il étoit alors si accablé des douleurs qu'il avoit souffertes, & de celles qu'il souffroit encore, que je tirai mon cheval de l'écurie, sans même qu'il parût s'en apercevoir. La dame m'attendoit à la porte. Nous enfilâmes promptement l'allée par où l'on sortoit du souterrain. Nous arrivons à la grille, nous l'ouvrons, & nous parvenons enfin à la trappe. Nous eûmes beaucoup de peine à la lever ; ou plutôt, pour en venir à bout, nous eûmes besoin de la force

nouvelle que nous prêta l'envie de nous fauver.

Le jour commençoit à paroître, lorsque nous nous vîmes hors de cet abyfme. Nous songeâmes auffitôt à nous en éloigner. Je me jetai en selle, la dame monta derrière moi, & fuyant au galop le premier fentier qui fe présenta, nous fortîmes bientôt de la forêt. Nous entrâmes dans une plaine coupée de plusieurs routes. Nous en prîmes une au hazard. Je mourois de peur qu'elle ne nous conduifît à Manfilla, & que nous ne rencontraffions Rolando & fes camarades : ce qui pouvoit fort bien nous arriver. Heureufement ma crainte fut vaine. Nous arrivâmes à la ville d'Aftorga, fur les deux heures après midi. J'aperçus des gens qui nous regardoient avec une extrême attention, comme fi ç'eût été pour eux un fpectacle nouveau de voir une femme à cheval derrière un homme. Nous descendîmes à la première hôtellerie, où j'ordonnai d'abord qu'on mît à la broche une perdrix & un lapereau. Pendant qu'on exécutoit mon ordre, & qu'on nous préparoit à dîner, je conduifis la dame à une chambre, où nous commençâmes à nous entretenir ; ce que nous n'avions pu faire en chemin, parce que nous étions venus trop vite. Elle me témoigna combien elle étoit fenfible au fervice que je venois de lui rendre, & me dit qu'après une action fi généreufe, elle ne pouvoit fe perfuader que je fuffe un compagnon des brigands à qui je l'avois

arrachée. Je lui contai mon histoire, pour la confirmer dans la bonne opinion qu'elle avoit conçue de moi. Par-là je l'engageai à me donner sa confiance, & à m'apprendre ses malheurs, qu'elle me raconta comme je vais le dire dans le chapitre suivant.





CHAPITRE XI.

Histoire de dona Mencia de Mosquera.



J'E suis née à Valladolid, & je m'appelle dona Mencia de Mosquera. Don Martin, mon père, après avoir consumé presque tout son patrimoine dans le service, fut tué en Portugal à la tête d'un régiment qu'il commandoit. Il me laissa si peu de bien, que j'étois un assez mauvais parti, quoique je fusse fille unique. Je ne manquai pas toutefois d'amans, malgré la médiocrité de ma fortune. Plusieurs cavaliers, des plus considérables d'Espagne, me recherchèrent en mariage. Celui qui s'attira mon attention fut don Alvar de Mello. Véritablement il étoit mieux fait que ses rivaux ; mais des qualités plus solides me déterminèrent en sa faveur. Il avoit de l'esprit, de la discrétion, de la valeur & de la probité. D'ailleurs, il pouvoit passer pour l'homme du monde le plus galant. Falloit-il donner une fête ? rien n'étoit mieux entendu ; &, s'il paroïssoit dans des joûtes, il y faisoit toujours admirer sa force

& son adresse. Je le préfèrai donc à tous les autres, & je l'époufai.

Peu de jours après notre mariage, il rencontra, dans un endroit écarté, don André de Baëfa, qui avoit été un de fes rivaux. Ils fe piquèrent l'un l'autre, & mirent l'épée à la main. Il en coûta la vie à don André. Comme il étoit neveu du corrégidor de Valladolid, homme violent & mortel ennemi de la maifon de Mello, don Alvar crut ne pouvoir affez tôt fortir de la ville. Il revint promptement au logis, où, pendant qu'on lui préparoit un cheval, il me conta ce qui venoit de lui arriver. Ma chère Mencia, me dit-il enfuite, il faut nous féparer ; c'est une néceffité. Vous connoiffez le corrégidor. Ne nous flattons point. Il va me pourfuivre vivement. Vous n'ignorez pas quel eft fon crédit. Je ne ferai pas en fûreté dans le royaume. Il étoit fi pénétré de fa douleur, & plus encore de celle dont il me voyoit faifie, qu'il n'en put dire davantage. Je lui fis prendre de l'or & quelques pierreries. Puis il me tendit les bras, & nous ne fimes, pendant un quart d'heure, que confondre nos foupirs & nos larmes. Enfin, on vint l'avertir que le cheval étoit prêt. Il s'arrache d'auprès de moi, il part, & me laiffe dans un état qu'on ne fçauroit exprimer. Heureufe fi l'excès de mon affliction m'eût alors fait mourir ! Que ma mort m'auroit épargné de peines & d'ennuis ! Quelques heures après que don Alvar fut parti, le corrégidor apprit fa fuite. Il

le fit pourfuivre par tous les alguazils de Valladolid, & n'épargna rien pour l'avoir en sa puissance. Mon époux toutefois trompa son repentiment, & sçut se mettre en sûreté. De manière que le juge se voyant réduit à borner sa vengeance à la seule satisfaction d'ôter les biens à un homme dont il auroit voulu verser le sang, il n'y travailla pas en vain. Tout ce que don Alvar pouvoit avoir de fortune fut confisqué.

Je demurai dans une situation très-affligeante. J'avois à peine de quoi subsister. Je commençai à mener une vie retirée, n'ayant qu'une femme pour tout domestique. Je passois les jours à pleurer, non une indigence que je supportois patiemment, mais l'absence d'un époux chéri, dont je ne recevois aucune nouvelle. Il m'avoit pourtant promis, dans nos tristes adieux, qu'il auroit soin de m'informer de son sort, dans quelque endroit du monde où sa mauvaise étoile pût le conduire. Cependant sept années s'écoulèrent sans que j'entendisse parler de lui. L'incertitude où j'étois de sa destinée me causoit une profonde tristesse. Enfin, j'appris qu'en combattant pour le roi de Portugal dans le royaume de Fez, il avoit perdu la vie dans une bataille. Un homme revenu depuis peu d'Afrique me fit ce rapport, en m'assurant qu'il avoit parfaitement connu don Alvar de Mello, qu'il avoit servi dans l'armée permanente avec lui, & qu'il l'avoit vu périr dans l'action. Il ajoutoit à cela d'autres

circonstances encore qui achevèrent de me persuader que mon époux n'étoit plus. Ce rapport ne servit qu'à fortifier ma douleur, & qu'à me faire prendre la résolution de ne jamais me remarier.

Dans ce temps-là, don Ambrosio Mefia Carrillo, marquis de la Guardia, vint à Valladolid. C'étoit un de ces vieux seigneurs qui, par leurs manières galantes & polies, font oublier leur âge, & savent encore plaire aux femmes. Un jour on lui conta, par hazard, l'histoire de don Alvar, & sur le portrait qu'on lui fit de moi, il eut envie de me voir. Pour satisfaire sa curiosité, il gagna une de mes parentes qui, d'accord avec lui, m'attira chez elle. Il s'y trouva. Il me vit, & je lui plus, malgré l'impression de douleur qu'on remarquoit sur mon visage. Mais que dis-je, malgré ? peut-être ne fut-il touché que de mon air triste & languissant, qui le prévenoit en faveur de ma fidélité : ma mélancolie peut-être fit naître son amour. Aussi bien, il me dit plus d'une fois qu'il me regardoit comme un prodige de constance, & même qu'il envioit le sort de mon mari, quelque déplorable qu'il fût d'ailleurs. En un mot, il fut frappé de ma vue, & il n'eut pas besoin de me voir une seconde fois pour former la résolution de m'épouser.

Il choisit l'entremise de ma parente, pour me faire agréer son dessein. Elle me vint trouver, & me représenta que mon époux ayant achevé

son destin dans le royaume de Fez, comme on nous l'avoit rapporté, il n'étoit pas raisonnable d'enfevelir plus longtemps mes charmes ; que j'avois assez pleuré un homme avec qui je n'avois été unie que quelques momens, & que je devois profiter de l'occasion qui se présentoit ; que je ferois la plus heureuse femme du monde. Là-dessus, elle me vanta la noblesse du vieux marquis, ses grands biens & son bon caractère. Mais elle eut beau s'étendre avec éloquence sur tous les avantages qu'il possédoit, elle ne put me persuader. Ce n'est pas que je doutasse de la mort de don Alvar, ni que la crainte de le revoir tout à coup, lorsque j'y penserois le moins, m'arrêtât. Le peu de penchant, ou plutôt la répugnance que je me sentoient pour un second mariage, après tous les malheurs du premier, faisoit le seul obstacle que ma parente eût à lever. Aussi ne se rebutait-elle point. Au contraire, son zèle pour don Ambrosio en redoubla. Elle engagea toute ma famille dans les intérêts de ce vieux seigneur. Mes parens commencèrent à me presser d'accepter un parti si avantageux. J'en étois à tout moment obsédée, importunée, tourmentée. Il est vrai que ma misère, qui devenoit de jour en jour plus grande, ne contribua pas peu à laisser vaincre ma résistance. Il ne falloit pas moins que l'affreuse nécessité où j'étois pour m'y déterminer.

Je ne pus donc m'en défendre ; je cédai à

leurs preffantes instances, & j'époufai le marquis de la Guardia, qui, dès le lendemain de mes noces, m'emmena dans un très-beau château qu'il a auprès de Burgos, entre Gajal & Rodillas. Il conçut pour moi un amour violent. Je remarquois, dans toutes fes actions, une envie de me plaire. Il s'étudioit à prévenir mes moindres defirs. Jamais époux n'a eu tant d'égards pour une femme, & jamais amant n'a fait voir tant de complaifance pour une maîtrefle. J'admirois un homme d'un caractère fi aimable, & je me confolois, en quelque façon, de la perte de don Alvar, puisqu'enfin je faisois le bonheur d'un feigneur tel que le marquis. Je l'aurois paffionnément aimé, malgré la difproportion de nos âges, fi j'euffe été capable d'aimer quelqu'un après don Alvar. Mais les cœurs confans ne fçauroient avoir qu'une paffion. Le fouvenir de mon premier époux rendoit inutiles tous les foins que le fecond prenoit pour me plaire. Je ne pouvois donc payer fa tendrefle que de purs fentimens de reconnoiffance.

J'étois dans cette difpofition, quand, prenant l'air un jour à une fenêtre de mon appartement, j'aperçus dans le jardin une manière de payfan qui me regardoit avec attention. Je crus que c'étoit un garçon jardinier. Je pris peu garde à lui; mais le lendemain, m'étant remife à la fenêtre, je le vis au même endroit, & il me parut encore fort attaché à me confidérer. Cela me frappa. Je l'envifageai à mon

tour, & après l'avoir observé quelque temps, il me sembla reconnoître les traits du malheureux don Alvar. Cette ressemblance excita dans tous mes sens un trouble inconcevable. Je pouffai un grand cri. J'étois alors, par bonheur, seule avec Inès, celle de mes femmes qui avoit le plus de part à ma confiance. Je lui dis le soupçon qui agitoit mes esprits. Elle ne fit qu'en rire, & elle s'imagina qu'une légère ressemblance avoit trompé mes yeux. Raffurez-vous, madame, me dit-elle, & ne pensez pas que vous ayez vu votre premier époux. Quelle apparence y a-t-il qu'il soit ici sous une forme de payfan ? Est-il même croyable qu'il vive encore ? Je vais, ajouta-t-elle, pour vous mettre l'esprit en repos, descendre au jardin, & parler à ce villageois. Je sçaurai quel homme c'est, et je reviendrai, dans un moment, vous l'apprendre. Inès alla donc au jardin, & peu de temps après, je la vis rentrer dans mon appartement, fort émue : Madame, dit-elle, votre soupçon n'est que trop bien éclairci. C'est don Alvar lui-même que vous venez de voir. Il s'est découvert d'abord, & il vous demande un entretien secret.

Comme je pouvois à l'heure même recevoir don Alvar, parce que le marquis étoit à Burgos, je chargeai ma suivante de me l'amener dans mon cabinet par un escalier dérobé. Vous jugez bien que j'étois dans une terrible agitation. Je ne pus soutenir la vue d'un homme qui

était en droit de m'accabler de reproches. Je m'évanouis dès qu'il se présenta devant moi, comme si c'eût été son ombre. Ils me secoururent promptement Inès & lui, & quand ils m'eurent fait revenir de mon évanouissement, don Alvar me dit : Madame, remettez-vous, de grace. Que ma présence ne soit pas un supplice pour vous. Je n'ai pas dessein de vous faire la moindre peine. Je ne viens point, en époux furieux, vous demander compte de la foi jurée, & vous faire un crime du second engagement que vous avez contracté. Je n'ignore pas que c'est l'ouvrage de votre famille. Je suis instruit de toutes les persécutions que vous avez souffertes à ce sujet. D'ailleurs, on a répandu, dans Valladolid, le bruit de ma mort, & vous l'avez cru avec d'autant plus de fondement, qu'aucune lettre de ma part ne vous affuroit du contraire. Enfin, je sçais de quelle manière vous avez vécu depuis notre cruelle séparation, & que la nécessité, plutôt que l'amour, vous a jetée dans les bras du marquis. Ah ! seigneur, interrompis-je en pleurant, pourquoi voulez-vous excuser votre épouse ? Elle est coupable, puisque vous vivez. Que ne suis-je encore dans la misérable situation où j'étois avant que d'épouser don Ambrosio ? Funeste hymenée ! hélas ! j'aurois du moins, dans ma misère, la consolation de vous revoir sans rougir.

Ma chère Mencia, reprit don Alvar d'un air qui marquoit jusqu'à quel point il étoit pénétré

de mes larmes, je ne me plains pas de vous, & bien loin de vous reprocher l'état brillant où je vous retrouve, je jure que j'en rends grâce au ciel. Depuis le triste jour de mon départ de Valladolid, j'ai toujours eu la fortune contraire ; ma vie n'a été qu'un enchaînement d'infortunes, & pour comble de malheurs, je n'ai pu vous donner de mes nouvelles. Trop sûr de votre amour, je me représentois sans cesse la situation où ma fatale tendresse vous avoit réduite. Je me peignois dona Mencia dans les pleurs. Vous faisiez le plus grand de mes maux. Quelquefois, je l'avouerais, je me suis reproché comme un crime le bonheur de vous avoir plu. J'ai souhaité que vous eussiez eu du penchant pour quelqu'un de mes rivaux, puisque la préférence que vous m'aviez donnée sur eux vous coûtoit si cher. Cependant, après sept années de souffrance, plus épris de vous que jamais, j'ai voulu vous revoir. Je n'ai pu résister à cette envie, & la fin d'un long esclavage m'ayant permis de la satisfaire, j'ai été, sous ce déguisement, à Valladolid, au hazard d'être découvert. Là, j'ai tout appris. Je suis venu en suite à ce château, & j'ai trouvé moyen de m'introduire chez le jardinier, qui m'a retenu pour travailler dans les jardins. Voilà de quelle manière je me suis conduit, pour parvenir à vous parler secrètement. Mais ne vous imaginez pas que j'aie dessein de troubler, par mon séjour ici, la félicité dont vous jouissez. Je vous aime

plus que moi-même. Je respecte votre repos, & je vais, après cet entretien, achever loin de vous de tristes jours que je vous sacrifie.

Non, don Alvar, non, m'écriai-je à ces paroles. Le ciel ne vous a point amené ici pour rien, & je ne souffrirai pas que vous me quittiez une seconde fois. Je veux partir avec vous. Il n'y a que la mort qui puisse désormais nous séparer. Croyez-moi, reprit-il, vivez avec don Ambrosio. Ne vous associez point à mes malheurs. Laissez-m'en soutenir tout le poids. Il me dit encore d'autres choses semblables ; mais, plus il paroissoit vouloir s'immoler à mon bonheur, moins je me sentoís disposée à y consentir. Lorsqu'il me vit ferme dans la résolution de le suivre, il changea tout à coup de ton, & prenant un air plus content : Madame, me dit-il, est-il possible que vous soyez dans les sentimens où vous paroissez être ? Ah ! puisque vous m'aimez encore assez pour préférer ma misère à la prospérité où vous vous trouvez, allons donc demeurer à Betancos, dans le fond du royaume de Galice. J'ai là une retraite assurée. Si mes disgraces m'ont ôté tous mes biens, elles ne m'ont point fait perdre tous mes amis. Il m'en reste encore de fidèles, & qui m'ont mis en état de vous enlever. J'ai fait faire un carrosse à Zamora, par leur secours. J'ai acheté des mules & des chevaux, & je suis accompagné de trois Galiciens des plus résolus. Ils sont armés de carabines et de pistolets, & ils

attendent mes ordres dans le village de Rodillas. Profitons, ajouta-t-il, de l'absence de don Ambrosio. Je vais faire venir le carrosse jusq'au la porte de ce château, & nous partirons dans le moment. J'y consentis. Don Alvar vola vers Rodillas, & revint en peu de temps avec ses trois cavaliers m'enlever au milieu de mes femmes, qui, ne sçachant que penser de cet enlèvement, se sauvèrent fort effrayées. Inès seule étoit au fait ; mais elle refusa de lier son sort au mien, parce qu'elle aimoit un valet de chambre de don Ambrosio. Ce qui prouve bien que l'attachement de nos plus zélés domestiques n'est point à l'épreuve de l'amour.

Je montai donc en carrosse avec don Alvar, n'emportant que mes habits & quelques pierres que j'avois avant mon second mariage ; car je ne voulus rien prendre de tout ce que le marquis m'avoit donné en m'épousant. Nous prîmes la route du royaume de Galice, sans sçavoir si nous serions assez heureux pour y arriver. Nous avions sujet de craindre que don Ambrosio, à son retour, ne se mît sur nos traces, avec un grand nombre de personnes, & ne nous joignît. Cependant, nous marchâmes pendant deux jours, sans voir paroître à nos trouffes aucun cavalier. Nous espérions que la troisième journée se passeroit de même, & déjà nous nous entretenions fort tranquillement. Don Alvar me contoit la triste aventure qui avoit donné lieu au bruit de sa mort, & comment, après cinq

années d'esclavage, il avoit recouvré la liberté, quand nous rencontrâmes hier, sur le chemin de Léon, les voleurs avec qui vous étiez. C'est lui qu'ils ont tué avec tous ses gens, & c'est lui qui fait couler les pleurs que vous me voyez répandre en ce moment.





CHAPITRE XII

*De quelle manière désagréable Gil Blas
& la dame furent interrompus.*



ONA Mencia fondit en larmes, après avoir achevé ce récit. Bien loin d'entreprendre de la consoler par des discours dans le goût de Sénèque, je la laissai donner un libre cours à ses soupirs. Je pleurai même aussi, tant il est naturel de s'intéresser pour les malheureux, & particulièrement pour une belle personne affligée. J'allois lui demander quel parti elle vouloit prendre dans la conjoncture où elle se trouvoit, & peut-être alloit-elle me consulter là-dessus, si notre conversation n'eût pas été interrompue. Mais nous entendîmes dans l'hôtellerie un grand bruit qui, malgré nous, attira notre attention. Ce bruit étoit causé par l'arrivée du corrégidor, suivi de deux alguazils⁶ & de plusieurs archers. Ils vinrent dans la chambre où nous étions. Un jeune cavalier qui les accompagnoit, s'approcha de moi le premier, & se mit à regarder de près mon habit. Il n'eut pas besoin de l'examiner long-temps. Par saint

Jacques ! s'écria-t-il, voilà mon pourpoint. C'est lui-même. Il n'est pas plus difficile à reconnoître que mon cheval. Vous pouvez arrêter ce galant sur ma parole. Je ne crains pas de m'exposer à lui faire réparation d'honneur. Je suis sûr que c'est un de ces voleurs qui ont une retraite inconnue en ce pays-ci.

A ce discours, qui m'apprenoit que ce cavalier étoit le gentilhomme volé, dont j'avois par malheur toute la dépouille, je demeurai surpris, confus, déconcerté. Le corrégidor, que sa charge obligeoit plutôt à tirer une mauvaise conséquence de mon embarras, qu'à l'expliquer favorablement, jugea que l'accusation n'étoit pas mal fondée, & , présumant que la dame pouvoit être complice, il nous fit emprisonner tous deux séparément. Ce juge n'étoit pas de ceux qui ont le regard terrible : il avoit l'air doux & riant. Dieu sçait s'il en valoit mieux pour cela. Sitôt que je fus en prison, il y vint avec ses deux furets, c'est-à-dire, ses deux alguazils. Ils entrèrent d'un air joyeux. Il sembloit qu'ils eussent un pressentiment qu'ils alloient faire une bonne affaire. Ils n'oublièrent pas leur bonne coutume : ils commencèrent par me fouiller. Quelle aubaine pour ces messieurs ! Ils n'avoient jamais peut-être fait un si bon coup. A chaque poignée de pistoles qu'ils tiroient, je voyois leurs yeux étinceller de joie. Le corrégidor, sur-tout, paroissoit hors de lui-même. Mon enfant, me disoit-il d'un ton de voix plein

de douceur, nous faisons notre charge ; mais ne crains rien. Si tu n'es pas coupable, on ne te fera point de mal. Cependant, ils vidèrent tout doucement mes poches, & me prirent ce que les voleurs même avoient respecté, je veux dire les quarante ducats de mon oncle. Ils n'en demeurèrent pas là. Leurs mains avides & infatigables me parcoururent depuis la tête jusqu'aux pieds. Ils me tournèrent de tous côtés, & me dépouillèrent, pour voir si je n'avois point d'argent entre la peau & la chemise. Je crois qu'ils m'auroient volontiers ouvert le ventre, pour voir s'il n'y en avoit point dedans. Après qu'ils eurent si bien fait leur charge, le corrégidor m'interrogea. Je lui contai ingénument tout ce qui m'étoit arrivé. Il fit écrire ma déposition : puis il fortit avec ses gens & mes espèces, me laissant tout nud sur la paille.

O vie humaine ! m'écriai-je, quand je me vis seul & dans cet état, que tu es remplie d'aventures bizarres & de contretemps ! Depuis que je suis sorti d'Oviédo, je n'éprouve que des disgraces. A peine suis-je hors d'un péril, que je retombe dans un autre. En arrivant dans cette ville, j'étois bien éloigné de penser que j'y ferois fitôt connoissance avec le corrégidor. En faisant ces réflexions inutiles, je remis le maudit pourpoint & le reste de l'habillement qui m'avoit porté malheur. Puis m'exhortant moi-même à prendre courage : Allons, dis-je, Gil Blas, aie de la fermeté. Songe qu'après

ce temps-ci il en viendra peut-être un plus heureux. Te fied-il bien de te désespérer dans une prison ordinaire, après avoir fait un si pénible effai de patience, dans le souterrain ? Mais, hélas ! ajoutai-je tristement, je m'abuse. Comment pourrai-je fortir d'ici ? On vient de m'en ôter les moyens, puisqu'un prisonnier sans argent est un oiseau à qui on a coupé les aîles.

Au lieu de la perdrix & du lapereau que j'avois fait mettre à la broche, on m'apporta un petit pain bis avec une cruche d'eau, & on me laissa ronger mon frein dans mon cachot. J'y demeurai quinze jours entiers, sans voir personne que le concierge, qui avoit soin de venir tous les matins renouveler ma provision. Dès que je le voyois, j'affectois de lui parler, je tâchois de lier conversation avec lui pour me défennuyer un peu ; mais ce personnage ne répondoit rien à tout ce que je lui disois. Il ne me fut pas possible d'en tirer une parole. Il entroit même & fortoit le plus souvent sans me regarder. Le seizième jour, le corrégidor parut, & me dit : Enfin, mon ami, tes peines sont finies. Tu peux t'abandonner à la joie. Je viens t'annoncer une agréable nouvelle. J'ai fait conduire à Burgos la dame qui étoit avec toi. Je l'ai interrogée avant son départ, & ses réponses vont à ta décharge. Tu seras élargi dès aujourd'hui, pourvu que le muletier avec qui tu es venu de Pennaflor à Cacabelos, comme tu me l'as dit, confirme ta déposition. Il est dans

Astorga. Je l'ai envoyé chercher. Je l'attens. S'il convient de l'avanture de la question, je te mettrai sur le champ en liberté.

Ces paroles me réjouirent. Dès ce moment, je me crus hors d'affaire. Je remerciai le juge de la bonne & brève justice qu'il vouloit me rendre, & je n'avois pas encore achevé mon compliment, que le muletier, conduit par deux archers, arriva. Je le reconnus aussitôt. Mais le bourreau de muletier, qui sans doute avoit vendu ma valise avec tout ce qui étoit dedans, craignant d'être obligé de restituer l'argent qu'il avoit touché, s'il avouoit qu'il me reconnoissoit, dit effrontément qu'il ne sçavoit qui j'étois, & qu'il ne m'avoit jamais vu. Ah! traître! m'écriai-je, confesse plutôt que tu as vendu mes hardes, & rends témoignage à la vérité. Regarde-moi bien. Je suis un de ces jeunes gens que tu menças de la question dans le bourg de Cacabelos, & à qui tu fis si grand peur. Le muletier répondit d'un air froid que je lui parlois d'une chose dont il n'avoit aucune connoissance, & , comme il foutint jusqu'au bout que je lui étois inconnu, mon élargissement fut remis à une autre fois. Mon enfant, me dit le corrégidor, tu vois bien que le muletier ne convient pas de ce que tu as déposé : ainsi je ne puis te rendre la liberté, quelque envie que j'en aie. Il fallut m'armer d'une nouvelle patience, me résoudre à jeûner encore au pain & à l'eau, & à voir le silencieux concierge. Quand je son-

geois que je ne pouvois me tirer des griffes de la justice, bien que je n'eusse pas commis le moindre crime, cette pensée me mettoit au désespoir. Je regrettois le fouterrain. Dans le fond, disois-je, j'y avois moins de désagrément que dans ce cachot. Je faisois bonne chère avec les voleurs. Je m'entretenois avec eux agréablement, & je vivois dans la douce espérance de m'échapper ; au lieu que, malgré mon innocence, je ferai peut-être trop heureux de sortir d'ici pour aller aux galères.





CHAPITRE XIII.

Par quel hazard Gil Blas fortit enfin de prison, & où il alla.



ANDIS que je passois les jours à faire de tristes réflexions, mes aventures, telles que je les avois dictées dans ma déposition, se répandirent dans la ville. Plusieurs personnes me voulurent voir, par curiosité. Ils venoient, l'un après l'autre, se présenter à une petite fenêtre, par où le jour entroit dans ma prison, & lorsqu'ils m'avoient considéré quelque temps, ils s'en alloient. Je fus surpris de cette nouveauté. Depuis que j'étois prisonnier, je n'avois pas vu un seul homme se montrer à cette fenêtre, qui donnoit sur une cour où règnoient le silence & l'horreur. Je compris par-là que je faisois du bruit dans la ville ; mais je ne sçavois si j'en devois concevoir un bon ou mauvais présage.

Un de ceux qui s'offrirent des premiers à ma vue, fut le petit chantre de Mondonnedo, qui avoit, aussi bien que moi, craint la question, & pris la fuite. Je le reconnus, & il ne feignit

point de me méconnoître. Nous nous saluâmes de part & d'autre ; puis nous nous engageâmes dans un long entretien. Je fus obligé de faire un nouveau détail de mes aventures ; ce qui produisit deux effets dans l'esprit de mes auditeurs : je les fis rire, & je m'attirai leur pitié. De son côté, le chantre me conta ce qui s'étoit passé dans l'hôtellerie de Cacabelos entre le muletier & la jeune femme, après qu'une terreur panique nous en eût écartés. En un mot, il m'apprit tout ce que j'en ai dit ci-devant. Ensuite, prenant congé de moi, il me promit que, sans perdre de temps, il alloit travailler à ma délivrance. Alors, toutes les personnes qui étoient venues là, comme lui, par curiosité, me témoignèrent que mon malheur excitoit leur compassion. Ils m'assurèrent même qu'ils se joindroient au petit chantre, & feroient tout leur possible pour me procurer la liberté.

Ils tinrent effectivement leur promesse. Ils parlèrent en ma faveur au corrégidor, qui, ne doutant plus de mon innocence, sur-tout lorsque le chantre lui eut conté ce qu'il sçavoit, vint trois semaines après dans ma prison. Gil Blas, me dit-il, je pourrois encore te retenir ici, si j'étois un juge plus sévère ; mais je ne veux pas traîner les choses en longueur. Va, tu es libre. Tu peux sortir quand il te plaira. Mais dis-moi, poursuivit-il, si l'on te menoit dans la forêt où est le souterrain, ne pourrois-tu pas le découvrir ? Non, seigneur, lui répondis-je. Comme je n'y

fuis entré que la nuit, & que j'en fuis forti avant le jour, il me feroit impossible de reconnoître l'endroit où il est. Là-deffus, le juge se retira, en difant qu'il alloit ordonner au concierge de m'ouvrir les portes. En effet, un moment après, le geôlier vint dans mon cachot avec un de fes guichetiers qui portoit un paquet de toile. Ils m'ôtèrent tous deux, d'un air grave, & fans me dire un feul mot, mon pourpoint & mon haut de chauffes, qui étoient d'un drap fin & prefque neuf; puis, m'ayant vêtu d'une vieille fouquenille, ils me mirent dehors par les épaules.

La confufion que j'avois de me voir fi mal équipé, modéroit la joie qu'ont ordinairement les prifonniers de recouvrer leur liberté. J'étois tenté de sortir de la ville à l'heure même, pour me fouffraire aux yeux du peuple, dont je ne foutenois les regards qu'avec peine. Ma reconnoiffance pourtant l'emporta fur ma honte. J'allai remercier le petit chantre, à qui j'avois tant d'obligation. Il ne put s'empêcher de rire, lorsqu'il m'aperçut. Comme vous voilà ! me dit-il. Je ne vous ai pas reconnu d'abord fous cet habillement. La juftice, à ce que je vois, vous en a donné de toutes les façons. Je ne me plains pas de la juftice, lui répondis-je : elle eft très-équitable. Je voudrois feulement que tous fes officiers fuffent d'honnêtes gens. Ils devoient, du moins, me laiffer mon habit. Il me femble que je ne l'avois pas mal payé. J'en conviens, reprit-il ; mais on vous dira que ce font des for-

malités qui s'observent. Eh ! vous imaginez-vous, par exemple, que votre cheval ait été rendu à son premier maître ? Non pas, s'il vous plaît. Il est actuellement dans les écuries du greffier où il a été déposé comme une preuve du vol. Je ne crois pas que le pauvre gentilhomme en retire seulement la croupière. Mais changeons de discours, continua-t-il. Quel est votre dessein ? que prétendez-vous faire présentement ? J'ai envie, lui dis-je, de prendre le chemin de Burgos. J'irai trouver la dame dont je suis le libérateur. Elle me donnera quelques pistoles. J'achèterai une foutanelle neuve, & me rendrai à Salamanque, où je tâcherai de mettre mon latin à profit. Tout ce qui m'embarrasse, c'est que je ne suis pas encore à Burgos. Il faut vivre sur la route. Vous n'ignorez pas qu'on fait fort mauvaise chère quand on voyage sans argent. Je vous entends, repliqua-t-il, & je vous offre ma bourse. Elle est un peu plate à la vérité ; mais vous sçavez qu'un chantre n'est pas un évêque. En même temps, il la tira, & me la mit entre les mains de si bonne grace, que je ne pus me défendre de la retenir telle qu'elle étoit. Je le remerciai, comme s'il m'eût donné tout l'or du monde, & je lui fis mille protestations de service qui n'ont jamais eu d'effet. Après cela, je le quittai & sortis de la ville, sans aller voir les autres personnes qui avoient contribué à mon élargissement. Je me contentai de leur donner en moi-même mille bénédictions.

Le petit chantre avoit eu raison de ne me pas vanter sa bourse : j'y trouvai très-peu d'espèces, & quelles espèces encore ! de la menue monnaie. Par bonheur, j'étois accoutumé, depuis deux mois, à une vie très frugale, & il me restoit encore quelques réaux lorsque j'arrivai au bourg de Ponte de Mula qui n'est pas éloigné de Burgos. Je m'y arrêtai pour demander des nouvelles de dona Mencia. J'entrai dans une hôtellerie, dont l'hôtesse étoit une petite femme fort sèche, vive & hagarde. Je m'aperçus d'abord, à la mauvaise mine qu'elle me fit, que ma fouquenille n'étoit guère de son goût ; ce que je lui pardonnai volontiers. Je m'assis à une table, je mangeai du pain & du fromage, & bus quelques coups d'un vin détestable qu'on m'apporta. Pendant ce repas, qui s'accordoit assez avec mon habillement, je voulus entrer en conversation avec l'hôtesse, qui me fit assez connoître, par une grimace dédaigneuse, qu'elle méprisoit mon entretien. Je la priai de me dire si elle connoissoit le marquis de la Guardia, si son château étoit éloigné du bourg, & sur-tout si elle sçavoit ce que la marquise sa femme pouvoit être devenue. Vous demandez bien des choses, me répondit-elle d'un air plein de fierté. Elle m'apprit pourtant, quoique de fort mauvaise grace, que le château de don Ambrosio n'étoit qu'à une petite lieue de Ponte de Mula.

Après que j'eus achevé de boire & de manger, comme il étoit nuit, je témoignai que je souhai-

tois de me reposer, & je demandai une chambre. A vous une chambre! me dit l'hôtesse en me lançant un regard où le mépris étoit peint. Je n'ai point de chambre pour les gens qui font leur souper d'un morceau de fromage. Tous mes lits font retenus. J'attends des cavaliers d'importance, qui doivent venir loger ici ce soir. Tout ce que je puis faire pour votre service, c'est de vous mettre dans ma grange. Ce ne sera pas, je pense, la première fois que vous aurez couché sur la paille. Elle ne croyoit pas si bien dire qu'elle disoit. Je ne répliquai point à son discours, & je me déterminai sagement à gagner le paillier, sur lequel je m'endormis bientôt, comme un homme qui depuis longtemps étoit fait à la fatigue.





CHAPITRE XIV.

De la réception que dona Mencia lui fit à Burgos.



Je ne fus pas paresseux à me lever le lendemain matin. J'allai compter avec l'hôtesse, qui étoit déjà sur pied, & qui me parut un peu moins fière & de meilleure humeur que le soir précédent. Ce que j'attribuai à la présence de trois honnêtes archers de la sainte Hermandad, qui s'entretenoient avec elle d'une façon très-familière. Ils avoient couché dans l'hôtellerie, & c'étoit, sans doute, pour ces cavaliers d'importance que tous les lits avoient été retenus.

Je demandai, dans le bourg, le chemin du château où je voulois me rendre. Je m'adressai, par hazard, à un homme du caractère de mon hôte de Pennaflor. Il ne se contenta pas de répondre à la question que je lui faisois ; il m'apprit que don Ambrosio étoit mort depuis trois semaines, & que la marquise sa femme s'étoit retirée dans un couvent de Burgos, qu'il

me nomma. Je marchai aussitôt vers cette ville, au lieu de fuivre la route du château, comme j'en avois eu deffein auparavant, & je volai d'abord au monastère où demeuroit dona Mencia. Je priaï la tourière de dire à cette dame qu'un jeune homme nouvellement forti des prisons d'Astorga souhaitoit de lui parler. La tourière s'en alla, sur le champ, faire ce que je desirois. Elle revint un moment après, & me fit entrer dans un parloir, où je ne fus pas longtemps sans voir paroître, en grand deuil, à la grille, la veuve de don Ambrosio.

Soyez le bien venu, me dit cette dame d'un air gracieux. Il y a quatre jours que j'ai écrit à une personne d'Astorga. Je lui mandois de vous aller trouver de ma part, & de vous dire que je vous priois instamment de me venir chercher au sortir de votre prison. Je ne doutois pas qu'on ne vous élargît bientôt; les choses que j'avois dites au corrégidor, à votre décharge, suffisant pour cela. Aussi m'a-t-on fait réponse que vous aviez recouvré la liberté; mais qu'on ne sçavoit ce que vous étiez devenu. Je craignois de ne vous plus revoir, & d'être privée du plaisir de vous témoigner ma reconnaissance; ce qui m'auroit bien mortifiée. Consolez-vous, ajouta-t-elle, en remarquant la honte que j'avois de me présenter à ses yeux sous un misérable habillement. Que l'état où je vous vois ne vous fasse pas de peine. Après le service important que vous m'avez rendu, je serois

la plus ingrate de toutes les femmes, si je ne faisois rien pour vous. Je prétends vous tirer de la mauvaise situation où vous êtes. Je le dois, & je le puis. J'ai des biens assez considérables pour pouvoir m'acquitter envers vous sans m'incommoder.

Vous sçavez, continua-t-elle, mes aventures jusqu'au jour où nous fûmes emprisonnés tous deux. Je vais vous conter ce qui m'est arrivé depuis ce temps-là. Lorsque le corrégidor d'Astorga m'eut fait conduire à Burgos, après avoir entendu de ma bouche un fidèle récit de mon histoire, je me rendis au château d'Ambrosio. Mon retour y causa une extrême surprise : mais on me dit que je revenais trop tard ; que le marquis, frappé de ma fuite comme d'un coup de foudre, étoit tombé malade, & que les médecins désespéroient de sa vie. Ce fut pour moi un nouveau sujet de me plaindre de la rigueur de ma destinée. Cependant, je le fis avertir que je venois d'arriver : puis j'entrai dans sa chambre, & courus me jeter à genoux au chevet de son lit, le visage couvert de larmes, & le cœur pressé de la plus vive douleur. Qui vous ramène ici, me dit-il, dès qu'il m'aperçut ? Venez-vous contempler votre ouvrage ? Ne vous suffit-il pas de m'ôter la vie ? Faut-il, pour vous contenter, que vos yeux soient témoins de ma mort ? Seigneur, lui répondis-je, Inès a dû vous dire que je fuyois avec mon premier époux, & sans le triste accident qui me l'a fait perdre,

vous ne m'auriez jamais revue. En même temps, je lui appris que don Alvar avoit été tué par des voleurs ; qu'enfuite on m'avoit menée dans un souterrain. Je racontai tout le reste. Et, lorsque j'eus achevé de parler, don Ambrosio me tendit la main : C'est assez, me dit-il tendrement : je cesse de me plaindre de vous. Eh ! dois-je, en effet, vous faire des reproches ? Vous retrouvez un époux chéri, vous m'abandonnez pour le fuivre : puis-je blâmer cette conduite ? non, madame. J'aurois tort d'en murmurer. Aussi n'ai-je point voulu qu'on vous poursuivît, quoique ma mort fût attachée au malheur de vous perdre. Je respectois, dans votre ravisseur, ses droits sacrés et le penchant même que vous aviez pour lui. Enfin, je vous fais justice, & par votre retour ici, vous regagnez toute ma tendresse. Oui, ma chère Mencia, votre présence me comble de joie ; mais, hélas ! je n'en jouirai pas longtemps. Je sens approcher ma dernière heure. A peine m'êtes-vous rendue, qu'il faut vous dire un éternel adieu. A ces paroles touchantes, mes pleurs redoublèrent. Je ressentis & fis éclater une affliction immodérée. Don Alvar, que j'adorois, m'a fait verser moins de larmes. Don Ambrosio n'avoit pas un faux pressentiment de sa mort : il mourut dès le lendemain, & je demeurai maîtresse du bien considérable dont il m'avoit avantagée en m'épousant. Je n'en prétends pas faire un mauvais usage. On ne me verra point, quoique je sois jeune

encore, passer dans les bras d'un troisième époux. Outre que cela ne convient, ce me semble, qu'à des femmes sans pudeur & sans délicatesse, je vous dirai que je n'ai plus de goût pour le monde. Je veux finir mes jours dans ce couvent, & en devenir une bienfaitrice.

Tel fut le discours que me tint dona Mencia. Puis, elle tira, de dessous sa robe, une bourse qu'elle me mit entre les mains, en me disant : Voilà cent ducats que je vous donne, seulement pour vous faire habiller. Revenez me voir après cela. Je n'ai pas dessein de borner ma reconnaissance à si peu de chose. Je rendis mille graces à la dame, & lui jurai que je ne sortirois point de Burgos sans prendre congé d'elle. Ensuite de ce serment, que je n'avois point envie de violer, j'allai chercher une hôtellerie. J'entrai dans la première que je rencontrai. Je demandai une chambre, &, pour prévenir la mauvaise opinion que ma fouquenille pouvoit encore donner de moi, je dis à l'hôte que, tel qu'il me voyoit, j'étois en état de bien payer mon gîte. A ces mots, l'hôte, appelé Majuelo, grand railleur de son naturel, me parcourant des yeux depuis le haut jusqu'en bas, me répondit, d'un air froid & malin, qu'il n'avoit pas besoin de cette assurance pour être persuadé que je ferois beaucoup de dépense chez lui ; qu'au travers de mon habillement, il démêloit en moi quelque chose de noble, & qu'enfin il ne doutoit pas que je ne fusse un gentilhomme fort aisé. Je vis

bien que le traître me railloit, & pour mettre fin, tout à coup, à ses plaifanteries, je lui montrai ma bourse ; je comptai même devant lui mes ducats sur une table, et je m'aperçus que mes espèces le dispofoient à juger de moi plus favorablement. Je le priai de me faire venir un tailleur. Il vaut mieux, me dit-il, envoyer chercher un fripier. Il vous apportera toutes fortes d'habits, & vous ferez habillé sur le champ. J'approuvai ce conseil, & réfolus de le fuivre ; mais, comme le jour étoit prêt à fe fermer, je remis l'emplette au lendemain, & je ne fongeai qu'à bien fouper, pour me dédommager des mauvais repas que j'avois faits depuis ma fortie du fouterrain.





CHAPITRE XV.

De quelle façon s'habilla Gil Blas ; du nouveau présent qu'il reçut de la dame ; & dans quel équipage il partit de Burgos.



N me fervit une copieuse fricassée de pieds de moutons que je mangeai presque toute entière. Je bus à proportion. Puis je me couchai. J'avois un assez bon lit, & j'espérois qu'un profond sommeil ne tarderoit guère à s'emparer de mes sens. Je ne pus toutefois fermer l'œil. Je ne fis que rêver à l'habit que je devois prendre. Que faut-il que je fasse, disois-je ? Suivrai-je mon premier dessein ? Acheterai-je une soutanelle pour aller à Salamanque chercher une place de précepteur ? Pourquoi m'habiller en licentié ? Ai-je envie de me consacrer à l'état ecclésiastique ? y suis-je entraîné par mon penchant ? non. Je me sens même des inclinations très-oppo- sées à ce parti-là. Je veux porter l'épée, & tâcher de faire fortune dans le monde. Ce fut à quoi je m'arrêtai.

Je me résolus à prendre un habit de cavalier, persuadé que, sous cette forme, je ne pouvois manquer de parvenir à quelque poste honnête et lucratif. Dans cette flatteuse opinion, j'attendis le jour avec la dernière impatience, & ses premiers rayons ne frappèrent pas plutôt mes yeux, que je me levai. Je fis tant de bruit dans l'hôtellerie, que je réveillai tous ceux qui dormoient. J'appelai les valets qui étoient encore au lit, & qui ne répondirent à ma voix qu'en me chargeant de malédictions. Ils furent pourtant obligés de se lever, & je ne leur donnai point de repos qu'ils ne m'eussent fait venir un fripier. J'en vis bientôt paroître un, qu'on m'amena. Il étoit suivi de deux garçons, qui portoient chacun un gros paquet de toile verte. Il me salua fort civilement, & me dit : Seigneur cavalier, vous êtes bien heureux qu'on se soit adressé à moi, plutôt qu'à un autre. Je ne veux point ici décrier mes confrères, à Dieu ne plaise que je fasse le moindre tort à leur réputation, mais, entre nous, il n'y en a pas un qui ait de la conscience : ils sont tous plus durs que des Juifs. Je suis le seul fripier qui ait de la morale ; je me borne à un prix raisonnable ; je me contente de la livre pour fol, je veux dire du fol pour livre. Graces au ciel, j'exerce rondement ma profession.

Le fripier, après ce préambule, que je pris sottement au pied de la lettre, dit à ses garçons de défaire leurs paquets. On me montra des

habits de toutes fortes de couleurs. On m'en fit voir plusieurs de drap tout uni. Je les rejetai avec mépris, parce que je les trouvai trop modestes. Mais ils m'en firent essayer un qui sembloit avoir été fait exprès pour ma taille, & qui m'éblouit, quoiqu'il fût un peu passé. C'étoit un pourpoint à manches tailladées, avec un haut-de-chauffes & un manteau; le tout de velours bleu, brodé d'or. Je m'attachai à celui-là, & je le marchandai. Le fripier, qui s'aperçut qu'il me plaisoit, me dit que j'avois le goût délicat. Vive Dieu ! s'écria-t-il, on voit bien que vous vous y connoissez. Apprenez que cet habit a été fait pour un des plus grands seigneurs du royaume, & qu'il n'a pas été porté trois fois. Examinez-en le velours. Il n'y en a point de plus beau; &, pour la broderie, avouez que rien n'est mieux travaillé. Combien, lui dis-je, voulez-vous le vendre ? Soixante ducats, répondit-il. Je les ai refusés, ou je ne suis pas honnête homme. L'alternative étoit convaincante. J'en offris quarante-cinq. Il en valoit peut-être la moitié. Seigneur gentilhomme, reprit froidement le fripier, je ne surrais point; je n'ai qu'un mot. Tenez, continua-t-il en me présentant les habits que j'avois rebutés, prenez ceux-ci; je vous en ferai meilleur marché. Il ne faisoit qu'irriter par là l'envie que j'avois d'acheter celui que je marchandais; &, comme je m'imaginai qu'il ne vouloit rien rabattre, je lui comptai soixante ducats. Quand il vit que

je les donnois si facilement, je crois que, malgré sa morale, il fut bien fâché de n'en avoir pas demandé davantage. Asez satisfait pourtant d'avoir gagné la livre pour fol, il sortit avec ses garçons, que je n'avois pas oubliés.

J'avois donc un manteau, un pourpoint, & un haut-de-chauffes fort propres. Il fallut songer au reste de l'habillement ; ce qui m'occupait toute la matinée. J'achetai du linge, un chapeau, des bas de soie, des fouliers & une épée. Après quoi, je m'habillai. Quel plaisir j'avois de me voir si bien équipé ! Mes yeux ne pouvoient, pour ainsi dire, se rassasier de mon ajustement. Jamais paon n'a regardé son plumage avec plus de complaisance. Dès ce jour là, je fis une seconde visite à dona Mencia, qui me reçut encore d'un air très-gracieux. Elle me remercia de nouveau du service que je lui avois rendu. Là-dessus, grands compliments de part & d'autre. Puis, me souhaitant toute sorte de prospérités, elle me dit adieu, & se retira sans me donner rien autre chose qu'une bague de trente pistoles, qu'elle me pria de garder pour me souvenir d'elle.

Je demurai bien sot avec ma bague. J'avois compté sur un présent plus considérable. Ainsi, peu content de la générosité de la dame, je regagnai mon hôtellerie en rêvant ; mais, comme j'y entrois, il arriva un homme qui marchait sur mes pas, & qui, tout à coup se débarrassant de son manteau, qu'il avoit sur le nez, laissa voir

un gros sac qu'il portoit sous l'aisselle. A la vue du sac, qui avoit tout l'air d'être plein d'espèces, j'ouvris de grands yeux, aussi bien que quelques personnes qui étoient présentes, & je crus entendre la voix d'un séraphin, lorsque cet homme me dit, en posant le sac sur une table : Seigneur Gil Blas, voilà ce que madame la marquise vous envoie. Je fis de profondes révérences au porteur. Je l'accablai de civilités, & dès qu'il fut hors de l'hôtellerie, je me jetai sur le sac, comme un faucon sur sa proie, & l'emportai dans ma chambre. Je le déliai sans perdre de temps, & j'y trouvai mille ducats. J'achevois de les compter, quand l'hôte, qui avoit entendu les paroles du porteur, entra pour savoir ce qu'il y avoit dans le sac. La vue de mes espèces, étalées sur une table, le frappa vivement. Comment diable ! s'écria-t-il, voilà bien de l'argent ! Il faut, poursuivit-il en fouriant d'un air malicieux, que vous sçachiez tirer bon parti des femmes. Il n'y a pas vingt-quatre heures que vous êtes à Burgos, & vous avez déjà des marquises sous contribution !

Ce discours ne me déplut point. Je fus tenté de laisser Manjuelo dans son erreur. Je sentoient qu'elle me faisoit plaisir.

Je ne m'étonne pas si les jeunes gens aiment à passer pour hommes à bonnes fortunes. Cependant, l'innocence de mes mœurs l'emporta sur ma vanité. Je défabulai mon hôte. Je lui contai l'histoire de dona Mencia, qu'il écouta fort attentivement. Je lui dis ensuite l'état de mes af-

fares, & , comme il paroiffoit entrer dans mes intérêts, je le priaï de m'aider de fes confeils. Il rêva quelques momens ; puis il me dit, d'un air sérieux : Seigneur Gil Blas, j'ai de l'inclination pour vous, & , puisque vous avez affez de confiance en moi pour me parler à cœur ouvert, je vais vous dire, fans flatterie, à quoi je vous crois propre. Vous me semblez né pour la cour. Je vous confeille d'y aller, & de vous attacher à quelque grand feigneur. Mais tâchez de vous mêler de fes affaires, ou d'entrer dans fes plaifirs. Autrement, vous perdrez votre temps chez lui. Je connois les grands : ils comptent pour rien le zèle & l'attachement d'un honnête homme. Ils ne fe foucient que des perfonnes qui leur font néceffaires. Vous avez encore une reffource, continua-t-il : vous êtes jeune, bien fait, & , quand vous n'auriez pas d'esprit, c'est plus qu'il n'en faut pour entêter une riche veuve, ou quelque jolie femme mal mariée. Si l'amour ruine des hommes qui ont du bien, il en fait fouvent fubfifter d'autres qui n'en ont pas. Je fuis donc d'avis que vous alliez à Madrid. Mais il ne faut pas que vous y paroiffiez fans fuite. On juge, là comme ailleurs, fur les apparences, & vous n'y ferez confidéré qu'à proportion de la figure qu'on vous verra faire. Je veux vous donner un valet, un domestique fidèle, un garçon sage ; en un mot, un homme de ma main. Achetez deux mules, l'une pour vous, l'autre pour lui, & partez le plus tôt qu'il vous fera poffible.

Ce conseil étoit trop de mon goût, pour ne le pas fuivre. Dès le lendemain, j'achetai deux belles mules, & j'arrêtai le valet dont on m'avoit parlé. C'étoit un garçon de trente ans, qui avoit l'air simple & dévot. Il me dit qu'il étoit du royaume de Galice, & qu'il se nommoit Ambroise de Lamela. Ce qui me parut fingulier, c'est qu'au lieu de ressembler aux autres domestiques, qui font ordinairement fort intéressés, celui-ci ne se foucioit point de gagner de bons gages. Il me témoigna même qu'il étoit homme à se contenter de ce que je voudrois bien avoir la bonté de lui donner. J'achetai aussi des bottines, avec une valise pour ferrer mon linge & mes ducats. Ensuite je fatifis mon hôte, & le jour suivant, je partis de Burgos, avant l'aurore, pour aller à Madrid.





CHAPITRE XVI.

*Qui fait voir qu'on ne doit pas trop compter
sur la prospérité.*



NOUS couchâmes à Duennas la première journée ; & nous arrivâmes, la seconde, à Valladolid sur les quatre heures après midi. Nous descendîmes à une hôtellerie, qui me sembla devoir être une des meilleures de la ville. Je laissai le soin des mules à mon valet, & montai dans une chambre, où je fis porter ma valise par un garçon du logis. Comme je me sentoient un peu fatigué, je me jetai sur mon lit sans ôter mes bottines, & je m'endormis insensiblement. Il étoit presque nuit, lorsque je me réveillai. J'appellai Ambroise. Il ne se trouva point dans l'hôtellerie, mais il y arriva bientôt. Je lui demandai d'où il venoit : il me répondit, d'un air pieux, qu'il sortoit d'une église où il étoit allé remercier le ciel de nous avoir préservés de tout mauvais accident depuis Burgos jusqu'à Valladolid. J'approuvai son action. Ensuite, je lui ordonnai de

faire mettre à la broche un poulet pour mon souper.

Dans le temps que je lui donnois cet ordre, mon hôte entra dans ma chambre, un flambeau à la main. Il éclairoit une dame qui me parut plus belle que jeune, & très-richement vêtue. Elle s'appuyoit sur un vieil écuyer, & un petit More lui portoit la queue. Je ne fus pas peu surpris quand cette dame, après m'avoir fait une profonde révérence, me demanda si, par hazard, je n'étois point le seigneur Gil Blas de Santillane ? Je n'eus pas fitôt répondu qu'oui, qu'elle quitta la main de son écuyer, pour venir m'embrasser avec un transport de joie qui redoubla mon étonnement. Le ciel, s'écria-t-elle, soit à jamais béni de cette aventure ! C'est vous, seigneur cavalier, c'est vous que je cherche. A ce début, je me ressouvins du parasite de Pennafior, & j'allois soupçonner la dame d'être une franche aventurière ; mais ce qu'elle ajouta m'en fit juger plus avantageusement. Je suis, poursuivit-elle, cousine de dona Mencia de Mosquera, qui vous a tant d'obligation. J'ai reçu ce matin une lettre de sa part. Elle me mande qu'ayant appris que vous alliez à Madrid, elle me prie de vous bien régaler, si vous passez par ici. Il y a deux heures que je parcours toute la ville. Je vais d'hôtellerie en hôtellerie m'informer des étrangers qui y sont ; & j'ai jugé, sur le portrait que votre hôte m'a fait de vous, que vous pouviez être le libérateur de ma cousine. Ah ! puisque je vous

ai rencontré, continua-t-elle, je veux vous faire voir combien je suis sensible aux services qu'on rend à ma famille, & particulièrement à ma chère cousine. Vous viendrez, s'il vous plaît, dès ce moment loger chez moi. Vous y ferez plus commodément qu'ici. Je voulus m'en défendre, & représenter à la dame que je pourrois l'incommoder chez elle ; mais il n'y eut pas moyen de résister à ses instances. Il y avoit, à la porte de l'hôtellerie, un carrosse qui nous attendoit. Elle prit soin elle-même de faire mettre ma valise dedans, parce qu'il y avoit, disoit-elle, bien des fripons à Valladolid ; ce qui n'étoit que trop véritable. Enfin je montai en carrosse avec elle & son vieil écuyer ; & je me laissai, de cette manière, enlever de l'hôtellerie, au grand déplaisir de l'hôte, se voyant, par là, sevré de la dépense qu'il avoit compté que je ferois chez lui, avec la dame, l'écuyer & le petit More.

Notre carrosse, après avoir quelque temps roulé, s'arrêta. Nous en descendîmes, pour entrer dans une assez grande maison, & nous montâmes dans un appartement qui n'étoit pas mal propre, & que vingt ou trente bougies éclairaient. Il y avoit là plusieurs domestiques, à qui la dame demanda d'abord si don Raphaël étoit arrivé. Ils répondirent que non. Alors m'adressant la parole : Seigneur Gil Blas, me dit-elle, j'attends mon frère, qui doit revenir ce soir d'un château que nous avons à deux lieues d'ici. Quelle agréable surprise pour lui, de trouver, dans sa

maison, un homme à qui toute notre famille est si redevable ! Dans le moment qu'elle achevoit de parler ainsi, nous entendîmes du bruit, & nous apprîmes, en même temps, qu'il étoit causé par l'arrivée de don Raphaël. Ce cavalier parut bientôt. Je vis un jeune homme de belle taille & de fort bon air. Je suis ravie de votre retour, mon frère, lui dit la dame. Vous m'aidez à bien recevoir le seigneur Gil Blas de Santillane. Nous ne sçaurions assez reconnoître ce qu'il a fait pour dona Mencia, notre parente. Tenez, ajouta-t-elle en lui présentant une lettre, lisez ce qu'elle m'écrit. Don Raphaël ouvrit le billet, & lut, tout haut ces mots : « Ma chère Camille, le seigneur Gil Blas de Santillane, qui m'a sauvé l'honneur & la vie, vient de partir pour la cour. Il passera, sans doute, par Valladolid. Je vous conjure, par le sang & plus encore par l'amitié qui nous unit, de le régaler, & de le retenir quelque temps chez vous. Je me flatte que vous me donnerez cette satisfaction, & que mon libérateur recevra, de vous & de don Raphaël mon cousin, toute sorte de bons traitemens. A Burgos. Votre affectionnée cousine, dona Mencia. »

Comment ! s'écria don Raphaël, après avoir lu la lettre, c'est à ce cavalier que ma parente doit l'honneur & la vie ? Ah ! je rends grâces au ciel de cette heureuse rencontre ! En parlant de cette sorte, il s'approcha de moi, & me serrant étroitement entre ses bras : Quelle joie, pour-

fuiwit-il, j'ai de voir ici le feigneur Gil Blas de Santillane ! Il n'étoit pas befoin que ma coufine la marquife nous recommandât de vous régaler. Elle n'avoit feulement qu'à nous mander que vous deviez paffer par Valladolid. Cela fuffifoit. Nous favons bien, ma fœur Camille & moi, comme il en faut ufer avec un homme qui a rendu le plus grand fervice du monde à la perfonne de notre famille que nous aimons le plus tendrement. Je répondis le mieux qu'il me fut poffible à ces difcours, qui furent fuivis de beaucoup d'autres femblables, & entremêlés de mille careffes. Après quoi, s'apercevant que j'avois encore mes bottines, il me les fit ôter par les valets.

Nous paffâmes enfuite dans une chambre où l'on avoit fervi. Nous nous mîmes à table, le cavalier, la dame, & moi. Ils me dirent cent chofes obligeantes pendant le fouper. Il ne m'échappoit pas un mot qu'ils ne relevaffent comme un trait admirable, & il falloit voir l'attention qu'ils avoient tous les deux à me préfenter de tous les mets. Don Raphaël buvoit fouvent à la fanté de dona Mencia. Je fuivois fon exemple, & il me fembloit quelquefois que Camille, qui trinquoit avec nous, me lançoit des regards qui fignifioient quelque chofe. Je crus même remarquer qu'elle prenoit fon temps pour cela, comme fi elle eût craint que fon frère ne s'en aperçût. Il n'en fallut pas davantage pour me perfuader que la dame en tenoit, & je

me flattai de profiter de cette découverte, pour peu que je demeurasse à Valladolid. Cette espérance fut cause que je me rendis sans peine à la prière qu'ils me firent de vouloir bien passer quelques jours chez eux. Ils me remercièrent de ma complaisance, & la joie qu'en témoigna Camille me confirma dans l'opinion que j'avois qu'elle me trouvoit fort à son gré.

Don Raphaël me voyant déterminé à faire quelque séjour chez lui, me proposa de me mener à son château. Il m'en fit une description magnifique, & me parla des plaisirs qu'il prétendoit m'y donner. Tantôt, disoit-il, nous prendrons le divertissement de la chasse, tantôt celui de la pêche ; & , si vous aimez la promenade, nous avons des bois & des jardins délicieux. D'ailleurs, nous aurons bonne compagnie. J'espère que vous ne vous ennuyerez point. J'acceptai la proposition, & il fut résolu que nous irions à ce beau château dès le jour suivant. Nous nous levâmes de table en formant un si agréable dessein. Don Raphaël en parut transporté de joie : Seigneur Gil Blas, dit-il en m'embrassant, je vous laisse avec ma sœur. Je vais de ce pas donner les ordres nécessaires, & faire avertir toutes les personnes que je veux mettre de la partie. A ces paroles il sortit de la chambre où nous étions, & je continuai de m'entretenir avec la dame, qui ne démentit point, par ses discours, les douces œillades qu'elle m'avoit jetées. Elle me prit la main, & , regardant

ma bague : Vous avez là, dit-elle, un diamant assez joli. Mais il est bien petit. Vous connoissez-vous en pierreries ? Je répondis que non. J'en suis fâchée, reprit-elle ; car vous me diriez ce que vaut celle-ci. En achevant ces mots, elle me montra un gros rubis qu'elle avoit au doigt, & pendant que je le confidérois, elle me dit : Un de mes oncles, qui a été gouverneur dans les habitations que les Espagnols ont aux isles Philippines, m'a donné ce rubis. Les jouailliers de Valladolid l'estiment trois cents pistoles. Je le crois bien, lui dis-je : je le trouve parfaitement beau. Puisqu'il vous plaît, repliqua-t-elle, je veux faire un troc avec vous. Aussi-tôt elle prit ma bague, & me mit la sienne au petit doigt. Après ce troc, qui me parut une manière galante de faire un présent, Camille me ferra la main, & me regarda d'un air tendre ; puis, tout à coup rompant l'entretien, elle me donna le bon soir, & se retira toute confuse, comme si elle eût eu honte de me faire trop connoître ses sentimens.

Quoique galant des plus novices, je sentis tout ce que cette retraite précipitée avoit d'obligant pour moi, & je jugeai que je ne passerois point mal le temps à la campagne. Plein de cette idée flatteuse, & de l'état brillant de mes affaires, je m'enfermai dans la chambre où je devois coucher, après avoir dit à mon valet de me venir réveiller de bonne heure le lendemain. Au lieu de songer à me reposer, je m'a-

bandonnai aux réflexions agréables que ma valise, qui étoit sur une table, & mon rubis m'inspirèrent. Graces au ciel, disois-je, si j'ai été malheureux, je ne le suis plus. Mille ducats d'un côté ; une bague de trois cents pistoles de l'autre : me voilà pour long-temps en fonds. Manjuelo ne m'a point flatté. Je le vois bien : j'enflammerai mille femmes à Madrid, puisque j'ai plu si facilement à Camille. Les bontés de cette généreuse dame se présentoient à mon esprit avec tous leurs charmes, & je goûtois par avance les divertiffemens que don Raphaël me préparoit dans son château. Cependant, parmi tant d'images de plaisir, le sommeil ne laissa pas de venir répandre sur moi ses pavots. Dès que je me sentis assoupir, je me déshabillai & me couchai.

Le lendemain matin, lorsque je me réveillai, je m'aperçus qu'il étoit déjà tard. Je fus assez surpris de ne pas voir paroître mon valet, après l'ordre qu'il avoit reçu de moi. Ambroise, dis-je en moi-même, mon fidèle Ambroise est à l'église ; ou bien il est aujourd'hui fort paresseux. Mais je perdis bientôt cette opinion, pour en prendre une plus mauvaise ; car, m'étant levé, & ne voyant plus ma valise, je le soupçonnai de l'avoir volée pendant la nuit. Pour éclaircir mes soupçons, j'ouvris la porte de ma chambre, & j'appelai l'hypocrite à plusieurs reprises. Il vint à ma voix un vieillard, qui me dit : Que souhaitez-vous, seigneur ? tous vos gens sont sortis de

ma maison avant le jour. Comment ! de votre maison ? m'écriai-je ? Est-ce que je ne suis pas chez don Raphaël ? Je ne sçais ce que c'est que ce cavalier, me répondit-il. Vous êtes dans un hôtel garni, & j'en suis l'hôte. Hier au soir, une heure avant votre arrivée, la dame qui a soupé avec vous vint ici, & arrêta cet appartement pour un grand seigneur, disoit-elle, qui voyage *incognito*. Elle m'a même payé d'avance.

Je fus alors au fait. Je sçus ce que je devois penser de Camille & de don Raphaël, & je compris que mon valet, ayant une entière connoissance de mes affaires, m'avoit vendu à ces fourbes. Au lieu de n'imputer qu'à moi ce triste incident, & de songer qu'il ne me feroit point arrivé, si je n'eusse pas eû l'indiscrétion de m'ouvrir à Manjuelo sans nécessité, je m'en pris à la fortune innocente, & maudis cent fois mon étoile. Le maître de l'hôtel garni, à qui je contai l'aventure qu'il sçavoit peut-être aussi bien que moi, se montra sensible à ma douleur. Il me plaignit, & me témoigna qu'il étoit très-mortifié de ce que cette scène se fût passée chez lui ; mais je crois, malgré ses démonstrations, qu'il n'avoit pas moins de part à cette fourberie que mon hôte de Burgos, à qui j'ai toujours attribué l'honneur de l'invention.





CHAPITRE XVII.

*Quel parti prit Gil Blas après l'aventure
de l'hôtel garni.*



ORSQUE j'eus fort inutilement bien déploré mon malheur, je fis réflexion qu'au lieu de céder à mon chagrin, je devois plutôt me roidir contre mon mauvais fort. Je rappelai mon courage, & pour me consoler, je disois en m'habillant : Je suis encore trop heureux que les fripons n'aient pas emporté mes habits & quelques ducats que j'ai dans mes poches. Je leur tenois compte de cette discrétion. Ils avoient même été assez généreux pour me laisser mes bottines, que je donnai à l'hôte pour un tiers de ce qu'elles m'avoient coûté. Enfin, je sortis de l'hôtel garni, sans avoir, Dieu merci, besoin de personne pour porter mes hardes. La première chose que je fis, fut d'aller voir si mes mules ne feroient pas dans l'hôtellerie où j'étois descendu le jour précédent. Je jugeois bien qu'Ambroise ne les y avoit pas laissées, & plût au ciel que j'eusse toujours jugé aussi sagement de lui !

J'appris que, dès le soir même, il avoit eu soin de les en retirer. Ainsi, comptant de ne les plus revoir, non plus que ma chère valise, je marchois tristement dans les rues, en rêvant à ce que je devois faire. Je fus tenté de retourner à Burgos, pour avoir encore une fois recours à dona Mencia ; mais, considérant que ce feroit abuser des bontés de cette dame, & que d'ailleurs je passerois pour une bête, j'abandonnai cette pensée. Je jurai bien aussi que, dans la fuite, je ferois en garde contre les femmes. Je me ferois alors défié de la chaste Suzanne. Je jettois, de temps en temps, les yeux sur ma bague, & quand je venois à songer que c'étoit un présent de Camille, j'en soupirois de douleur. Hélas ! disois-je en moi-même, je ne me connois point en rubis ; mais je connois les gens qui les troquent. Je ne crois pas qu'il soit nécessaire que j'aïlle chez un jouaillier pour être persuadé que je suis un sot.

Je ne laissai pas toutefois de vouloir m'éclaircir de ce que valoit ma bague, & je l'allai montrer à un lapidaire qui l'estima trois ducats. A cette estimation, quoiqu'elle ne m'étonnât point, je donnai au diable la nièce du gouverneur des isles Philippines, ou plutôt je ne fis que lui en renouveler le don. Comme je fortois de chez le lapidaire, il passa près de moi un jeune homme qui s'arrêta pour me considérer. Je ne le remis pas d'abord, bien que je le connusse parfaitement. Comment donc ! Gil Blas,

me dit-il, feignez-vous d'ignorer qui je suis ? ou deux années ont-elles si fort changé le fils du barbier Nunez, que vous le méconnoissiez ? Refouvenez-vous de Fabrice, votre compatriote & votre compagnon d'école. Nous avons si souvent disputé, chez le docteur Godinez, sur les univefsaux, & sur les degrez métaphyfsiques ?

Je le reconnus avant qu'il eût achevé ces paroles, & nous nous embrassâmes tous deux avec cordialité. Hé ! mon ami, reprit-il enfuite, que je suis ravi de te rencontrer ! je ne puis t'exprimer la joie que j'en ressens..... Mais, poursuivit-il d'un air surpris, dans quel état t'offres-tu à ma vue ? Vive Dieu ! te voilà vêtu comme un prince ! Une belle épée ! des bas de foie ! un pourpoint & un manteau de velours, relevés d'une broderie d'argent ! Malepefte ! Cela sent diablement les bonnes fortunes. Je vais parier que quelque vieille femme libérale te fait part de ses largeffes. Tu te trompes, lui dis-je ; mes affaires ne font pas si floriffantes que tu te l'imagines. A d'autres, répliqua-t-il, à d'autres ! Tu veux faire le discret. Et ce beau rubis que je vous vois au doigt, monsieur Gil Blas, d'où vous vient-il, s'il vous plaît ? Il me vient, lui repartis-je, d'une franche friponne. Fabrice, mon cher Fabrice, bien loin d'être la coqueluche des femmes de Valladolid, apprends, mon ami, que j'en fuis la dupe.

Je prononçai ces dernières paroles si tristement, que Fabrice vit bien qu'on m'avoit joué

quelque tour. Il me pressa de lui dire pourquoi je me plaignois ainsi du beau sexe. Je me résolus sans peine à contenter sa curiosité. Mais, comme j'avois un assez long récit à faire, & que d'ailleurs nous ne voulions pas nous séparer fitôt, nous entrâmes dans un cabaret pour nous entretenir plus commodément. Là, je lui contai, en déjeûnant, tout ce qui m'étoit arrivé depuis ma sortie d'Oviédo. Il trouva mes aventures assez bizarres, &, après m'avoir témoigné qu'il prenoit beaucoup de part à la fâcheuse situation où j'étois, il me dit : Il faut se consoler, mon enfant, de tous les malheurs de la vie. C'est par-là qu'une âme forte & courageuse se distingue des âmes foibles. Un homme d'esprit est-il dans la misère ? Il attend avec patience un temps plus heureux. Jamais, comme dit Cicéron, il ne doit se laisser abattre jusqu'à ne se plus souvenir qu'il est homme. Pour moi, je suis de ce caractère-là. Mes disgraces ne m'accablent point. Je suis toujours au-dessus de la mauvaise fortune. Par exemple, j'aimois une fille de famille d'Oviédo : j'en étois aimé. Je la demandai en mariage à son père : il me la refusa. Un autre en seroit mort de douleur : moi, admire la force de mon esprit ! j'enlevai la petite personne. Elle étoit vive, étourdie, coquette ; le plaisir, par conséquent, la déterminoit toujours au préjudice du devoir. Je la promenai pendant six mois dans le royaume de Galice. De-là, comme je l'avois mise dans le goût de

voyager, elle eut envie d'aller en Portugal ; mais elle prit un autre compagnon de voyage. Autre fujet de défefpoir. Je ne fuccombai point encore fous le poids de ce nouveau malheur, & plus fage que Ménélas, au lieu de m'armer contre le Pâris qui m'avoit foufflé mon Hélène, je lui fçus bon gré de m'en avoir défait. Après cela, ne voulant plus retourner dans les Afturies, pour éviter toute difcuffion avec la juftice, je m'avançai dans le royaume de Léon, dépendant de ville en ville l'argent qui me reftoit de l'enlèvement de mon infante : car nous avions tous deux fait notre main en partant d'Oviédo, & nous n'étions pas mal nippés. Mais tout ce que j'avois poffédé fe diffipa bientôt. J'arrivai à Palencia avec un feul ducat, fur quoi je fus obligé d'acheter une paire de fouliers. Le refte ne me mena pas bien loin. Ma fituation devint embarraffante. Je commençois déjà même à faire diette. Il fallut promptement prendre un parti. Je réfolus de me mettre dans le fervice. Je me plaçai d'abord chez un gros marchand de drap, qui avoit un fils libertin. J'y trouvai un afyle contre l'abftinence, & en même temps, un grand embarras. Le père m'ordonna d'épier fon fils : le fils me pria de l'aider à tromper fon père. Il falloir opter. Je préfèrai la prière au commandement ; & cette préférence me fit donner mon congé. Je paflai enfuite au fervice d'un vieux peintre, qui voulut, par amitié, m'enseigner les principes de fon art ; mais, en me les mon-

trant, il me laissoit mourir de faim. Cela me dégoûta de la peinture, & du séjour de Palencia. Je vins à Valladolid, où, par le plus grand bonheur du monde, j'entrai dans la maison d'un administrateur de l'hôpital. J'y demeure encore, & je suis charmé de ma condition. Le seigneur Manuel Ordonnez, mon maître, est un homme d'une piété profonde, un homme de bien ; car il marche toujours les yeux baissés avec un gros rosaire à la main. On dit que, dès sa jeunesse, n'ayant en vue que le bien des pauvres, il s'y est attaché avec un zèle infatigable. Aussi ses soins ne sont-ils pas demeurés sans récompense. Tout lui a prospéré. Quelle bénédiction ! en faisant les affaires des pauvres, il s'est enrichi.

Quand Fabrice m'eut tenu ce discours, je lui dis : Je suis bien aise que tu sois satisfait de ton sort. Mais, entre nous, tu pourrois, ce me semble, faire un plus beau rôle dans le monde que celui de valet. Un sujet de ton mérite peut prendre un vol plus élevé. Tu n'y penses pas, Gil Blas, me répondit-il. Sçache, que pour un homme de mon humeur, il n'y a point de situation plus agréable que la mienne. Le métier de laquais est pénible, je l'avoue, pour un imbécile ; mais il n'a que des charmes pour un garçon d'esprit. Un génie supérieur, qui se met en condition, ne fait pas son service matériellement comme un nigaud. Il entre dans une maison pour commander plutôt que pour servir. Il commence par étudier son maître. Il se prête

à ses défauts, gagne sa confiance, & le mène en fuite par le nez. C'est ainsi que je me suis conduit chez mon administrateur. Je connus d'abord le pèlerin. Je m'aperçus qu'il vouloit passer pour un saint personnage. Je feignis d'en être la dupe : cela ne coûte rien. Je fis plus : je le copiai ; &, jouant devant lui le même rôle qu'il fait devant les autres, je trompai le trompeur, & je suis devenu, peu à peu, son *factotum*. J'espère que quelque jour je pourrai, sous ses auspices, me mêler des affaires des pauvres. Je ferai peut-être fortune aussi ; car je me sens autant d'amour que lui pour leur bien.

Voilà de belles espérances, repris-je, mon cher Fabrice, & je t'en félicite. Pour moi, je reviens à mon premier dessein. Je vais convertir mon habit brodé en soutanelle, me rendre à Salamanque, & là, me rangeant sous les drapeaux de l'université, remplir l'emploi de précepteur. Beau projet ! s'écria Fabrice, l'agréable imagination ! Quelle folie de vouloir, à ton âge, te faire pédant ? Sçais-tu bien, malheureux, à quoi tu t'engages, en prenant ce parti ? Sitôt que tu seras placé, toute la maison t'observera. Tes moindres actions seront scrupuleusement examinées. Il faudra que tu te contraignes sans cesse ; que tu te pares d'un extérieur hypocrite, & paroisses posséder toutes les vertus. Tu n'auras presque pas un moment à donner à tes plaisirs. Censeur éternel de ton écolier, tu passeras les journées à lui enseigner le latin, & à le re-

prendre quand il dira ou fera des choses contre la bienfiance ; ce qui ne te donnera pas peu d'occupation. Après tant de peine & de contrainte, quel fera le fruit de tes soins ? Si le petit gentilhomme est un mauvais fujet, on dira que tu l'auras mal élevé, & tes parents te renverront sans récompense, peut-être même sans te payer les appointemens qui te feront dus. Ne me parle donc point d'un poste de précepteur : c'est un bénéfice à charge d'âmes. Mais parle-moi de l'emploi d'un laquais : c'est un bénéfice simple qui n'engage à rien. Un maître a-t-il des vices ? le génie supérieur qui le fert les flatte, & souvent même les fait tourner à son profit. Un valet vit sans inquiétude dans une bonne maison. Après avoir bu & mangé tout son saoul, il s'endort tranquillement comme un enfant de famille, sans s'embarrasser du boucher ni du boulanger.

Je ne finirois point, mon enfant, poursuivit-il, si je voulois dire tous les avantages des valets. Crois-moi, Gil Blas, perds pour jamais l'envie d'être précepteur, & suis mon exemple. Oui, mais, Fabrice, lui repartis-je, on ne trouve pas tous les jours des administrateurs ; & si je me résolvois à servir, je voudrois du moins n'être pas mal placé. Oh ! tu as raison, me dit-il, & j'en fais mon affaire. Je te réponds d'une bonne condition, quand ce ne seroit que pour arracher un galant homme à l'université.

La prochaine misère dont j'étois menacé, &

l'air fatifait qu'avoit Fabrice, me perfuadant encore plus que les raisons, je me déterminai à me mettre dans le service. Là-deffus, nous forçâmes du cabaret, & mon compatriote me dit : Je vais de ce pas te conduire chez un homme à qui s'adreffent la plupart des laquais qui font fur le pavé. Il a des grifons ⁸ qui l'informent de tout ce qui fe paffe dans les familles. Il fçait où l'on a befoin de valets, & il tient un registre exact, non-feulement des places vacantes, mais même des bonnes & des mauvaises qualités des maîtres. C'est un homme qui a été frère dans je ne fçais quel couvent de religieux. Enfin, c'est lui qui m'a placé.

En nous entretenant d'un bureau d'adrefse ⁹ fi fingulier, le fils du barbier Nunez me mena dans un cul-de-fac. Nous entrâmes dans une petite maison, où nous trouvâmes un homme de cinquante & quelques années, qui écrivoit fur une table. Nous le faluâmes, affez respectueufement même ; mais, foit qu'il fût fier de son naturel, foit que, n'ayant coutume de voir que des laquais & des cochers, il eût pris l'habitude de recevoir fon monde cavalièrement, il ne fe leva point. Il fe contenta de nous faire une légère inclination de tête. Il me regarda pourtant avec une attention particulière. Je vis bien qu'il étoit furpris qu'un jeune homme en habit de velours brodé voulût devenir laquais. Il avoit plutôt lieu de penfer que je venois lui en demander un. Il ne put toutefois douter de

mon intention, puisque Fabrice lui dit d'abord : Seigneur Arias de Londonna, vous voulez bien que je vous présente le meilleur de mes amis. C'est un garçon de famille que les malheurs réduisent à la nécessité de servir. Enseignez-lui, de grace, une bonne condition, & comptez sur sa reconnoissance. Messieurs, répondit froidement Arias, voilà comme vous êtes tous, vous autres. Avant qu'on vous place, vous faites les plus belles promesses du monde. Êtes-vous bien placés, vous ne vous en souvenez plus. Comment donc ! lui repliqua Fabrice, vous plaignez-vous de moi ? n'ai-je pas bien fait les choses ? Vous auriez pu les faire encore mieux, reprit Arias. Votre condition vaut un emploi de commis, & vous m'avez payé comme si je vous eusse mis chez un auteur. Je pris alors la parole, & dis au seigneur Arias que, pour lui faire connoître que je n'étois pas ingrat, je voulois que la reconnoissance précédât le service. En même temps, je tirai de mes poches deux ducats que je lui donnai, avec promesse de n'en pas demeurer là si je me voyois dans une bonne maison.

Il parut content de mes manières. J'aime, dit-il, qu'on en use de la sorte avec moi. Il y a, continua-t-il, d'excellens postes vacans. Je vais vous les nommer, & vous choisirez celui qu'il vous plaira. En achevant ces paroles, il mit ses lunettes, ouvrit un registre qui étoit sur la table, tourna quelques feuillets, & commença de lire dans ces termes : Il faut un laquais au

capitaine Torbellino ¹⁰, homme emporté, brutal & fantasque. Il gronde sans cesse, jure, frappe, & le plus souvent estropie ses domestiques. Passons à un autre, m'écriai-je à ce portrait. Ce capitaine-là n'est pas de mon goût. Ma vivacité fit sourire Arias, qui poursuivit ainsi sa lecture : Dona Manuela de Sandoval, douairière furannée, hargneuse & bizarre, est actuellement sans laquais. Elle n'en a qu'un d'ordinaire ; encore ne le peut-elle garder un jour entier. Il y a, dans la maison, depuis dix ans, un habit qui sert à tous les valets qui entrent, de quelque taille qu'ils soient. On peut dire qu'ils ne font que l'effayer, & qu'il est encore tout neuf, quoique deux mille laquais l'aient porté. Il manque un valet au docteur Alvar Fannez. C'est un médecin chymiste. Il nourrit bien ses domestiques, les entretient proprement, leur donne même de gros gages ; mais il fait sur eux l'épreuve de ses remèdes. Il y a souvent des places de laquais à remplir chez cet homme-là.

Oh ! je le crois bien, interrompit Fabrice en riant. Vive Dieu ! vous nous enseignez là de bonnes conditions ! Patience, dit Arias de Lon-donna, nous ne sommes pas au bout. Il y a de quoi vous contenter. Là-dessus, il continua de lire de cette sorte : Dona Alfonfa de Solis, vieille dévote qui passe les deux tiers de la journée dans l'église, & veut que son valet y soit toujours auprès d'elle, n'a point de laquais depuis trois semaines. Le licencié Sedillo, vieux

chanoine du chapitre de cette ville, chassa hier au soir son valet. Halte-là, seigneur Arias de Londonna, s'écria Fabrice en cet endroit. Nous nous en tenons à ce dernier poste. Le licentié Sedillo est des amis de mon maître, et je le connois parfaitement. Je sçais qu'il a pour gouvernante une vieille béate, qu'on nomme la dame Jacinte, & qui dispose de tout chez lui. C'est une des meilleures maisons de Valladolid. On y vit doucement, & l'on y fait très-bonne chère. D'ailleurs, le chanoine est un homme infirme, un vieux goutteux, qui fera bientôt son testament. Il y a un legs à espérer. La charmante perspective pour un valet ! Gil Blas, ajouta-t-il en se tournant de mon côté, ne perdons point de temps, mon ami. Allons tout à l'heure chez le licentié. Je veux te présenter moi-même, & te servir de répondant. A ces mots, de crainte de manquer une si belle occasion, nous prîmes brusquement congé du seigneur Arias, qui m'assura, pour mon argent, que, si cette occasion m'échappoit, je pouvois compter qu'il m'en feroit trouver une aussi bonne.

Fin du premier livre.





LIVRE SECOND

CHAPITRE PREMIER.

Fabrice mène & fait recevoir Gil Blas chez le licentié Sedillo. Dans quel état étoit ce chanoine. Portrait de sa gouvernante.



NOUS avions si grand'peur d'arriver trop tard chez le vieux licentié, que nous ne fîmes qu'un faut du cul-de-fac à sa maison. Nous [en trouvâmes la porte fermée. Nous frappâmes. Une fille de dix ans, que la gouvernante faisoit passer pour sa nièce, en dépit de la médifance, vint ouvrir, &, comme nous lui demandions si l'on pouvoit parler au chanoine, la dame Jacinte parut. C'étoit une personne déjà parvenue à l'âge de discrétion, mais belle encore, & j'admiraï particulièrement la fraîcheur de son teint. Elle portoit une longue robe d'une étoffe de laine la plus commune,

avec une large ceinture de cuir, d'où pendoit, d'un côté un trouffeu de clefs, & de l'autre un chapelet à gros grains. D'abord que nous l'aperçûmes, nous la saluâmes avec beaucoup de respect. Elle nous rendit le salut fort civilement, mais d'un air modeste, & les yeux baissés.

J'ai appris, lui dit mon camarade, qu'il faut un honnête garçon au seigneur licentié Sedillo, & je viens lui en présenter un, dont j'espère qu'il fera content. La gouvernante leva les yeux à ces paroles, me regarda fixement, & ne pouvant accorder ma broderie avec le discours de Fabrice, elle demanda si c'étoit moi qui recherchois la place vacante. Oui, lui dit le fils de Nunez, c'est ce jeune homme. Tel que vous le voyez, il lui est arrivé des disgraces qui l'obligent à se mettre en condition. Il se consolera de ses malheurs, ajouta-t-il d'un ton doux, s'il a le bonheur d'entrer dans cette maison, & de vivre avec la vertueuse Jacinte, qui mériteroit d'être la gouvernante du patriarche des Indes. A ces mots, la vieille béate cessa de me regarder, pour considérer le gracieux personnage qui lui parloit, & frappée de ses traits, qu'elle crut ne lui être pas inconnus : J'ai une idée confuse de vous avoir vu, lui dit-elle ; aidez-moi à la débrouiller. Chaste Jacinte, lui répondit Fabrice, il m'est bien glorieux de m'être attiré vos regards. Je suis venu deux fois dans cette maison avec mon maître, le sei-

gneur Manuel Ordonnez, administrateur de l'hôpital. Eh ! justement, repliqua la gouvernante, je m'en souviens, & je vous remets. Ah ! puisque vous appartenez au seigneur Ordonnez, il faut que vous soyez un garçon de bien & d'honneur. Votre condition fait votre éloge, & ce jeune homme ne sauroit avoir un meilleur répondant que vous. Venez, poursuivit-elle, je vais vous faire parler au seigneur Sedillo. Je crois qu'il fera bien aise d'avoir un garçon de votre main.

Nous suivîmes la dame Jacinte. Le chanoine étoit logé par bas, & son appartement consistoit en quatre pièces de plein pied, bien boisées. Elle nous pria d'attendre un moment dans la première, & nous y laissa pour passer dans la seconde, où étoit le licentié. Après y avoir demeuré quelque temps en particulier avec lui, pour le mettre au fait, elle vint nous dire que nous pouvions entrer. Nous aperçûmes le vieux podagre, enfoncé dans un fauteuil, un oreiller sous la tête, des couffins sous les bras, & les jambes appuyées sur un gros carreau plein de duvet. Nous nous approchâmes de lui, sans ménager les révérences, & Fabrice, prenant encore la parole, ne se contenta pas de redire ce qu'il avoit dit à la gouvernante ; il se mit à vanter mon mérite, & s'étendit principalement sur l'honneur que je m'étois acquis chez le docteur Godinez dans les disputes de philosophie ; comme s'il eût fallu que je fusse un grand phi-

lofophe pour devenir valet d'un chanoine. Cependant, par le bel éloge qu'il fit de moi, il ne laissa pas de jeter de la poudre aux yeux du licentié, qui, remarquant d'ailleurs que je ne déplaisois pas à la dame Jacinte, dit à mon répondant : L'ami, je reçois à mon service le garçon que tu m'amènes. Il me revient assez, & je juge favorablement de ses mœurs, puisqu'il m'est présenté par un domestique du feigneur Ordonnez.

D'abord que Fabrice vit que j'étois arrêté, il fit une grande révérence au chanoine, une autre encore plus profonde à la gouvernante, & se retira fort satisfait, après m'avoir dit, tout bas, que nous nous reverrions, & que je n'avois qu'à rester là. Dès qu'il fut parti, le licentié me demanda comment je m'appellois, pourquoi j'avois quitté ma patrie, & par ses questions, il m'engagea, devant la dame Jacinte, à raconter mon histoire. Je les divertis tous deux, sur-tout par le récit de ma dernière aventure. Camille & don Raphaël leur donnèrent une si forte envie de rire, qu'il en pensa coûter la vie au vieux goutteux ; car, comme il rioit de toute sa force, il lui prit une toux si violente, que je crus qu'il alloit passer. Il n'avoit pas encore fait son testament, jugez si la gouvernante fut alarmée. Je la vis tremblante, éperdue, courir au secours du bon homme, & faisant ce qu'on fait pour soulager les enfants qui toussent, lui frotter le front & lui taper le dos. Ce ne fut pour-

tant qu'une fausse alarme. Le vieillard cessa de touffer, & la gouvernante cessa de le tourmenter. Alors je voulus achever mon récit ; mais la dame Jacinte, craignant une seconde toux, s'y opposa. Elle m'emmena même de la chambre du chanoine dans une garde-robe, où, parmi plusieurs habits, étoit celui de mon prédécesseur. Elle me le fit prendre, & mit à sa place le mien, que je n'étois pas fâché de conserver, dans l'espérance qu'il me serviroit encore. Nous allâmes ensuite tous deux préparer le dîner.

Je ne parus pas neuf dans l'art de faire la cuisine. Il est vrai que j'en avois fait l'heureux apprentissage sous la dame Léonarde, qui pouvoit passer pour une bonne cuisinière. Elle n'étoit pas toutefois comparable à la dame Jacinte. Celle-ci l'emportoit peut-être sur le cuisinier même de l'archevêché de Tolède. Elle excelloit en tout. On trouvoit ses bisques exquises, tant elle sçavoit bien choisir & mêler les sucres des viandes qu'elle y faisoit entrer ; & ses hachis étoient assaisonnés d'une manière qui les rendoit très-agréables au goût. Quand le dîner fut prêt, nous retournâmes à la chambre du chanoine, où, pendant que je dressois une table auprès de son fauteuil, la gouvernante passa sous le menton du vieillard une serviette, & la lui attacha aux épaules. Un moment après, je servis un potage qu'on auroit pu présenter au plus fameux directeur de Madrid, & deux entrées qui auroient eu de quoi piquer la sensualité d'un vice-

roi, si la dame Jacinte n'y eût pas épargné les épices, de peur d'irriter la goutte du licentié. A la vue de ces bons plats, mon vieux maître, que je croyois perclus de tous ses membres, me montra qu'il n'avoit pas entièrement encore perdu l'usage de ses bras. Il s'en aida pour se débarrasser de son oreiller et de ses couffins, & se disposa gaiement à manger. Quoique la main lui tremblât, elle ne refusa pas le service. Il la faisoit aller & venir assez librement, de façon pourtant qu'il répandoit, sur la nappe & sur sa ferviette, la moitié de ce qu'il portoit à sa bouche. J'ôtai la bisque, lorsqu'il n'en voulut plus, & j'apportai une perdrix, flanquée de deux cailles rôties, que la dame Jacinte lui dépeça. Elle avoit aussi soin de lui faire boire de temps en temps de grands coups de vin un peu trempé, dans une coupe d'argent large & profonde, qu'elle lui tenoit comme à un enfant de quinze mois. Il s'acharna sur les entrées, & ne fit pas moins d'honneur aux petits-pieds. Quand il se fut bien empifré, la béate lui détacha sa ferviette, lui remit son oreiller et ses couffins; puis, le laissant dans son fauteuil goûter tranquillement le repos qu'on prend d'ordinaire après le dîner, nous desservîmes, & nous allâmes manger à notre tour.

Voilà de quelle manière dînoit tous les jours notre chanoine, qui étoit peut-être le plus grand mangeur du chapitre. Mais il soupoit plus légèrement. Il se contentoit d'un poulet,

ou d'un lapin, avec quelques compotes de fruits. Je faisois bonne chère dans cette maison. J'y menois une vie très-douce. Je n'y avois qu'un défagrément : c'est qu'il me falloit veiller mon maître, et passer la nuit comme une garde de malade. Outre une rétention d'urine, qui l'obligeoit à demander dix fois par heure son pot de chambre, il étoit fujet à fuer, & quand cela arrivoit, il falloit lui changer de chemise. Gil Blas, me dit-il dès la seconde nuit, tu as de l'adresse & de l'activité. Je prévois que je m'accommoderai bien de ton service. Je te recommande seulement d'avoir de la complaisance pour la dame Jacinte, & de faire docilement tout ce qu'elle te dira, comme si je te l'ordonnois moi-même. C'est une fille qui me sert depuis quinze années avec un zèle tout particulier. Elle a un soin de ma personne que je ne puis assez reconnoître. Aussi, je te l'avoue, elle m'est plus chère que toute ma famille. J'ai chassé de chez moi, pour l'amour d'elle, mon neveu, le fils de ma propre sœur ; & j'ai bien fait. Il n'avoit aucune considération pour cette pauvre fille, & bien loin de rendre justice à l'attachement sincère qu'elle a pour moi, l'infolent la traitoit de fausse dévote ; car aujourd'hui la vertu ne paroît qu'hypocrisie aux jeunes gens. Graces au ciel, je me suis défait de ce maraud-là. Je préfère aux droits du sang l'affection qu'on me témoigne, & je ne me laisse prendre seulement que par le bien qu'on me

fait. Vous avez raison, monsieur, dis-je alors au licencié. La reconnoissance doit avoir plus de force sur nous que les loix de la nature. Sans doute, reprit-il ; & mon testament fera bien voir que je ne me soucie guère de mes parens. Ma gouvernante y aura bonne part, & tu n'y feras point oublié, si tu continues comme tu commences à me servir. Le valet que j'ai mis dehors hier a perdu, par sa faute, un bon legs. Si ce misérable ne m'eût pas obligé, par ses manières, à lui donner son congé, je l'aurois enrichi. Mais c'étoit un orgueilleux, qui manquoit de respect à la dame Jacinte, un paresseux, qui craignoit la peine. Il n'aimoit point à me veiller ; & c'étoit pour lui une chose bien fatigante, que de passer les nuits à me soulager. Ah ! le malheureux ! m'écriai-je, comme si le génie de Fabrice m'eût inspiré. Il ne méritoit pas d'être auprès d'un si honnête homme que vous. Un garçon qui a le bonheur de vous appartenir doit avoir un zèle infatigable. Il doit se faire un plaisir de son devoir, & ne pas se croire occupé, lors même qu'il sue sang & eau pour vous.

Je m'aperçus que ces paroles plurent fort au licencié. Il ne fut pas moins content de l'affurance que je lui donnai d'être parfaitement soumis aux volontés de la dame Jacinte. Vou-lant donc passer pour un valet que la fatigue ne pouvait rebuter, je faisois mon service de la meilleure grace qu'il m'étoit possible. Je ne me

plaignois point d'être toutes les nuits sur pied. Je ne laissois pas pourtant de trouver cela très-désagréable, & sans le legs, dont je repaissois mon espérance, je me ferois bientôt dégoûté de ma condition. Je n'y aurois pu résister. Il est vrai que je me reposois quelques heures pendant le jour. La gouvernante, je lui dois cette justice, avoit beaucoup d'égards pour moi, ce qu'il falloit attribuer au soin que je prenois de gagner ses bonnes grâces par des manières complaisantes et respectueuses. Étois-je à table avec elle & sa nièce, qu'on appelloit Inéfile, je leur changeois d'affiettes, je leur versois à boire, j'avois une attention toute particulière à les servir. Je m'insinuai par-là dans leur amitié. Un jour que la dame Jacinte étoit sortie pour aller à la provision, me voyant seul avec Inéfile, je commençai à l'entretenir. Je lui demandai si son père & sa mère vivoient encore. Oh ! que non, me répondit-elle. Il y a long-temps, bien long-temps qu'ils sont morts ; car ma bonne tante me l'a dit, & je ne les ai jamais vus. Je crus pieusement la petite fille, quoique sa réponse ne fût pas catégorique, & je la mis si bien en train de parler, qu'elle m'en dit plus que je n'en voulois sçavoir. Elle m'apprit, ou plutôt je compris, par les naïvetés qui lui échappèrent, que sa bonne tante avoit un bon ami qui demouroit aussi auprès d'un vieux chanoine, dont il administroit le temporel, & que ces heureux domestiques comp-

toient d'affempler les dépouilles de leurs maîtres, par un hyménée dont ils goûtoient les douceurs par avance. J'ai déjà dit que la dame Jacinte, bien qu'un peu furannée, avoit encore de la fraîcheur. Il est vrai qu'elle n'épargnoit rien pour se conserver. Outre qu'elle prenoit tous les matins un clystère, elle avaloit, pendant le jour & en se couchant, d'excellens coulis. De plus, elle dormoit tranquillement la nuit, tandis que je veillois mon maître. Mais ce qui peut-être contribuoit, encore plus que toutes ces choses, à lui rendre le teint si frais, c'étoit, à ce que me dit Inéfilie, une fontaine qu'elle avoit à chaque jambe.





CHAPITRE II.

De quelle manière le chanoine, étant tombé malade, fut traité ; ce qu'il en arriva ; & ce qu'il laissa par testament à Gil Blas.

JE fervis pendant trois mois le licencié Sedillo, fans me plaindre des mauvaises nuits qu'il me faisoit passer. Au bout de ce temps-là, il tomba malade. La fièvre le prit, & avec le mal qu'elle lui causoit, il sentit irriter sa goutte. Pour la première fois de sa vie, qui avoit été longue, il eut recours aux médecins. Il demanda le docteur Sangrado, que tout Valladolid regardoit comme un Hippocrate. La dame Jacinte auroit mieux aimé que le chanoine eût commencé par faire son testament. Elle lui en toucha même quelques mots ; mais, outre qu'il ne se croyoit pas encore proche de sa fin, il avoit de l'opiniâtreté dans certaines choses. J'allai donc chercher le docteur Sangrado¹¹. Je l'amenai au logis. C'étoit un grand homme sec & pâle, & qui, depuis quarante ans, pour le moins, occupoit le ciseau des Parques.

Ce sçavant médecin avoit l'extérieur grave. Il pesoit ses discours, & donnoit de la noblesse à ses expressions. Ses raisonnemens paroissoient géométriques, & ses opinions fort singulières.

Après avoir observé mon maître, il lui dit d'un air doctoral : Il s'agit ici de suppléer au défaut de la transpiration arrêtée. D'autres, à ma place, ordonneroient sans doute des remèdes salins, urineux, volatils, & qui, pour la plupart, participent du soufre & du mercure. Mais les purgatifs & les sudorifiques sont des drogues pernicieuses, & inventées par des charlatans. Toutes les préparations chimiques ne semblent faites que pour nuire. Pour moi, j'emploie des moyens plus simples & plus sûrs. A quelle nourriture, continua-t-il, êtes-vous accoutumé ? Je mange ordinairement, répondit le chanoine, des bisques & des viandes succulentes. Des bisques & des viandes succulentes ! s'écria le docteur avec surprise. Ah ! vraiment, je ne m'étonne plus si vous êtes malade ! Les mets délicieux sont des plaisirs empoisonnés : ce sont des pièges que la volupté tend aux hommes, pour les faire périr plus sûrement. Il faut que vous renonciez aux alimens de bon goût. Les plus fades sont les meilleurs pour la santé. Comme le sang est insipide, il veut des mets qui tiennent de sa nature. Et buvez-vous du vin ? ajouta-t-il. Oui, dit le licentié ; du vin trempé. Oh ! trempé tant qu'il vous plaira, reprit le médecin. Quel dérèglement ! voilà un

régime épouvantable ! Il y a long-temps que vous devriez être mort. Quel âge avez-vous ? J'entre dans ma soixante-neuvième année, répondit le chanoine. Justement, repliqua le médecin, une vieillisse anticipée est toujours le fruit de l'intempérance. Si vous n'eussiez bu que de l'eau claire toute votre vie, & que vous fussiez contenté d'une nourriture simple, de pommes cuites, par exemple, de pois ou de fèves, vous ne feriez pas présentement tourmenté de la goutte, & tous vos membres feroient encore facilement leurs fonctions. Je ne désespère pas toutefois de vous remettre sur pied, pourvu que vous vous abandonniez à mes ordonnances. Le licentié, tout friand qu'il étoit, promit de lui obéir en toutes choses.

Alors Sangrado m'envoya chercher un chirurgien qu'il me nomma, & fit tirer à mon maître six bonnes palettes de sang, pour commencer à suppléer au défaut de la transpiration. Puis, il dit au chirurgien : Maître Martin Onnez, revenez dans trois heures en faire autant, & demain vous recommencerez. C'est une erreur de penser que le sang soit nécessaire à la conservation de la vie. On ne peut trop saigner un malade. Comme il n'est obligé à aucun mouvement ou exercice considérable, & qu'il n'a rien à faire que de ne point mourir, il ne lui faut pas plus de sang pour vivre qu'à un homme endormi. La vie, dans tous les deux, ne consiste que dans le pouls & dans la respiration. Le bon chanoine,

s'imaginant qu'un si grand médecin ne pouvoit faire de faux raisonnemens, se laissa saigner sans résistance. Lorsque le docteur eut ordonné de fréquentes & copieuses saignées, il dit qu'il falloit aussi donner au chanoine de l'eau chaude à tout moment ; assurant que l'eau, bue en abondance, pouvoit passer pour le véritable spécifique contre toutes sortes de maladies. Il sortit ensuite, en disant d'un air de confiance à la dame Jacinte, & à moi, qu'il répondoit de la vie du malade, si on le traitoit de la manière qu'il venoit de lui prescrire. La gouvernante, qui jugeoit peut-être autrement que lui de sa méthode, protesta qu'on la suivroit avec exactitude. En effet, nous mêmes promptement de l'eau chauffer, & comme le médecin nous avoit recommandé, sur toutes choses, de ne la point épargner, nous en fîmes d'abord boire à mon maître deux ou trois pintes à longs traits. Une heure après, nous réitérâmes ; puis, retournant encore de temps en temps à la charge, nous versâmes dans son estomac un déluge d'eau. D'un autre côté, le chirurgien nous secondant par la quantité de sang qu'il tiroit, nous réduisîmes, en moins de deux jours, le vieux chanoine à l'extrémité.

Ce pauvre ecclésiastique n'en pouvant plus, comme je voulois lui faire avaler encore un grand verre du spécifique, me dit d'une voix foible : Arrête, Gil Blas ; ne m'en donne pas davantage, mon ami. Je vois bien qu'il faut

mourir ; malgré la vertu de l'eau, & , quoiqu'il me reste à peine une goutte de sang, je ne m'en porte pas mieux pour cela : ce qui prouve bien que le plus habile médecin du monde ne sçauroit prolonger nos jours, quand leur terme fatal est arrivé. Il faut donc que je me prépare à partir pour l'autre monde. Va me chercher un notaire. Je veux faire mon testament. A ces derniers mots, que je n'étois pas fâché d'entendre, j'affectai de paroître fort triste, ce que tout héritier ne manque pas de faire en pareil cas, & cachant l'envie que j'avois de m'acquitter de la commission qu'il me donnoit : Eh ! mais, monsieur, lui dis-je, vous n'êtes pas si bas, Dieu merci ! que vous ne puissiez vous relever. Non, non, repartit-il, mon enfant ; c'en est fait. Je sens que la goutte remonte, & que la mort s'approche. Hâte-toi d'aller où je t'ai dit. Je m'aperçus effectivement qu'il changeoit à vue d'œil ; & la chose me parut si pressante, que je sortis vite pour faire ce qu'il m'ordonnoit, laissant auprès de lui la dame Jacinte, qui craignoit encore plus que moi qu'il ne mourût sans tester. J'entrai dans la maison du premier notaire dont on m'enseigna la demeure, & , le trouvant chez lui : Monsieur, lui-dis-je, le licencié Sedillo, mon maître, tire à sa fin : il veut faire écrire ses dernières volontés. Il n'y a pas un moment à perdre. Le notaire étoit un petit vieillard gai, qui se plaifoit à railler. Il me demanda quel médecin voyoit le chanoine. Je lui répondis que c'étoit

le docteur Sangrado. A ce nom, prenant brusquement son manteau & son chapeau : Vive Dieu ! s'écria-t-il, partons donc en diligence ; car ce docteur est si expéditif, qu'il ne donne pas le temps à ses malades d'appeler des notaires. Cet homme-là m'a bien soufflé des testaments.

En parlant de cette forte, il s'empressa de sortir avec moi. Et, pendant que nous marchions tous deux à grands pas pour prévenir l'agonie, je lui dis : Monsieur, vous sçavez qu'un testateur mourant manque souvent de mémoire. Si, par hasard, mon maître vient à m'oublier, je vous prie de le faire souvenir de mon zèle. Je le veux bien, mon enfant, me répondit le notaire. Tu peux compter là-dessus. Il est juste qu'un maître récompense un domestique qui l'a bien servi. Je l'exhorterai même à te donner quelque chose de considérable, pour peu qu'il soit disposé à reconnoître tes services. Le licentié, quand nous arrivâmes dans sa chambre, avoit encore tout son bon sens. La dame Jacinte, le visage baigné de pleurs de commande, étoit auprès de lui. Elle venoit de jouer son rôle, & de préparer le bonhomme à lui faire beaucoup de bien. Nous laissâmes le notaire seul avec mon maître ; & passâmes, elle & moi, dans l'antichambre, où nous rencontrâmes le chirurgien que le médecin envoyoit pour faire une nouvelle & dernière saignée. Nous l'arrêtâmes. Attendez, maître Martin, lui dit la gouvernante ; vous ne sçau-

riez entrer présentement dans la chambre du seigneur Sedillo. Il va dicter ses dernières volontés à un notaire qui est avec lui. Vous le faignerez tout à votre aise, quand il aura fait son testament.

Nous avions grand'peur, la béate & moi, que le licentié ne mourût en testant ; mais, par bonheur, l'acte qui causoit notre inquiétude se fit. Nous vîmes sortir le notaire, qui, me trouvant sur son passage, me frappa sur l'épaule, & me dit en souriant : On n'a point oublié Gil Blas. A ces mots, je ressentis une joie toute des plus vives, & je sçus si bon gré à mon maître de s'être souvenu de moi, que je me promis de bien prier Dieu pour lui après sa mort, qui ne manqua pas d'arriver bientôt ; car le chirurgien l'ayant encore figné, le pauvre vieillard, qui n'étoit déjà que trop affoibli, expira presque dans le moment. Comme il rendoit les derniers soupirs, le médecin parut, & demeura un peu sot, malgré l'habitude qu'il avoit de dépêcher ses malades. Cependant, loin d'imputer la mort du chanoine à la boisson & aux fignées, il sortit en disant d'un air froid qu'on ne lui avoit pas tiré assez de sang, ni fait boire assez d'eau chaude. L'exécuteur de la haute médecine, je veux dire le chirurgien, voyant aussi qu'on n'avoit plus besoin de son ministère, suivit le docteur Sangrado ; l'un & l'autre disant que, dès le premier jour, ils avoient condamné le licentié. Effectivement

ils ne se trompoient presque jamais quand ils portoient un pareil jugement.

Sitôt que nous vîmes le patron sans vie, nous fîmes, la dame Jacinte, Inéfilie, & moi, un concert de cris funèbres, qui fut entendu de tout le voisinage. La béate sur-tout, qui avoit le plus grand fujet de se réjouir, pouffoit des accens si plaintifs, qu'elle sembloit être la personne du monde la plus touchée. La chambre, en un instant, se remplit de gens moins attirés par la compassion que par la curiosité. Les parens du défunt n'eurent pas plutôt vent de sa mort, qu'ils vinrent fondre au logis, & faire mettre le scellé par-tout. Ils trouvèrent la gouvernante si affligée, qu'ils crurent d'abord que le chanoine n'avoit point fait de testament. Mais ils apprirent bientôt, à leur grand regret, qu'il y en avoit un revêtu de toutes les formalités nécessaires. Lorsqu'on vint à l'ouvrir, & qu'ils virent que le testateur avoit disposé de ses meilleurs effets en faveur de la dame Jacinte & de la petite fille, ils firent son oraison funèbre dans des termes peu honorables à sa mémoire. Ils apostrophèrent en même temps la béate, & firent aussi quelque mention de moi. Il faut avouer que je le méritois bien : le licencié, devant Dieu soit son ame ! pour m'engager à me souvenir de lui toute ma vie, s'expliquoit ainsi pour mon compte par un article de son testament : *Item, puisque Gil Blas est un garçon qui a déjà de la littérature, pour ache-*

ver de le rendre ſçavant, je lui laiſſe ma bibliothèque, tous mes livres & mes manſcrits, ſans aucune exception.

J'ignorois où pouvoit être cette prétendue bibliothèque. Je ne m'étois point aperçu qu'il y en eût dans la maifon. Je ſçavois feulement qu'il y avoit quelques papiers, avec cinq ou fix volumes, ſur deux petits ais de ſapin, dans le cabinet de mon maître. C'étoit là mon legs. Encore les livres ne me pouvoient-ils être d'une grande utilité. L'un avoit pour titre, *le Cuiſinier parfait* ; l'autre traitoit de l'indigeſtion & de la manière de la guérir ; & les autres étoient les quatre parties du bréviaire, que les vers avoient à demi rongées. A l'égard des manſcrits, le plus curieux contenoit toutes les pièces d'un procès que le chanoine avoit eu autrefois pour ſa prébende. Après avoir examiné mon legs avec plus d'attention qu'il n'en méritoit, je l'abandonnai aux parens qui me l'avoient tant envié. Je leur remis même l'habit dont j'étois revêtu, & je repris le mien, bornant à mes gages le fruit de mes ſervices. J'allai chercher enfuite une autre maifon. Pour la dame Jacinte, outre les ſommes qui lui avoient été léguées, elle eut encore de bonnes nippes, qu'à l'aide de ſon bon ami, elle avoit détournées pendant la maladie du licentié.





CHAPITRE III.

Gil Blas s'engage au service du docteur Sangrado, & devient un célèbre médecin.



JE résolus d'aller trouver le seigneur Arias de Londonna, & de choisir dans son registre une nouvelle condition ; mais, comme j'étois près d'entrer dans le cul-de-sac où il demeuroit, je rencontrai le docteur Sangrado, que je n'avois point vu depuis le jour de la mort de mon maître, & je pris la liberté de le saluer. Il me remit dans le moment, quoique j'eusse changé d'habit, & témoignant quelque joie de me voir : Hé ! te voilà, mon enfant, me dit-il. Je pensois à toi tout à l'heure. J'ai besoin d'un bon garçon pour me servir, & tu m'es revenu dans l'esprit. Tu me parois bon enfant, & je crois que tu ferois bien mon fait, si tu sçavois lire et écrire. Monsieur, lui répondis-je, sur ce pied-là, je suis donc votre affaire ; car je sçais l'un & l'autre. Cela étant, reprit-il, tu es l'homme qu'il me faut. Viens chez moi. Tu n'y auras que de l'agrément. Je te traiterai avec distinction.

Je ne te donnerai point de gages ; mais rien ne te manquera. J'aurai soin de t'entretenir proprement, & je t'enseignerai le grand art de guérir toutes les maladies. En un mot, tu feras plutôt mon élève que mon valet.

J'acceptai la proposition du docteur, dans l'espérance que je pourrois, sous un si sçavant maître, me rendre illustre dans la médecine. Il me mena chez lui sur le champ, pour m'installer dans l'emploi qu'il me destinoit, & cet emploi consistoit à écrire le nom & la demeure des malades qui l'envoyoient chercher pendant qu'il étoit en ville. Il y avoit, pour cet effet, au logis un registre, dans lequel une vieille servante, qu'il avoit pour tout domestique, marquoit les adresses ; mais, outre qu'elle ne sçavoit point l'orthographe, elle écrivoit si mal qu'on ne pouvoit le plus souvent déchiffrer son écriture. Il me chargea du soin de tenir ce livre, qu'on pouvoit justement appeler un registre mortuaire, puisque les gens dont je prenois les noms mouroient presque tous. J'inscrivois, pour ainsi parler, les personnes qui vouloient partir pour l'autre monde, comme un commis, dans un bureau de voiture publique, écrit le nom de ceux qui retiennent des places. J'avois souvent la plume à la main, parce qu'il n'y avoit point en ce temps-là de médecin, à Valladolid, plus accrédité que le seigneur Sangrado. Il s'étoit mis en réputation dans le public, par un verbiage spécieux, soutenu d'un air imposant, & par

quelques cures heureuses, qui lui avoient fait plus d'honneur qu'il n'en méritoit.

Il ne manquoit pas de pratiques, ni par conséquent de bien. Il n'en faisoit pas toutefois meilleure chère. On vivoit chez lui très-frugalement. Nous ne mangions d'ordinaire que des pois, des fèves, des pommes cuites, ou du fromage. Il disoit que ces alimens étoient les plus convenables à l'estomac, comme étant les plus propres à la trituration, c'est-à-dire à être broyés plus aisément. Néanmoins, bien qu'il les crût de facile digestion, il ne vouloit point qu'on s'en raffasiât. En quoi, certes, il se monroit fort raisonnable. Mais, s'il nous défendoit, à la fervante & à moi, de manger beaucoup, en récompense il nous permettoit de boire de l'eau à discrétion. Bien loin de nous prescrire des bornes là-dessus, il nous disoit quelquefois : Buvez, mes enfans. La santé consiste dans la souplesse & l'humectation des parties. Buvez de l'eau abondamment. C'est un dissolvant universel. L'eau fond tous les fels. Le cours du sang est-il ralenti? elle le précipite : est-il trop rapide? elle en arrête l'impétuosité. Notre docteur étoit de si bonne foi sur cela, qu'il ne buvoit jamais lui-même que de l'eau, bien qu'il fût dans un âge avancé. Il définissoit la vieillesse une phtisie naturelle qui nous dessèche & nous consume ; &, sur cette définition, il déplorait l'ignorance de ceux qui nomment le vin le lait des vieillards. Il soutenoit que le vin les

usé & les détruit, & disoit fort éloquemment que cette liqueur funeste est pour eux, comme pour tout le monde, un ami qui trahit, & un plaisir qui trompe.

Malgré ces doctes raisonnemens, après avoir été huit jours dans cette maison, il me prit un cours de ventre, & je commençai à sentir de grands maux d'estomac, que j'eus la témérité d'attribuer au dissolvant universel, & à la mauvaise nourriture que je prenois. Je m'en plaignis à mon maître, dans la pensée qu'il pourroit se relâcher, & me donner un peu de vin à mes repas ; mais il étoit trop ennemi de cette liqueur, pour me l'accorder. Quand tu auras formé l'habitude de boire de l'eau, me dit-il, tu en connoîtras l'excellence. Au reste, poursuivit-il, si tu te sens quelque dégoût pour l'eau pure, il y a des secours innocens pour soutenir l'estomac contre la fadeur des boissons aqueuses. La sauge, par exemple, & la véronique, leur donnent un goût délectable, & si tu veux les rendre encore plus délicieuses, tu n'as qu'à y mêler de la fleur d'œillet, du romarin, ou du coquelicot.

Il avoit beau vanter l'eau, & m'enseigner le secret d'en composer des breuvages exquis, j'en buvois avec tant de modération, que, s'en étant aperçu, il me dit : Eh vraiment, Gil Blas, je ne m'étonne point si tu ne jouis pas d'une parfaite santé. Tu ne bois pas assez, mon ami. L'eau prise en petite quantité ne sert qu'à

développer les parties de la bile, & qu'à leur donner plus d'activité; au lieu qu'il les faut noyer dans un délayant copieux. Ne crains pas, mon cher enfant, que l'abondance de l'eau affoiblisse ou refroidisse ton estomac. Loin de toi cette terreur panique que tu te fais peut-être de la boisson fréquente. Je te garantis de l'événement; & si tu ne me trouves pas bon pour t'en répondre, Celse même t'en fera garant. Cet oracle latin fait un éloge admirable de l'eau : ensuite il dit, en termes exprès, que ceux qui, pour boire du vin, s'excusent sur la faiblesse de leur estomac, font une injustice manifeste à ce viscère, & cherchent à couvrir leur sensualité.

Comme j'aurois eu mauvaise grace de me montrer indocile, en entrant dans la carrière de la médecine, je fis semblant d'être persuadé qu'il avoit raison. J'avouerai même que je le crus effectivement. Je continuai donc à boire de l'eau, sur la garantie de Celse; ou plutôt je commençai à noyer la bile, en buvant copieusement de cette liqueur, & quoique de jour en jour je m'en sentisse plus incommodé, le préjugé l'emportoit sur l'expérience. J'avois, comme on voit, une heureuse disposition à devenir médecin. Je ne pus pourtant résister toujours à la violence de mes maux, qui s'accrurent à un point, que je pris enfin la résolution de fortir de chez le docteur Sangrado. Mais il me chargea d'un nouvel emploi, qui me fit changer de sentiment.

Écoute, me dit-il un jour : je ne suis point de ces maîtres durs & ingrats, qui laissent vieillir leurs domestiques dans la servitude, avant que de les récompenser. Je suis content de toi, je t'aime, &, sans attendre que tu m'aies servi plus long-temps, j'ai pris la résolution de faire ta fortune dès aujourd'hui. Je veux tout à l'heure te découvrir le fin de l'art salutaire que je professe depuis tant d'années. Les autres médecins en font consister la connoissance dans mille sciences pénibles, & moi, je prétends t'abrèger un chemin si long, & t'épargner la peine d'étudier la physique, la pharmacie, la botanique & l'anatomie. Sçache, mon ami, qu'il ne faut que saigner, & faire boire de l'eau chaude. Voilà le secret de guérir toutes les maladies du monde. Oui, ce simple secret que je te révèle, & que la nature, impénétrable à mes confrères, n'a pu dérober à mes observations, est renfermé dans ces deux points, dans la saignée & dans la boisson fréquente. Je n'ai plus rien à t'apprendre. Tu sçais la médecine à fond, &, profitant du fruit de ma longue expérience, tu deviens tout d'un coup aussi habile que moi. Tu peux, continua-t-il, me soulager présentement. Tu tiendras le matin notre registre, & l'après-midi tu fortiras pour aller voir une partie de mes malades. Tandis que j'aurai soin de la noblesse et du clergé, tu iras pour moi dans les maisons du tiers-état où l'on m'appellera, &, lorsque tu auras travaillé

quelque temps, je te ferai agréger à notre corps. Tu es sçavant, Gil Blas, avant que d'être médecin ; au lieu que les autres sont long-temps médecins, & la plupart toute leur vie, avant que d'être sçavants.

Je remerciai le docteur de m'avoir si promptement rendu capable de lui servir de substitut, & pour reconnoître les bontés qu'il avoit pour moi, je l'affurai que je suivrois toute ma vie ses opinions, quand même elles seroient contraires à celles d'Hippocrate. Cette assurance pourtant n'étoit pas tout à fait sincère. Je désapprouvois son sentiment sur l'eau, & je me proposois de boire du vin tous les jours, en allant voir mes malades. Je pendis au croc une seconde fois mon habit brodé, pour en prendre un de mon maître, & me donner l'air d'un médecin. Après quoi, je me disposai à exercer la médecine aux dépens de qui il appartiendroit. Je débutai par un alguazil qui avoit une pleurésie. J'ordonnai qu'on le saignât sans miséricorde, & qu'on ne lui plaignît point l'eau. J'entrai ensuite chez un pâtissier, à qui la goutte faisoit pouffer de grands cris. Je ne ménageai pas plus son sang que celui de l'alguazil, & j'ordonnai qu'on lui fît boire de l'eau de moment en moment. Je reçus douze réaux pour mes ordonnances ; ce qui me fit prendre tant de goût à la profession, que je ne demandai plus que plaie & bosse. En sortant de la maison du pâtissier, je rencontrai Fabrice, que

je n'avois point vu depuis la mort du licentié Sedillo. Il me regarda long-temps avec surprise ; puis il se mit à rire de toutes ses forces, en se tenant les côtés. Ce n'étoit pas sans raison. J'avois un manteau qui traînoit à terre, avec un pourpoint & un haut-de-chausses quatre fois plus long & plus large qu'il ne falloit. Je pouvois passer pour une figure originale & grotesque. Je le laiffai s'épanouir la rate, non sans être tenté de suivre son exemple ; mais je me contraignis, pour garder le *decorum* dans la rue, & mieux contrefaire le médecin, qui n'est pas un animal rifible. Si mon air ridicule avoit excité les ris de Fabrice, mon sérieux les redoubla, &, lorsqu'il s'en fut bien donné : Vive Dieu ! Gil Blas, me dit-il, te voilà plaisamment équipé. Qui diable t'a déguisé de la sorte ? Tout beau, mon ami, lui répondis-je, tout beau ; respecte un nouvel Hippocrate. Apprends que je suis le substitut du docteur Sangrado qui est le plus fameux médecin de Valladolid. Je demeure chez lui depuis trois semaines. Il m'a montré la médecine à fond, &, comme il ne peut fournir à tous les malades qui le demandent, j'en vois une partie pour le soulager. Il va dans les grandes maisons, & moi dans les petites. Fort bien, reprit Fabrice ; c'est à dire qu'il t'abandonne le sang du peuple, & se réserve celui des personnes de qualité. Je te félicite de ton partage. Il vaut mieux avoir

affaire à la populace qu'au grand monde. Vive un médecin de fauxbourgs ! ses fautes font moins en vue, & ses affaminats ne font point de bruit. Oui, mon enfant, ajouta-t-il, ton fort me paroît digne d'envie, & pour parler comme Alexandre, si je n'étois pas Fabrice, je voudrois être Gil Blas.

Pour faire voir au fils du barbier Nunez qu'il n'avoit pas tort de vanter le bonheur de ma condition présente, je lui montrai les réaux de l'alguazil et du pâtiffier. Puis nous entrâmes dans un cabaret, pour en boire une partie. On nous apporta d'assez bon vin, que l'envie d'en goûter me fit trouver encore meilleur qu'il n'étoit. J'en bus à longs traits, & n'en déplaise à l'oracle latin, à mesure que j'en verfois dans mon estomac, je sentoie que ce viscère ne me sçavoit pas mauvais gré des injustices que je lui faisois. Nous demeurâmes long-temps dans ce cabaret, Fabrice & moi ; nous y rîmes bien aux dépens de nos maîtres, comme cela se pratique entre les valets. Ensuite, voyant que la nuit approchoit, nous nous séparâmes, après nous être mutuellement promis que, le jour suivant, l'après-dînée, nous nous retrouverions au même lieu.





CHAPITRE IV.

Gil Blas continue d'exercer la médecine avec autant de succès que de capacité. Aventure de la bague retrouvée.



JE ne fus pas si tôt au logis, que le docteur Sangrado y arriva. Je lui parlai des malades que j'avois vus, & lui remis entre les mains huit réaux qui me restoient des douze que j'avois reçus pour mes ordonnances. Huit réaux ! me dit-il, après les avoir comptés : c'est peu de chose pour deux visites ; mais il faut tout prendre. Aussi les prit-il presque tous. Il en garda six, & me donnant les deux autres : Tiens, Gil Blas, poursuivit-il, voilà pour commencer à te faire un fonds. De plus, je veux faire avec toi une convention qui te fera bien utile : Je t'abandonne le quart de ce que tu m'apporteras. Tu feras bientôt riche, mon ami ; car il y aura, s'il plaît à Dieu, bien des maladies cette année.

J'avois bien lieu d'être content de mon partage, puisqu'ayant dessein de retenir tous les

jours le quart de ce que je recevrois en ville, & touchant encore le quart du reste, c'étoit, si l'arithmétique est une science certaine, près de la moitié du tout qui me revenoit. Cela m'inspira une nouvelle ardeur pour la médecine. Le lendemain, dès que j'eus dîné, je repris mon habit de substitut, & me remis en campagne. Je visitai plusieurs malades que j'avois inscrits, & je les traitai tous de la même manière, bien qu'ils eussent des maux différens. Jusque-là, les choses s'étoient passées sans bruit, & personne, grace au ciel, ne s'étoit encore révolté contre mes ordonnances. Mais, quelque excellente que soit la pratique d'un médecin, elle ne sçauroit manquer de censeurs ni d'envieux. J'entrai chez un marchand épicier qui avoit un fils hydropique. J'y trouvai un petit médecin brun, qu'on nommoit le docteur Cuchillo, & qu'un parent du maître de la maison venoit d'amener pour voir le malade. Je fis de profondes révérences à tout le monde, & particulièrement au personnage que je jugeai qu'on avoit appelé pour le consulter sur la maladie dont il s'agissoit. Il me salua d'un air grave; puis, m'ayant envifagé quelques momens avec beaucoup d'attention : Seigneur docteur, me dit-il, je vous prie d'excuser ma curiosité : je croyois connoître tous les médecins de Valladolid, mes confrères, & cependant je vous avoue que vos traits me sont inconnus. Il faut que, depuis très-peu de temps, vous foyez venu vous établir dans cette ville.

Je répondis que j'étois un jeune praticien, & que je ne travaillois encore que sous les auspices du docteur Sangrado. Je vous félicite, reprit-il poliment, d'avoir embrassé la méthode d'un si grand homme. Je ne doute point que vous ne soyez déjà très-habile, quoique vous paroissiez bien jeune. Il dit cela d'un air si naturel, que je ne sçavois s'il avoit parlé sérieusement, ou s'il s'étoit moqué de moi, & je rêvois à ce que je devois lui répliquer, lorsque l'épicier, prenant ce moment pour parler, nous dit : Messieurs, je suis persuadé que vous sçavez parfaitement l'un & l'autre l'art de la médecine. Examinez, s'il vous plaît, mon fils, & ordonnez ce que vous jugerez à propos qu'on fasse pour le guérir.

Là-dessus, le petit médecin se mit à observer le malade, & après m'avoir fait remarquer tous les symptômes qui découvroient la nature de la maladie, il me demanda de quelle manière je pensois qu'on dût le traiter. Je suis d'avis, répondis-je, qu'on le saigne tous les jours, & qu'on lui fasse boire de l'eau chaude abondamment. A ces paroles, le petit médecin me dit, en souriant d'un air plein de malice. Eh! vous croyez que ces remèdes lui sauveront la vie? N'en doutez pas, m'écriai-je d'un ton ferme : vous verrez le malade guérir à vue d'œil. Ils doivent produire cet effet, puisque ce sont des spécifiques contre toutes sortes de maladies. Demandez au seigneur Sangrado. Sur ce pied-

là reprit-il, Celse a grand tort d'affurer que, pour guérir plus facilement un hydropique, il est à propos de lui faire souffrir la soif & la faim. Oh! Celse, lui repartis-je, n'est pas mon oracle. Il se trompoit comme un autre, & quelquefois je me fçais bon gré d'aller contre ses opinions : je m'en trouve fort bien. Je reconnois à vos discours, me dit Cuchillo, la pratique fûre & satisfaisante dont le docteur Sangrado veut insinuer la méthode aux jeunes praticiens. La saignée & la boisson font sa médecine universelle. Je ne suis pas surpris si tant d'honnêtes gens périssent entre ses mains..... N'en venons point aux invectives, interrompis-je assez brusquement. Un homme de votre profession a bonne grace, vraiment, de faire de pareils reproches! Allez, allez, monsieur le docteur, sans saigner & sans faire boire de l'eau chaude, on envoie bien des malades en l'autre monde, & vous en avez peut-être vous-même expédié plus qu'un autre. Si vous en voulez au seigneur Sangrado, écrivez contre lui; il vous répondra, & nous verrons de quel côté feront les rieurs. Par saint Jacques & par saint Denis! interrompit-il à son tour avec emportement, vous ne connoissez guère le docteur Cuchillo. Sçachez que j'ai bec & ongles, & que je ne crains nullement Sangrado, qui, malgré sa présomption & sa vanité, n'est qu'un original. La figure du petit médecin me mit en colère. Je lui répliquai avec aigreur. Il me repartit de

la même forte, & bien-tôt nous en vîmes aux gourmades. Nous eûmes le temps de nous donner quelques coups de poing, & de nous arracher l'un à l'autre une poignée de cheveux, avant que l'épicier & son parent puffent nous féparer. Lorfqu'ils en furent venus à bout, ils me payèrent ma vifite, & retinrent mon antagonifte, qui leur parut apparemment plus habile que moi.

Après cette aventure, peu s'en fallut qu'il ne m'en arrivât une autre. J'allai voir un gros chantre qui avoit la fièvre. Sitôt qu'il m'entendit parler d'eau chaude, il fe montra fi récalcitrant contre ce fpécifique, qu'il fe mit à jurer. Il me dit un million d'injures, et me menaça même de me jeter par les fenêtres, fi je ne me hâtois de fortir de chez lui. Je ne me le fis pas dire deux fois. Je me retirai promptement, & ne voulant plus voir de malade ce jour-là, je gagnai l'hôtellerie où j'avois donné rendez-vous à Fabrice. Il y étoit déjà. Comme nous nous trouvâmes en humeur de boire, nous fîmes la débauche, & nous nous en retournâmes chez nos maîtres en bon état, c'est-à-dire entre deux vins. Le feigneur Sangrado ne s'aperçut point de mon yvrefse, parce que je lui racontai avec tant d'action le démêlé que j'avois eu avec le docteur, qu'il prit ma vivacité pour un effet de l'émotion qui me reftoit encore de mon combat. D'ailleurs, il entroit pour fon compte dans le rapport que je lui faifois, & fe fentant piqué

contre Cuchillo : Tu as bien fait, Gil Blas, me dit-il, de défendre l'honneur de nos remèdes contre ce petit avorton de la faculté. Il prétend donc qu'on ne doit pas permettre les boifons aqueuses aux hydropiques ? l'ignorant ! Je soutiens, moi, qu'il faut leur en accorder l'usage. Oui, l'eau, poursuivit-il, peut guérir toute sorte d'hydropisies, comme elle est bonne pour les rhumatismes & pour les pâles couleurs ; elle est encore excellente dans ces fièvres où l'on brûle & glace tout à la fois, & merveilleuse même dans ces maladies qu'on impute à des humeurs froides, séreuses, phlegmatiques & pituiteuses. Cette opinion paroît étrange aux jeunes médecins tels que Cuchillo ; mais elle est très-soutenable en bonne médecine, & si ces gens-là étoient capables de raisonner en logiciens, au lieu de me décrier, comme ils font, ils admire-roient ma méthode, & deviendroient mes plus zélés partisans.

Il ne me soupçonna donc point d'avoir bu, tant il étoit en colère ; car, pour l'aigrir encore davantage contre le petit docteur, j'avois mis dans mon rapport quelques circonstances de mon crû. Cependant, tout occupé qu'il étoit de ce que je venois de lui dire, il ne laissa pas de s'apercevoir que je buvois ce soir-là plus d'eau qu'à l'ordinaire. Effectivement, le vin m'avoit fort altéré. Tout autre que Sangrado se feroit défié de la soif qui me pressoit, & des grands coups d'eau que j'avalais. Mais pour lui, s'ima-

ginant de bonne foi que je commençois à prendre goût aux boiffons aqueufes : A ce que je vois, Gil Blas, me dit-il en fouriant, tu n'as plus tant d'averfion pour l'eau. Vive Dieu ! tu la bois comme du nectâr. Cela ne m'étonne point, mon ami. Je ſçavois bien que tu t'accoutumerois à cette liqueur. Monſieur, lui répondis-je, chaque choſe a fon temps. Je donneroſ, à l'heure qu'il eſt, un muid de vin pour une pinte d'eau. Cette réponſe charma le docteur, qui ne perdit pas une ſi belle occaſion de relever l'excellence de l'eau. Il entreprit d'en faire un nouvel éloge, non en orateur froid, mais en enthouſiaſte : Mille fois, s'écria-t-il, mille & mille fois plus eſtimables & plus innocens que les cabarets de nos jours, ces thermopoles des ſiècles paſſés, où l'on n'alloit pas honteuſement profiter ſon bien & ſa vie en ſe gorgeant de vin ; mais où l'on ſ'aſſembloit pour ſ'amuſer, honnêtement & ſans riſque, à boire de l'eau chaude ! On ne peut trop admirer la ſage prévoyance de ces anciens maîtres de la vie civile, qui avoient établi des lieux publics où l'on donnoit de l'eau à boire à tout venant, & qui renfermoient le vin dans les boutiques des apothiquaires, pour n'en permettre l'uſage que par ordonnance des médecins. Quel trait de ſageſſe ! C'eſt ſans doute, ajouta-t-il, par un heureux reſte de cette ancienne frugalité digne du ſiècle d'or, qu'il ſe trouve encore aujourd'hui des perſonnes qui, comme toi & moi,

ne boivent que de l'eau, & qui croient se préserver ou se guérir de tous maux, en buvant de l'eau chaude, qui n'a pas bouilli ; car j'ai observé que l'eau, quand elle a bouilli, est plus pesante & moins commode à l'estomac.

Tandis qu'il tenoit ce discours éloquent, je pensai plus d'une fois éclater de rire. Je gardai pourtant mon sérieux. Je fis plus : j'entrai dans les sentimens du docteur ; je blâmai l'usage du vin, & plaignis les hommes d'avoir malheureusement pris goût à une boisson si pernicieuse. Ensuite, comme je ne me sentois pas encore bien défaltéré, je remplis d'eau un grand gobelet, & après avoir bu à longs traits : Allons, monsieur, dis-je à mon maître, abreuvons-nous de cette liqueur bienfaisante. Faisons revoir dans votre maison ces anciens thermopoles que vous regrettez si fort. Il applaudit à ces paroles, & m'exhorta, pendant une heure entière, à ne boire jamais que de l'eau. Pour m'accoutumer à cette boisson, je lui promis d'en boire une grande quantité tous les soirs, & pour tenir plus facilement ma promesse, je me couchai dans la résolution d'aller tous les jours au cabaret.

Le désagrément que j'avois eu chez l'épicier ne m'empêcha pas de continuer d'exercer ma profession, & d'ordonner dès le lendemain des saignées & de l'eau chaude. Au sortir d'une maison où je venois de voir un poëte qui avoit la phrénésie, je rencontrai dans la rue une

vieille femme, qui m'aborda pour me demander si j'étois médecin. Je lui répondis qu'oui. Cela étant, reprit-elle, seigneur docteur, je vous supplie très-humblement de venir avec moi. Ma nièce est malade depuis hier, & j'ignore quelle est sa maladie. Je suivis la vieille, qui me conduisit à sa maison, & me fit entrer dans une chambre assez propre, où je vis une personne alitée. Je m'approchai d'elle pour l'observer. D'abord ses traits me frappèrent, & après l'avoir envisagée quelques moments, je reconnus, à n'en pouvoir douter, que c'étoit l'aventurière qui avoit si bien fait le rôle de Camille. Pour elle, il ne me parut point qu'elle me remît, soit qu'elle fût accablée de son mal, soit que mon habit de médecin me rendît méconnoissable à ses yeux. Je lui pris le bras, pour lui tâter le pouls, & j'aperçus ma bague à son doigt. Je fus terriblement ému à la vue d'un bien dont j'étois en droit de me saisir, & j'eus grande envie de faire un effort pour le reprendre ; mais, considérant que ces femmes se mettoient à crier, & que don Raphaël, ou quelqu'autre défenseur du beau sexe, pourroit accourir à leurs cris, je me gardai bien de céder à la tentation. Je fis réflexion qu'il valoit mieux dissimuler, & consulter là-dessus Fabrice. Je m'arrêtai à ce dernier parti. Cependant la vieille me pressoit de lui apprendre de quel mal sa nièce étoit atteinte. Je ne fus pas assez

fot pour avouer que je n'en sçavois rien. Au contraire, je fis le capable, &, copiant mon maître, je dis gravement que le mal provenoit de ce que la malade ne transpiroit point ; qu'il falloit par conséquent se hâter de la saigner, parce que la saignée étoit le substitut naturel de la transpiration ; & j'ordonnai aussi de l'eau chaude, pour faire les choses suivant nos règles.

J'abrégéai ma visite le plus qu'il me fut possible, & je courus chez le fils de Nunez, que je rencontrai comme il sortoit pour aller faire une commission dont son maître venoit de le charger. Je lui contai ma nouvelle aventure, & lui demandai s'il jugeoit à propos que je fisse arrêter Camille par des gens de justice. Eh ! non, me répondit-il ; vive Dieu ! il faut bien t'en donner de garde. Ce ne feroit pas le moyen de ravoir ta bague. Ces gens-là n'aiment pas à faire des restitutions. Souviens-toi de ta prison d'Astorga. Ton cheval, ton argent, jusqu'à ton habit, tout n'est-il pas demeuré entre leurs mains ? Il faut plutôt nous servir de notre industrie pour rattrapper ton diamant. Je me charge du soin de trouver quelque ruse pour cet effet. Je vais y rêver, en allant à l'hôpital, où j'ai deux mots à dire au pourvoyeur, de la part de mon maître. Toi, va m'attendre à notre cabaret, & ne t'impatiente point. Je t'y joindrai dans peu de temps.

Il y avoit pourtant déjà plus de trois heures que j'étois au rendez-vous, quand il y arriva.

Je ne le reconnus pas d'abord. Outre qu'il avoit changé d'habit, & natté ses cheveux, une moustache postiche lui couvrait la moitié du visage. Il portoit une grande épée, dont la garde avoit pour le moins trois pieds de circonférence, & il marchoit à la tête de cinq hommes, qui avoient, comme lui, l'air déterminé, des moustaches épaisses, avec de longues rapières. Serviteur au seigneur Gil Blas, dit-il en m'abordant. Il voit en moi un alguazil de nouvelle fabrique, & dans ces braves gens qui m'accompagnent, des archers de la même trempe. Il n'a qu'à nous mener chez la femme qui lui a volé un diamant, & nous le lui ferons rendre, sur ma parole. J'embrassai Fabrice, à ce discours, qui me faisoit connoître le stratagème qu'il prétendoit employer pour moi, & je lui témoignai que j'approuvois fort l'expédient qu'il avoit imaginé. Je saluai aussi les faux archers. C'étoient trois domestiques, & deux garçons barbiers de ses amis, qu'il avoit engagés à faire ce personnage. J'ordonnai qu'on apportât du vin, pour abreuver l'escouade, & nous allâmes tous ensemble chez Camille à l'entrée de la nuit. Nous frappâmes à la porte, que nous trouvâmes fermée. La vieille vint ouvrir, & prenant les personnes qui étoient avec moi pour des lévriers de justice, qui n'entroient pas dans cette maison sans fujet, elle demeura fort effrayée. Rassurez-vous, ma bonne mère, lui dit Fabrice ; nous ne venons ici que pour

une petite affaire, qui fera bientôt terminée ; car nous sommes des gens expéditifs. A ces mots, nous nous avançâmes & gagnâmes la chambre de la malade, conduits par la vieille, qui marchoit devant nous, à la faveur d'une bougie qu'elle tenoit dans un flambeau d'argent. Je pris ce flambeau. Je m'approchai du lit, & , faisant remarquer mes traits à Camille : Perfide, lui dis-je, reconnoissez ce trop crédule Gil Blas que vous avez trompé. Ah ! scélérate, je vous rencontre enfin, après vous avoir longtemps cherchée. Le corrégidor a reçu ma plainte, & il a chargé cet alguazil de vous arrêter. Allons, monsieur l'officier, dis-je à Fabrice, faites votre charge. Il n'est pas besoin, répondit-il, en grossissant sa voix, de m'exhorter à remplir mon devoir. Je me remets cette bonne vivante. Il y a dix ans qu'elle est marquée en lettres rouges sur mes tablettes. Levez-vous, ma princesse, ajouta-t-il. Habillez-vous promptement. Je vais vous servir d'écuyer, & vous conduire aux prisons de cette ville, si vous l'avez pour agréable.

A ces paroles, Camille, toute malade qu'elle étoit, s'apercevant que deux archers à grandes moustaches se préparoient à la tirer de son lit par force, se mit d'elle-même à son séant, joignit les mains d'une manière suppliante, & me regardant avec des yeux où la frayeur étoit peinte : Seigneur Gil Blas, me dit-elle, ayez pitié de moi. Je vous en conjure par la chaste

mère à qui vous devez le jour. Je suis plus malheureuse que coupable. Vous en ferez convaincu, si vous voulez entendre mon histoire. Non, mademoiselle Camille, m'écriai-je, non, je ne veux pas vous écouter. Je ne sçais que trop bien que vous excellez à faire des romans. Eh bien ! reprit-elle, puisque vous ne me permettez pas de me justifier, je vais vous rendre votre diamant, & ne me perdez point. En parlant de la sorte, elle tira de son doigt ma bague, & me la donna. Mais je lui répondis que mon diamant ne suffisoit point, & que je voulois qu'on restituât encore les mille ducats qui m'avoient été volés dans l'hôtel garni. Oh ! pour vos ducats, feigneur, repliqua-t-elle, ne me les demandez point. Le traître don Raphaël, que je n'ai pas vu depuis ce temps-là, les emporta dès la nuit même. Eh ! petite mignonne, dit alors Fabrice, n'y a-t-il qu'à dire, pour vous tirer d'intrigue, que vous n'avez pas eu de part au gâteau ? Vous n'en ferez pas quitte à si bon marché. C'est assez que vous soyez des complices de don Raphaël, pour mériter qu'on vous demande compte de votre vie passée. Vous devez bien avoir des choses sur la conscience. Vous viendrez, s'il vous plaît, en prison, faire une confession générale. J'y veux mener aussi, continua-t-il, cette bonne vieille je juge qu'elle sçais une infinité d'histoires curieuses, que monsieur le corrégidor ne fera pas fâché d'entendre.

Les deux femmes, à ces mots, mirent tout en usage pour nous attendrir. Elles remplirent la chambre de cris, de plaintes, & de lamentations. Tandis que la vieille à genoux, tantôt devant l'alguazil & tantôt devant les archers, tâchoit d'exciter leur compassion, Camille me prioit de la manière du monde la plus touchante de la sauver des mains de la justice. C'étoit une chose à voir que ce spectacle. Je feignis de me laisser fléchir. Monsieur l'officier, dis-je au fils de Nunez, puisque j'ai mon diamant, je me console du reste. Je ne souhaite pas qu'on fasse de la peine à cette pauvre femme. Je ne veux point la mort du pécheur. Fi donc ! répondit-il, vous avez de l'humanité ! Vous ne seriez pas bon à être exempt. Il faut, poursuivit-il, que je m'acquitte de ma commission. Il m'est expressément ordonné d'arrêter ces infantes : monsieur le corrégidor en veut faire un exemple. Hé ! de grace, repris-je, ayez quelque égard à ma prière, & relâchez-vous un peu de votre devoir, en faveur du présent que ces dames vont vous offrir. Oh ! c'est une autre affaire, repartit-il ; voilà ce qui s'appelle une figure de rhétorique bien placée. Ça, voyons. Qu'ont-elles à me donner ? J'ai un collier de perles, lui dit Camille, & des pendans d'oreilles d'un prix considérable. Oui, mais, interrompit-il brusquement, si cela vient des isles Philippines, je n'en veux point. Vous pouvez les prendre en assurance, reprit-elle ; je

vous les garantis fins. En même temps, elle se fit apporter une petite boîte, d'où elle tira le collier & les pendants, qu'elle mit entre les mains de monsieur l'alguazil : bien qu'il ne se connût guère mieux que moi en pierreries, il ne douta pas que celles qui composoient les pendants ne fussent fines, aussi bien que les perles. Ces bijoux, dit-il, après les avoir considérés attentivement, me paroissent d'un bon aloi, & si l'on ajoute à cela le flambeau d'argent que tient le seigneur Gil Blas, je ne répons plus de ma fidélité. Je ne crois pas, dis-je alors à Camille, que vous vouliez, pour une bagatelle, rompre un accommodement si avantageux pour vous. En prononçant ces dernières paroles, j'ôtai la bougie, que je remis à la vieille, & livrai le flambeau à Fabrice, qui, s'en tenant là, peut-être parce qu'il n'apercevoit plus rien dans la chambre qui le pût aisément emporter, dit aux deux femmes : Adieu, mesdames, demeurez tranquilles. Je vais parler à monsieur le corrégidor, & vous rendre plus blanches que la neige. Nous sçavons lui tourner les choses comme il nous plaît, & nous ne lui faisons des rapports fidèles que quand rien ne nous oblige à lui en faire de faux.





CHAPITRE V.

Suite de l'avanture de la bague retrouvée. Gil Blas abandonne la médecine, & le séjour de Valladolid.



PRÈS avoir exécuté de cette manière le projet de Fabrice, nous sortîmes de chez Camille, en nous applaudissant d'un succès qui surpassoit notre attente ; car nous n'avions compté que sur la bague. Nous emportions sans façon tout le reste. Bien loin de nous faire un scrupule d'avoir volé des courtisanes, nous nous imaginions avoir fait une action méritoire. Messieurs, nous dit Fabrice, lorsque nous fûmes dans la rue, après avoir fait une si belle expédition, nous quitterons-nous sans nous en réjouir le verre à la main ? Ce n'est pas mon sentiment ; & je suis d'avis que nous regagnions notre cabaret, où nous passerons la nuit à nous réjouir. Demain, nous vendrons le flambeau, le collier, les pendans d'oreilles, & nous en partagerons l'argent en frères. Après quoi, chacun reprendra le che-

min de sa maison, & s'excusera du mieux qu'il lui sera possible auprès de son maître. La pensée de monsieur l'alguazil nous parut très-judicieuse. Nous retournâmes tous au cabaret, les uns jugeant qu'ils trouveroient facilement une excuse pour avoir découché, & les autres ne se fouchant guère d'être chassés de chez eux.

Nous fîmes apprêter un bon souper, & nous nous mîmes à table avec autant d'appétit que de gaieté. Le repas fut assaisonné de mille discours agréables. Fabrice, surtout, qui sçavoit donner de l'enjouement à la conversation, divertit fort la compagnie. Il lui échappa je ne sçais combien de traits pleins de sel castillan, qui vaut bien le sel attique. Mais dans le temps que nous étions le plus en train de rire, notre joie fut tout à coup troublée par un événement imprévu & des plus défagréables. Il entra dans la chambre où nous soupions un homme assez bien fait, suivi de deux autres de très-mauvaise mine. Après ceux-là, trois autres parurent, & nous en comptâmes jusqu'à douze, qui survinrent ainsi trois à trois. Ils portoient des carabines avec des épées & des baïonnettes. Nous vîmes bien que c'étoit des archers de la patrouille, & il ne nous fut pas difficile de juger de leur intention. Nous eûmes d'abord quelque envie de résister ; mais ils nous enveloppèrent en un instant, & nous tinrent en respect, tant par leur nombre, que par leurs armes à feu. Messieurs, nous dit le comman-

dant, d'un air railleur, je fçais par quel ingénieux artifice vous venez de retirer une bague des mains de certaine avanturière. Certes, le trait est excellent, & mérite bien une récompense publique. Auffi ne peut-elle vous échapper. La justice qui vous destine dans son palais un logement, ne manquera pas de payer un si bel effort de génie. Toutes les personnes à qui ce discours s'adreffoit en furent déconcertées. Nous changeâmes de contenance, & sentîmes à notre tour la même frayeur que nous avions inspirée chez Camille. Fabrice pourtant, quoique pâle & défait, voulut nous justifier. Seigneur, dit-il, nous n'avons pas eu une mauvaise intention, &, par conséquent, on nous doit pardonner cette petite supercherie. Comment diable ! répliqua le commandant avec colère, vous appelez cela une petite supercherie ? Sçavez-vous bien qu'il y va de la corde ? Outre qu'il n'est pas permis de se rendre justice soi-même, vous avez emporté un flambeau, un collier, & des pendans d'oreilles, &, ce qui, sans doute, est un cas pendable, c'est que, pour faire ce vol, vous vous êtes travestis en archers. Des misérables se déguiser en honnêtes gens, pour mal faire ! Je vous trouverai trop heureux, si l'on ne vous condamne qu'à faucher le grand pré ¹². Lorsqu'il nous eut fait comprendre que la chose étoit encore plus sérieuse que nous ne l'avions pensé d'abord, nous nous jettâmes tous à ses pieds, & le priâmes d'avoir pitié de notre

jeunesse ; mais nos prières furent inutiles. De plus, ce qui est tout à fait extraordinaire, il rejetta la proposition que nous fîmes de lui abandonner le collier, les pendans & le flambeau. Il refusa même ma bague, parce que je la lui offrois, peut-être, en trop bonne compagnie. Enfin, il se montra inexorable. Il fit défarmer mes compagnons, & nous emmena tous ensemble aux prisons de la ville. Comme on nous y conduisoit, un des archers m'apprit que la vieille qui demouroit avec Camille nous ayant soupçonnés de n'être pas de véritables valets de pied de la justice, elle nous avoit suivis jusqu'au cabaret, & que là ses soupçons s'étant tournés en certitude, elle en avoit averti la patrouille, pour se venger de nous.

On nous fouilla d'abord partout. On nous ôta le collier, les pendans & le flambeau. On m'arracha pareillement ma bague, avec le rubis des isles Philippines, que j'avois par malheur dans mes poches. On ne me laissa pas seulement les réaux que j'avois reçus ce jour-là pour mes ordonnances. Ce qui me prouva que les gens de justice de Valladolid sçavoient aussi bien faire leur charge que ceux d'Astorga, & que tous ces messieurs avoient des manières uniformes. Tandis qu'on me spolioit de mes bijoux & de mes espèces, l'officier de la patrouille, qui étoit présent, contoit notre aventure aux ministres de la spoliation. Le fait leur sembla si grave, que la plupart d'entr'eux nous trouvoient dignes du

dernier supplice. Les autres, moins sévères, disoient que nous pourrions en être quittes pour chacun deux cents coups de fouet, avec quelques années de service sur mer. En attendant la décision de monsieur le corregidor, on nous enferma dans un cachot, où nous nous couchâmes sur la paille dont il étoit presque aussi jonché qu'une écurie où l'on a fait la litière aux chevaux. Nous aurions pu y demeurer longtemps, & n'en sortir que pour aller aux galères, si, dès le lendemain, le seigneur Manuel Ordoñez n'eût entendu parler de notre affaire, & résolu de tirer Fabrice de prison, ce qu'il ne pouvoit faire sans nous délivrer tous avec lui. C'étoit un homme fort estimé dans la ville. Il n'épargna point les sollicitations, & tant par son crédit, que par celui de ses amis, il obtint, au bout de trois jours, notre élargissement. Mais nous ne sortîmes point de ce lieu-là comme nous y étions entrés ; le flambeau, le collier, les pendans, ma bague & le rubis, tout y resta. Cela me fit souvenir de ces vers de Virgile qui commencent par *Sic vos non vobis*.

D'abord que nous fûmes en liberté, nous retournâmes chez nos maîtres. Le docteur Sangrado me reçut bien. Mon pauvre Gil Blas, me dit-il, je n'ai sçu que ce matin ta disgrâce. Je me préparois à solliciter fortement pour toi. Il faut te consoler de cet accident, mon ami, & t'attacher plus que jamais à la médecine. Je répondis que j'étois dans ce dessein, & vérita-

blement je m'y donnai tout entier. Bien loin de manquer d'occupation, il arriva, comme mon maître l'avoit si heureusement prédit, qu'il y eut bien des maladies. Des fièvres malignes commencèrent à régner dans la ville & dans les fauxbourgs. Tous les médecins de Valladolid eurent de la pratique, & nous particulièrement. Il ne se passoit point de jour que nous ne vissions chacun huit ou dix malades : ce qui suppose bien de l'eau bue & du sang répandu. Mais je ne sçais comment cela se faisoit : ils mouroient tous, soit que nous les traitaffions d'une manière propre à cela, soit que leurs maladies fussent incurables. Nous faisons rarement trois visites à un malade. Dès la seconde, nous apprenions qu'il venoit d'être enterré, ou nous le trouvions à l'agonie. Comme je n'étois qu'un jeune médecin qui n'avoit pas encore eu le temps de s'endurcir au meurtre, je m'affligeois des événemens funestes qu'on pouvoit m'imputer. Monsieur, dis-je un soir au docteur Sangrado, j'atteste ici le ciel que je suis exactement votre méthode. Cependant tous mes malades vont en l'autre monde. On diroit qu'ils prennent plaisir à mourir, pour décréditer notre médecine. J'en ai rencontré aujourd'hui deux qu'on portoit en terre. Mon enfant, répondit-il, je pourrois te dire à peu près la même chose. Je n'ai pas souvent la satisfaction de guérir les personnes qui tombent entre mes mains, & si je n'étois pas aussi sûr de mes principes que je le suis, je croi-

rois mes remèdes contraires à presque toutes les maladies que je traite. Si vous m'en voulez croire, monsieur, repris-je, nous changerons de pratique. Donnons, par curiosité, des préparations chimiques à nos malades. Essayons le kermès. Le pis qu'il en puisse arriver, c'est qu'il produise le même effet que notre eau chaude & nos saignées. Je ferois volontiers cet essai, repliqua-t-il, si cela ne tiroit pas à conséquence ; mais j'ai publié un livre où je vante la fréquente saignée & l'usage de la boisson ¹³ : veux-tu que j'aie à décrier mon ouvrage ? Oh ! vous avez raison, lui repartis-je ; il ne faut point accorder ce triomphe à vos ennemis. Ils diroient que vous vous laissez défabuser. Ils vous perdroient de réputation. Périront plutôt le peuple, la noblesse & le clergé ! Allons donc toujours notre train. Après tout, nos confrères, malgré l'aversion qu'ils ont pour la saignée, ne savent pas faire de plus grands miracles que nous, & je crois que leurs drogues valent bien nos spécifiques.

Nous continuâmes à travailler sur nouveaux frais, & nous y procédâmes de manière qu'en moins de six semaines nous fîmes autant de veuves & d'orphelins que le siège de Troie. Il sembloit que la peste fût dans Valladolid, tant on y faisoit de funérailles. Il venoit tous les jours au logis quelque père nous demander compte d'un fils que nous lui avions enlevé, ou bien quelque oncle qui nous reprochoit la mort

de son neveu. Pour les neveux & les fils dont les oncles & les pères s'étoient mal trouvés de nos remèdes, ils ne paroissoient point chez nous. Les maris étoient aussi fort discrets : ils ne nous chicanoyent point sur la perte de leurs femmes. Mais les personnes affligées, dont il nous falloit effuyer les reproches, avoient quelquefois une douleur brutale. Ils nous appelloient ignorans, affaffins. Ils ne ménageoyent point les termes. J'étois ému de leurs épithètes ; mais mon maître, qui étoit fait à cela, les écoutoit de sang-froid. J'aurois pu, comme lui, m'accoutumer aux injures, si le ciel, pour ôter sans doute aux malades de Valladolid un de leurs fléaux, n'eût fait naître une occasion de me dégoûter de la médecine, que je pratiquois avec si peu de succès. C'est de quoi je vais faire un détail fidèle, dût le lecteur en rire à mes dépens.

Il y avoit dans notre voisinage un jeu de paume, où les fainéans de la ville s'assembloient chaque jour. On y voyoit un de ces braves de profession qui s'érigent en maîtres & décident les différens dans les tripots. Il étoit de Biscaye, & se faisoit appeller don Rodrigue de Mondragon. Il paroissoit avoir trente ans. C'étoit un homme d'une taille ordinaire, mais sec & nerveux. Outre deux petits yeux étincelans qui lui rouloient dans la tête & sembloient menacer tous ceux qu'il regardoit, un nez fort épaté lui tomboit sur une moustache rousse, qui s'élevoit en croc jusqu'à la tempe. Il avoit la

parole si rude & si brusque qu'il n'avoit qu'à parler pour inspirer de l'effroi. Ce casseur de raquettes s'étoit rendu le tyran du jeu de paume. Il jugeoit impérieusement les contestations qui survenoient entre les joueurs, & il ne falloit pas qu'on appellât de ses jugemens, à moins que l'appellant ne voulût se résoudre à recevoir de lui le lendemain un cartel de défi. Tel que je viens de représenter le seigneur don Rodrigue, que le *don* qu'il mettoit à la tête de son nom n'empêchoit pas d'être roturier, il fit une tendre impression sur la maîtresse du tripot. C'étoit une femme de quarante ans, riche, assez agréable, & veuve depuis quinze mois. J'ignore comment il put lui plaire. Ce ne fut pas assurément par sa beauté ; ce fut donc par ce je ne sais quoi qu'on ne sauroit dire. Quoi qu'il en soit, elle eut du goût pour lui, & forma le dessein de l'épouser. Mais, dans le temps qu'elle se préparoit à consommer cette affaire, elle tomba malade, &, malheureusement pour elle, je devins son médecin. Quand sa maladie n'auroit pas été une fièvre maligne, mes remèdes suffisoient pour la rendre dangereuse. Au bout de quatre jours, je remplis de deuil le tripot. La paumière alla où j'envoyois tous mes malades, & ses parens s'emparèrent de son bien. Don Rodrigue, au désespoir d'avoir perdu sa maîtresse, ou plutôt l'espérance d'un mariage très-avantageux pour lui, ne se contenta pas de jeter feu & flammes contre moi ; il jura qu'il me passeroit son épée

au travers du corps, & m'extermineroit à la première vue. Un voisin charitable m'avertit de ce ferment, & la connoissance que j'avois de Mondragon, bien loin de me faire mépriser cet avis, me remplit de trouble & de frayeur. Je n'osois fortir du logis, de peur de rencontrer ce diable d'homme, & je m'imaginois sans cesse le voir entrer dans notre maison d'un air furieux. Je ne pouvois goûter un moment de repos. Cela me détacha de la médecine, & je ne songeai plus qu'à m'affranchir de mon inquiétude. Je repris mon habit brodé, &, après avoir dit adieu à mon maître qui ne put me retenir, je fortis de la ville à la pointe du jour, non sans craindre de trouver don Rodrigue en mon chemin.





CHAPITRE VI.

*Quelle route il prit en sortant de Valladolid ;
& quel homme le joignit en chemin.*



JE marchois fort vite, & regardois de temps en temps derrière moi, pour voir si ce redoutable Biscaiën ne suivoit point mes pas. J'avois l'imagination si remplie de cet homme-là, que je prenois pour lui tous les arbres & les buissons. Je sentoïis à tous momens mon cœur tressaillir d'effroi. Je me rassurai pourtant, après avoir fait une bonne lieue, & je continuai plus doucement mon chemin vers Madrid, où je me proposois d'aller. Je quittois sans peine le séjour de Valladolid. Tout mon regret étoit de me séparer de Fabrice, mon cher Pylade, à qui je n'avois pu même faire mes adieux. Je n'étois nullement fâché d'avoir renoncé à la médecine ; au contraire, je demandois pardon à Dieu de l'avoir exercée. Je ne laissai pas de compter avec plaisir l'argent que j'avois dans mes poches, bien que ce fût le fa-

laire de mes aflaffinats. Je reffemblois aux femmes qui cessent d'être libertines, mais qui gardent toujours à bon compte le profit de leur libertinage. J'avois en réaux à peu près la valeur de cinq ducats. C'étoit là tout mon bien. Je me promettois, avec cela, de me rendre à Madrid, où je ne doutois point que je ne trouvasse quelque bonne condition. D'ailleurs, je fouhaitois passionnément d'être dans cette superbe ville, qu'on m'avoit vantée comme l'abrégé de toutes les merveilles du monde.

Tandis que je rappellois tout ce que j'en avois ouï dire, & que je jouissois par avance des plaisirs qu'on y prend, j'entendis la voix d'un homme qui marchoit sur mes pas, & qui chantoit à plein gosier. Il avoit sur le dos un sac de cuir, une guitare pendue au col, & il portoit une assez longue épée. Il alloit si bon train, qu'il me joignit en peu de temps. C'étoit un des deux garçons barbiers avec qui j'avois été en prison pour l'aventure de la bague. Nous nous reconnûmes d'abord l'un l'autre, quoique nous eussions changé d'habit, & nous demeurâmes fort étonnés de nous rencontrer inopinément sur un grand chemin. Si je lui témoignai que j'étois ravi de l'avoir pour compagnon de voyage, il me parut, de son côté, sentir une extrême joie de me revoir. Je lui contai pourquoi j'avois quitté Valladolid & lui, pour me faire la même confidence, m'ap-

prit qu'il avoit eu du bruit avec son maître, & qu'ils s'étoient dit tous deux réciproquement un éternel adieu. Si j'eusse voulu, ajouta-t-il, demeurer plus long-temps à Valladolid, j'y aurois trouvé dix boutiques pour une ; car, fans vanité, j'ose dire qu'il n'est point de barbier en Espagne qui sçache mieux que moi raser à poil & à contrepoil, & mettre une moustache en papillotes. Mais je n'ai pu résister davantage au violent désir que j'ai de retourner dans ma patrie, d'où il y a dix années entières que je suis parti. Je veux respirer un peu l'air natal, & sçavoir dans quelle situation sont mes parens. Je ferai chez eux après demain, puisque l'endroit qu'ils habitent, & qu'on appelle Olmedo, est un gros village en-deçà de Ségovie.

Je résolus d'accompagner ce barbier jusques chez lui, & d'aller à Ségovie chercher quelque commodité pour Madrid. Nous commençâmes à nous entretenir de choses indifférentes, en poursuivant notre route. Ce jeune homme étoit de bonne humeur, & avoit l'esprit agréable. Au bout d'une heure de conversation, il me demanda si je me sentoient de l'appétit. Je lui répondis qu'il verroit à la première hôtellerie. En attendant que nous y arrivions, me dit-il, nous pouvons faire une pause. J'ai dans mon sac de quoi déjeuner. Quand je voyage, j'ai toujours soin de porter des provisions. Je ne me charge point d'habits, de linge, ni d'autres hardes inu-

tiles, Je ne veux point de superflu. Je ne mets dans mon sac que des munitions de bouche, avec mes rasoirs, & une favonnette. Je n'ai besoin que de cela. Je louai sa prudence, & consentis de bon cœur à la pause qu'il proposoit. J'avois faim, & je me préparois à faire un bon repas. Après ce qu'il venoit de dire, je m'y attendois. Nous nous détournâmes un peu du grand chemin, pour nous asseoir sur l'herbe. Là, mon garçon barbier étala ses vivres, qui consistoient dans cinq ou six oignons, avec quelques morceaux de pain & du fromage ; mais ce qu'il produisit comme la meilleure pièce du sac, fut une petite outre remplie, disoit-il, d'un vin délicat & friand. Quoique les mets ne fussent pas bien savoureux, la faim qui nous pressoit l'un & l'autre ne nous permit pas de les trouver mauvais, & nous vuidâmes aussi l'outre, où il y avoit environ deux pintes d'un vin qu'il se feroit fort bien passé de me vanter. Nous nous levâmes après cela, & nous nous remîmes en marche avec beaucoup de gaieté. Le barbier, à qui Fabrice avoit dit qu'il m'étoit arrivé des aventures très-particulières, me pria de les lui apprendre moi-même. Je crus ne pouvoir rien refuser à un homme qui m'avoit si bien régalé. Je lui donnai la satisfaction qu'il demandoit. Ensuite, je lui dis que, pour reconnoître ma complaisance, il falloit qu'il me contât aussi l'histoire de sa vie. Oh ! pour mon histoire, s'écria-t-il, elle ne mérite guère d'être entendue.

Elle ne contient que des faits fort simples. Néanmoins, ajouta-t-il, puisque nous n'avons rien de meilleur à faire, je vais vous la raconter telle qu'elle est. En même temps, il en fit le récit, à peu près de cette sorte.





13
11100

CHAPITRE VII.

Histoire du garçon barbier.



ERNAND Perès de la Fuente, mon grand-père (je prends la chose de loin), après avoir été, pendant cinquante ans, barbier du village d'Olmedo, mourut, & laissa quatre fils. L'aîné, nommé Nicolas, s'empara de sa boutique, & lui succéda dans sa profession; Bertrand, le puîné, se mettant le commerce en tête, devint marchand mercier, & Thomas, qui étoit le troisième, se fit maître d'école. Pour le quatrième, qu'on appeloit Pedro, comme il se sentoît né pour les belles-lettres, il vendit une petite pièce de terre qu'il avoit eue pour son partage, & alla demeurer à Madrid, où il espéroit qu'un jour il se feroit distinguer par son sçavoir & par son esprit. Ses trois autres frères ne se séparèrent point. Ils s'établirent à Olmedo, en se mariant avec des filles de laboureurs, qui leur apportèrent en mariage peu de bien, mais en récompense une grande fécondité. Elles firent des enfans comme à l'envi l'une de l'autre. Ma

mère, femme du barbier, en mit au monde six pour sa part, dans les six premières années de son mariage. Je fus du nombre de ceux-là. Mon père m'apprit de très-bonne heure à raser ; & lorsqu'il me vit parvenu à l'âge de quinze ans, il me chargea les épaules de ce sac que vous voyez, me ceignit d'une longue épée, & me dit : Va, Diego, tu es en état présentement de gagner ta vie, va courir le pays. Tu as besoin de voyager pour te dégourdir & te perfectionner dans ton art. Pars, & ne reviens à Olmedo qu'après avoir fait le tour de l'Espagne. Que je n'entende point parler de toi avant ce temps-là. En achevant ces paroles, il m'embrassa de bonne amitié, & me poussa hors du logis.

Tels furent les adieux de mon père. Pour ma mère, qui avoit moins de rudesse dans ses mœurs, elle parut plus sensible à mon départ. Elle laissa couler quelques larmes, & me glissa même dans la main un ducat à la dérobée. Je sortis donc ainsi d'Olmedo, & pris le chemin de Ségovie. Je n'eus pas fait deux cents pas, que je m'arrêtai pour visiter mon sac. J'eus envie de voir ce qu'il y avoit dedans, & de connoître précisément ce que je possédois. J'y trouvai une trouffe où étoient deux rasoirs qui sembloient avoir rasé dix générations, tant ils étoient usés, avec une bandelette de cuir pour les repasser, & un morceau de savon. Outre cela, une chemise de chanvre toute neuve, une vieille paire de fouliers de mon père, & ce qui me réjouit

plus que tout le reste, une vingtaine de réaux enveloppés dans un chiffon de linge. Voilà quelles étoient mes facultés. Vous jugez bien par là que maître Nicolas le barbier comptoit beaucoup sur mon sçavoir faire, puisqu'il me laissoit partir avec si peu de chose. Cependant la possession d'un ducat & de vingt réaux ne manqua pas d'éblouir un jeune homme qui n'avoit jamais eu d'argent. Je crus mes finances inépuisables, & , transporté de joie, je continuai mon chemin, en regardant de moment en moment la garde de ma rapière, dont la lame me battoit à chaque pas le mollet, ou s'embarraffoit dans mes jambes.

J'arrivai sur le soir au village d'Ataquinès, avec un très-rude appétit. J'allai loger à l'hôtellerie, & , comme si j'eusse été en état de faire de la dépense, je demandai d'un ton haut à souper. L'hôte me considéra quelque temps, & , voyant à qui il avoit affaire, il me dit d'un air doux : Ça, mon gentilhomme, vous serez satisfait. On va vous traiter comme un prince. En parlant de cette sorte, il me mena dans une petite chambre, où il m'apporta, un quart d'heure après, un civet de matou, que je mangeai avec la même avidité que s'il eût été de lièvre ou de lapin. Il accompagna cet excellent ragoût d'un vin qui étoit si bon, disoit-il, que le roi n'en buvoit pas de meilleur. Je m'aperçus pourtant que c'étoit du vin gâté. Mais cela ne m'empêcha pas de lui faire autant d'honneur qu'au

matou. Il falloit ensuite, pour achever d'être traité comme un prince, que je couchasse dans un lit plus propre à causer l'insomnie qu'à l'ôter. Peignez-vous un grabat fort étroit, & si court, que je ne pouvois étendre les jambes, tout petit que j'étois. D'ailleurs, il n'avoit, pour tout matelas & lit de plume, qu'une simple paille piquée & couverte d'un drap mis en double, qui, depuis le dernier blanchissage, avoit servi peut-être à cent voyageurs. Néanmoins, dans ce lit que je viens de représenter, l'estomac plein du civet & de ce vin délicieux que l'hôte m'avoit donné, graces à ma jeunesse & à mon tempérament, je dormis d'un profond sommeil, & passai la nuit sans indigestion.

Le jour suivant, lorsque j'eus déjeûné, & bien payé la bonne chère qu'on m'avoit faite, je me rendis tout d'une traite à Ségovie. Je n'y fus pas si-tôt, que j'eus le bonheur de trouver une boutique, où l'on me reçut pour ma nourriture & mon entretien. Mais je n'y demurai que six mois ; un garçon barbier, avec qui j'avois fait connoissance, & qui vouloit aller à Madrid, me débaucha, & je partis pour cette ville avec lui. Je me plaçai là sans peine sur le même pied qu'à Ségovie. J'entraï dans une boutique des plus achalandées. Il est vrai qu'elle étoit auprès de l'église de Sainte-Croix, & que la proximité du Théâtre du Prince y attiroit bien de la pratique. Mon maître, deux grands garçons & moi, nous ne pouvions presque suffire à ser-

vir les hommes qui venoient s'y faire raser. J'en voyois de toutes fortes de conditions, mais entr'autres des comédiens & des auteurs. Un jour, deux personnages de cette dernière espèce s'y trouvèrent ensemble. Ils commencèrent à s'entretenir des poètes & des poësies du temps, & je leur entendis prononcer le nom de mon oncle. Cela me rendit plus attentif à leurs discours que je ne l'avois été. Don Juan de Zavaleta, disoit l'un, est un auteur sur lequel il me paroît que le public ne doit pas compter. C'est un esprit froid, un homme sans imagination. Sa dernière pièce l'a furieusement décrié. Et Luis Velez de Guevara, disoit l'autre, ne vient-il pas de donner un bel ouvrage au public ! a-t-on jamais rien vu de plus misérable ! Ils nommèrent encore je ne sçais combien d'autres poètes, dont j'ai oublié les noms ; je me souviens seulement qu'ils en dirent beaucoup de mal. Pour mon oncle, ils en firent une mention plus honorable. Ils convinrent tous deux que c'étoit un garçon de mérite. Oui, dit l'un, don Pedro de la Fuente est un auteur excellent. Il y a, dans ses livres, une fine plaisanterie mêlée d'érudition, qui les rend piquans & pleins de sel. Je ne suis pas surpris s'il est estimé de la cour & de la ville, & si plusieurs grands lui font des pensions. Il y a déjà bien des années, dit l'autre, qu'il jouit d'un assez gros revenu. Il a sa nourriture & son logement chez le duc de Medina Celi. Il ne fait point de dépense. Il doit être fort bien dans ses affaires.

Je ne perdis pas un mot de tout ce que ces poètes dirent de mon oncle. Nous avions appris, dans la famille, qu'il faisoit du bruit à Madrid par ses ouvrages. Quelques personnes, en passant par Olmedo, nous l'avoient dit. Mais, comme il négligeoit de nous donner de ses nouvelles, & qu'il paroissoit fort détaché de nous, de notre côté, nous vivions dans une très-grande indifférence pour lui. Bon sang toutefois ne peut mentir. Dès que j'entendis dire qu'il étoit dans une belle passe, & que je sçus où il demeuroit, je fus tenté de l'aller trouver. Une seule chose m'embarrassoit : les auteurs l'avoient appelé don Pedro. Ce *don* me fit quelque peine, & je craignis que ce ne fût un autre poète que mon oncle. Cette crainte pourtant ne m'arrêta point. Je crus qu'il pouvoit être devenu noble ainsi que bel esprit, & je résolus de le voir. Pour cet effet, avec la permission de mon maître, je m'ajustai un matin le mieux que je pus, & je fortis de notre boutique, un peu fier d'être neveu d'un homme qui s'étoit acquis tant de réputation par son génie. Les barbiers ne sont pas les gens du monde les moins susceptibles de vanité. Je commençai à concevoir une grande opinion de moi, &, marchant d'un air présomptueux, je me fis enseigner l'hôtel du duc de Medina Celi. Je me présentai à la porte, & dis que je souhaitois de parler au seigneur don Pedro de la Fuente. Le portier me montra du doigt, au fond d'une cour, un

petit escalier, & me répondit : Montez par-là, puis frappez à la première porte que vous rencontrerez à main droite. Je fis ce qu'il me disoit : je frappai à une porte. Un jeune homme vint ouvrir, & je lui demandai si c'étoit là que logeoit le feigneur don Pedro de la Fuente. Oui, me répondit-il, mais vous ne sçauriez lui parler présentement. Je ferois bien aise, lui dis-je, de l'entretenir. Je viens lui apprendre des nouvelles de sa famille. Quand vous auriez, repartit-il, des nouvelles du pape à lui dire, je ne vous introduirois pas dans sa chambre en ce moment. Il compose, & lorsqu'il travaille, il faut bien se garder de le distraire de son ouvrage. Il ne sera visible que sur le midi. Allez faire un tour, & revenez dans ce temps-là.

Je fortis, & me promenai toute la matinée dans la ville, en songeant sans cesse à la réception que mon oncle me feroit. Je crois, disois-je, qu'il sera ravi de me voir. Je jugeois, de ses sentimens par les miens, & je me préparois à une reconnoissance fort touchante. Je retournai chez lui en diligence à l'heure qu'on m'avoit marquée. Vous arrivez à propos, me dit son valet. Mon maître va bientôt fortir. Attendez ici un instant. Je vais vous annoncer. A ces mots, il me laissa dans l'antichambre. Il y revint un moment après, & me fit entrer dans la chambre de son maître, dont le visage me frappa d'abord par un air de famille. Il me sembla que c'étoit mon oncle Thomas,

tant ils se ressembloient tous deux. Je le saluai avec un profond respect, & lui dis que j'étois fils de maître Nicolas de la Fuente, barbier d'Olmedo ; je lui appris aussi que j'exerçois à Madrid, depuis trois semaines, le métier de mon père en qualité de garçon, & que j'avois dessein de faire le tour de l'Espagne pour me perfectionner. Tandis que je parlois, je m'aperçus que mon oncle rêvoit. Il doutoit apparemment s'il me défavoueroit pour son neveu, ou s'il se déferoit adroitement de moi. Il choisit ce dernier parti. Il affecta de prendre un air riant, & me dit : Hé bien ! mon ami, comment se portent ton père & tes oncles ? Dans quel état sont leurs affaires ? Je commençai là-dessus à lui représenter la propagation copieuse de notre famille. Je lui en nommai tous les enfans, mâles et femelles, & je compris dans cette liste jusqu'à leurs parrains & marraines. Il ne parut pas s'intéresser infiniment à ce détail, &, venant à ses fins : Diego, reprit-il, j'approuve fort que tu coures le pays pour te rendre parfait dans ton art, et je te conseille de ne point t'arrêter plus longtemps à Madrid. C'est un séjour pernicieux pour la jeunesse. Tu t'y perdrois, mon enfant. Tu feras mieux d'aller dans les autres villes du royaume. Les mœurs n'y sont pas si corrompues. Va-t-en, poursuivit-il, &, quand tu feras prêt à partir, viens me revoir, je te donnerai une pistole, pour t'aider à faire le tour de l'Espagne. En disant ces pa-

roles, il me mit doucement hors de sa chambre, & me renvoya.

Je n'eus pas l'esprit de m'apercevoir qu'il ne cherchoit qu'à m'éloigner de lui. Je regagnai notre boutique, & rendis compte à mon maître de la visite que je venois de faire. Il ne pénétra pas mieux que moi l'intention du seigneur don Pedro, & il me dit : Je ne suis pas du sentiment de votre oncle. Au lieu de vous exhorter à courir le pays, il devoit plutôt, ce me semble, vous engager à demeurer dans cette ville. Il voit tant de personnes de qualité ! Il peut aisément vous placer dans une grande maison, & vous mettre en état de faire peu à peu une grosse fortune. Frappé de ce discours, qui me présentoit de flatteuses images, j'allai, deux jours après, retrouver mon oncle, & je lui proposai d'employer son crédit pour me faire entrer chez quelque seigneur de la cour. Mais la proposition ne fut pas de son goût. Un homme vain, qui entroit librement chez les grands, & mangeoit tous les jours avec eux, n'étoit pas bien aise, pendant qu'il feroit à la table des maîtres, qu'on vît son neveu à la table des valets. Le petit Diego auroit fait rougir le seigneur don Pedro. Il ne manqua donc pas de m'éconduire, & même très-rudemment. Comment, petit libertin ! me dit-il, d'un air furieux, tu veux quitter ta profession ! Va, je t'abandonne aux gens qui te donnent de si pernicious conseils. Sors de mon appartement, & n'y remets jamais le pied. Autrement, je te

ferai châtier comme tu le mérites. Je fus bien étourdi de ces paroles, & plus encore du ton sur lequel mon oncle le prenoit. Je me retirai les larmes aux yeux, & fort touché de la dureté qu'il avoit pour moi. Cependant, comme j'ai toujours été vif & fier de mon naturel, j'essuyai bientôt mes pleurs. Je passai même de la douleur à l'indignation, & je résolus de laisser là ce mauvais parent, dont je m'étois bien passé jusqu'à ce jour.

Je ne pensai plus qu'à cultiver mon talent. Je m'attachai au travail. Je faisois toute la journée, & le soir, pour donner quelque récréation à mon esprit, j'apprenois à jouer de la guitare. J'avois pour maître de cet instrument un vieux *senor escudero* à qui je faisois la barbe. Il me montrait aussi la musique, qu'il sçavoit parfaitement. Il est vrai qu'il avoit été chantre autrefois dans une cathédrale. Il se nommoit Marcos de Obregon ¹⁴. C'étoit un homme sage, qui avoit autant d'esprit que d'expérience, & qui m'aimoit comme si j'eusse été son fils. Il servoit d'écuyer à la femme d'un médecin qui demouroit à trente pas de notre maison. Je l'allois voir sur la fin du jour, aussitôt que j'avois quitté l'ouvrage, & nous faisions tous deux, assis sur le seuil d'une porte, un petit concert qui ne déplaisoit pas au voisinage. Ce n'est pas que nous eussions des voix fort agréables, mais, en raclant le boyau, nous chantions l'un & l'autre méthodiquement notre partie, & cela suffisoit pour donner du

plaisir aux personnes qui nous écoutoient. Nous divertissions particulièrement dona Mergelina, femme du médecin. Elle venoit dans l'allée nous entendre, & nous obligeoit quelquefois à recommencer les airs qui se trouvoient le plus de son goût. Son mari ne l'empêchoit pas de prendre ce divertissement. C'étoit un homme qui, bien qu'Espagnol & déjà vieux, n'étoit nullement jaloux. D'ailleurs, sa profession l'occupoit tout entier, & , comme il revenoit le soir fatigué d'avoir été chez ses malades, il se couchoit de très-bonne heure, sans s'inquiéter de l'attention que sa femme donnoit à nos concerts. Peut-être aussi qu'il ne les croyoit pas fort capables de faire de dangereuses impressions. Il faut ajouter à cela qu'il ne pensoit pas avoir le moindre sujet de crainte, Mergeline étant une dame jeune & belle, à la vérité, mais d'une vertu si sauvage, qu'elle ne pouvoit souffrir les regards des hommes : il ne lui faisoit donc point un crime d'un passetemps qui lui paroissoit innocent & honnête, & il nous laissoit chanter tant qu'il nous plaisoit.

Un soir, comme j'arrivois à la porte du médecin, dans l'intention de me réjouir à mon ordinaire, j'y trouvai le vieil écuyer qui m'attendoit. Il me prit par la main, & me dit qu'il vouloit faire un tour de promenade avec moi, avant que de commencer notre concert. En même temps, il m'entraîna dans une rue détournée, où, voyant qu'il pouvoit m'entretenir en liberté : Diego,

mon fils, me dit-il d'un air triste, j'ai quelque chose de particulier à vous apprendre. Je crains fort, mon enfant, que nous ne nous repentions, l'un & l'autre, de nous amuser tous les soirs à faire des concerts à la porte de mon maître. J'ai fans doute beaucoup d'amitié pour vous. Je suis bien aise de vous avoir montré à jouer de la guitarre, & à chanter, mais, si j'avois prévu le malheur qui nous menace, vive Dieu ! j'aurois choisi un autre endroit pour vous donner des leçons. Ce discours m'effraya. Je priai l'écuyer de s'expliquer plus clairement, & de me dire ce que nous avions à craindre ; car je n'étois pas homme à braver le péril, & je n'avois pas encore fait mon tour d'Espagne. Je vais, reprit-il, vous conter ce qu'il est nécessaire que vous sçachiez pour bien comprendre tout le danger où nous sommes.

Lorsque j'entrai, poursuivit-il, au service du médecin, & il y a de cela une année, il me dit un matin, après m'avoir conduit devant sa femme : Voyez, Marcos, voyez votre maîtresse. C'est cette dame que vous devez accompagner partout. J'admirai dona Mergelina. Je la trouvai merveilleusement belle, faite à peindre, & je fus particulièrement charmé de l'air agréable qu'elle a dans son port. Seigneur, répondis-je au médecin, je suis trop heureux d'avoir à servir une dame si charmante. Ma réponse déplut à Mergeline, qui me dit d'un ton brusque : Voyez donc celui-là ! Il s'émancipe, vraiment.

Oh ! je n'aime point qu'on me dise des douceurs, moi. Ces paroles, sorties d'une si belle bouche, me surprirent étrangement. Je ne pouvois concilier ces façons de parler rustiques & grossières avec l'agrément que je voyois répandu dans toute la personne de ma maîtresse. Pour son mari, il y étoit accoutumé, & s'applaudissant même d'avoir une épouse d'un si rare caractère : Marcos, me dit-il, ma femme est un prodige de vertu. Ensuite, comme il s'aperçut qu'elle se couvroit de sa mante, & se dispoisoit à sortir pour aller entendre la messe, il me dit de la mener à l'église. Nous ne fûmes pas plutôt dans la rue, que nous rencontrâmes, ce qui n'est pas extraordinaire, des hommes qui, frappés du bon air de dona Mergelina, lui dirent en passant des choses flatteuses. Elle leur répondoit ; mais vous ne sçauriez vous imaginer jusqu'à quel point ses réponses étoient sottes & ridicules. Ils en demeuroient tout étonnés, & ne pouvoient concevoir qu'il y eût au monde une femme qui trouvât mauvais qu'on la louât. Hé ! madame, lui dis-je d'abord, ne faites point d'attention aux discours qui vous sont adressés. Il vaut mieux garder le silence, que de parler avec aigreur. Non, non, me repartit-elle ; je veux apprendre à ces insolens que je ne suis point femme à souffrir qu'on me manque de respect. Enfin, il lui échappa tant d'impertinences, que je ne pus m'empêcher de lui dire tout ce que je pensois, au hazard de lui déplaire.

Je lui représentai, avec le plus de ménagement toutefois qu'il me fut possible, qu'elle faisoit tort à la nature, & gâtoit mille bonnes qualités par son humeur sauvage ; qu'une femme douce & polie pouvoit se faire aimer sans le secours de la beauté ; au lieu qu'une belle personne, sans la douceur & la politesse, devenoit un objet de mépris. J'ajoutai à ces raisonnemens je ne sçais combien d'autres semblables, qui avoient pour tout but la correction de ses mœurs. Après avoir bien moralisé, je craignois que ma franchise n'excitât la colère de ma maîtresse, & ne m'attirât quelque désagréable repartie. Néanmoins elle ne se révolta point contre ma remontrance ; elle se contenta de la rendre inutile, de même que celles qu'il me prit sottement envie de lui faire les jours suivans.

Je me lassai de l'avertir en vain de ses défauts, & je l'abandonnai à la férocité de son naturel. Cependant, le croirez-vous ? cet esprit farouche, cette orgueilleuse femme est depuis deux mois entièrement changée d'humeur. Elle a de l'honnêteté pour tout le monde, & des manières très-agréables. Ce n'est plus cette même Mergeline qui ne répondoit que des sottises aux hommes qui lui tenoient des discours obligeans. Elle est devenue sensible aux louanges qu'on lui donne. Elle aime qu'on lui dise qu'elle est belle, qu'un homme ne peut la voir impunément. Les flatteries lui plaisent. Elle est présentement comme une autre femme. Ce changement

est à peine concevable. Et, ce qui doit encore vous étonner davantage, c'est d'apprendre que vous êtes l'auteur d'un si grand miracle. Oui, mon cher Diego, continua l'écuyer, c'est vous qui avez ainsi métamorphosé dona Mergelina. Vous avez fait une brebis de cette tigresse. En un mot, vous vous êtes attiré son attention. Je m'en suis aperçu plus d'une fois, & je me connois mal en femmes, ou bien elle a conçu pour vous un amour très-violent. Voilà, mon fils, la triste nouvelle que j'avois à vous annoncer, & la fâcheuse conjoncture où nous nous trouvons.

Je ne vois pas, dis-je alors au vieillard, qu'il y ait là-dedans un si grand sujet d'affliction pour nous, ni que ce soit un malheur pour moi d'être aimé d'une jolie dame. Ah ! Diego, repliquait-il, vous raisonnez en jeune homme. Vous ne voyez que l'appât : vous ne prenez point garde à l'hameçon. Vous ne regardez que le plaisir, & moi j'envisage tous les désagrémens qui le suivent. Tout éclate à la fin. Si vous continuez de venir chanter à notre porte, vous irriterez la passion de Mergeline, qui, perdant peut-être toute retenue, laissera voir sa foiblesse au docteur Oloroso, son mari, & ce mari, qui se montre aujourd'hui si complaisant, parce qu'il ne croit pas avoir sujet d'être jaloux, deviendra furieux, se vengera d'elle, & pourra nous faire, à vous & à moi, un fort mauvais parti. Hé bien ! repris-je, seigneur Marcos, je me rends à vos raisons, & m'abandonne à vos conseils. Prescri-

vez-moi la conduite que je dois tenir, pour prévenir tout finistre accident. Nous n'avons qu'à ne plus faire de concerts, repartit-il. Cessez de paroître devant ma maîtresse. Quand elle ne vous verra plus, elle reprendra sa tranquillité. Demeurez chez votre maître ; j'irai vous y trouver, & nous jouerons là de la guitarre sans péril. J'y consens, lui dis-je, & je vous promets de ne plus remettre le pied chez vous. Effectivement, je résolus de ne plus aller chanter à la porte du médecin, & de me tenir désormais renfermé dans ma boutique, puisque j'étois un homme si dangereux à voir.

Cependant le bon écuyer Marcos, avec toute sa prudence, éprouva, peu de jours après que le moyen qu'il avoit imaginé pour éteindre les feux de dona Mergelina produisoit un effet tout contraire. La dame, dès la seconde nuit, ne m'entendant point chanter, lui demanda pourquoi nous avions discontinué nos concerts, & pour quelle raison elle ne me voyoit plus. Il répondit que j'étois si occupé, que je n'avois pas un moment à donner à mes plaisirs. Elle parut se contenter de cette excuse, & pendant trois autres jours encore, elle s'outint mon absence avec assez de fermeté. Mais, au bout de ce temps-là, elle perdit patience, & dit à son écuyer : Vous me trompez, Marcos. Diego n'a pas cessé sans sujet de venir ici. Il y a là-dessous un mystère que je veux éclaircir. Parlez, je vous l'ordonne. Ne me cachez rien. Madame, lui répondit-il, en la

payant d'une autre défaite, puisque vous souhaitez de sçavoir les choses, je vous dirai qu'il lui est souvent arrivé, après nos concerts, de trouver chez lui la table desservie. Il n'ose plus s'exposer à se coucher sans souper. Comment, sans souper ! s'écria-t-elle avec chagrin : que ne m'avez-vous dit cela plus tôt ? Se coucher sans souper ! Ah ! le pauvre enfant ! Allez le voir tout à l'heure, & qu'il vienne dès ce soir. Il ne s'en retournera plus sans manger. Il y aura toujours ici un plat pour lui.

Qu'entends-je, lui dit l'écuyer, en feignant d'être surpris de ce discours, quel changement, ô ciel ! Est-ce vous, madame, qui me tenez ce langage ? Eh ! depuis quand êtes-vous si pitoyable & si sensible ? Depuis, répondit-elle brusquement, depuis que vous demeurez dans cette maison, ou plutôt depuis que vous avez condamné mes manières dédaigneuses, & que vous vous êtes efforcé d'adoucir la rudesse de mes mœurs. Mais, hélas ! ajouta-t-elle en s'attendrissant, j'ai passé de l'une à l'autre extrémité. D'altière & d'insensible que j'étois, je suis devenue trop douce & trop tendre. J'aime votre jeune ami Diego, sans que je puisse m'en défendre, & son absence, bien loin d'affaiblir mon amour, semble lui donner de nouvelles forces. Est-il possible, reprit le vieillard, qu'un jeune homme qui n'est ni beau, ni bien fait, soit l'objet d'une passion si forte ? Je vous pardonnerois vos sentimens, s'ils vous avoient été inspirés par

quelque cavalier d'un mérite brillant... Ah! Marcos, interrompit Mergeline, je ne ressemble donc point aux personnes de mon sexe, ou bien, malgré votre longue expérience, vous ne les connoissez guère, si vous croyez que le mérite les détermine à faire un choix. Si j'en juge par moi-même, elles s'engagent sans délibération. L'amour est un dérèglement d'esprit qui nous entraîne vers un objet, & nous y attache malgré nous. C'est une maladie qui nous vient comme la rage aux animaux. Cessez donc de me représenter que Diego n'est pas digne de ma tendresse. Il suffit que je l'aime, pour trouver en lui mille belles qualités, qui ne frappent point votre vue, & qu'il ne possède peut-être pas. Vous avez beau me dire que ses traits & sa taille ne méritent pas la moindre attention ; il me paroît fait à ravir, & plus beau que le jour. De plus, il a dans la voix une douceur qui me touche, & il joue, ce me semble, de la guitarre avec une grace toute particulière. Mais, madame, repliqua Marcos, songez-vous à ce qu'est Diego ? La bassesse de sa condition... Je ne suis guère plus que lui, interrompit-elle encore, & quand même je serois une femme de qualité, je ne prendrois pas garde à cela.

Le résultat de cet entretien fut que l'écuyer, jugeant qu'il ne gagneroit rien alors sur l'esprit de sa maîtresse, cessa de combattre son entêtement, comme un adroit pilote cède à la tempête qui l'écarte du port où il s'est proposé d'al-

ler. Il fit plus : pour satisfaire la patronne, il me vint chercher, me prit à part, &, après m'avoir conté ce qui s'étoit passé entre elle & lui : Vous voyez, Diego, me dit-il, que nous ne sçaurions nous dispenser de continuer nos concerts à la porte de Mergeline. Il faut absolument, mon ami, que cette dame vous revoie : autrement, elle pourroit faire quelque folie qui nuiroit, plus que toute autre chose, à sa réputation. Je ne fis point le cruel. Je répondis à Marcos que je me rendrois chez lui, sur la fin du jour, avec ma guitare, qu'il pouvoit aller porter cette agréable nouvelle à sa maîtresse. Il n'y manqua pas, & ce fut, pour cette amante passionnée, un grand sujet de ravissement d'apprendre qu'elle auroit, ce soir-là, le plaisir de me voir & de m'entendre.

Peu s'en fallut pourtant qu'un incident assez désagréable ne la frustrât de cette espérance. Je ne pus sortir de chez mon maître avant la nuit, qui, pour mes péchés, se trouva très-obscur. Je marchois à tâtons dans la rue, et j'avois fait peut-être la moitié de mon chemin, lorsque, d'une fenêtre, on me coëffa d'une casquette qui ne chatouilloit point l'odorat. Je puis dire même que je n'en perdis rien, tant je fus bien ajusté. Dans cette situation, je ne sçavois à quoi me résoudre. De retourner sur mes pas, quelle scène pour mes camarades ! C'étoit me livrer à toutes les mauvaises plaisanteries du monde. D'aller aussi chez Mergeline, dans le bel état où j'étois,

cela me faisoit de la peine. Je pris pourtant le parti de gagner la maison du médecin. Je rencontrai, à la porte, le vieil écuyer qui m'attendoit. Il me dit que le docteur Oloroso venoit de se coucher, et que nous pouvions librement nous divertir. Je répondis qu'il falloit auparavant nettoyer mes habits. En même temps je lui contai ma disgrâce. Il y parut sensible, & me fit entrer dans une salle où étoit sa maîtresse. D'abord que cette dame sçut mon aventure, & me vit tel que j'étois, elle me plaignit autant que si les plus grands malheurs me fussent arrivés ; puis, apostrophant la personne qui m'avoit accommodé de cette manière, elle lui donna mille malédictions. Eh ! madame, lui dit Marcos, modérez vos transports. Considérez que cet événement est un pur effet du hazard. Il n'en faut point avoir un ressentiment si vif. Pourquoi, s'écria-t-elle avec emportement, pourquoi ne voulez-vous pas que je ressentive vivement l'offense qu'on a fait à ce petit agneau, à cette colombe sans fiel, qui ne se plaint pas seulement de l'outrage qu'il a reçu ? Ah ! que ne fuis-je homme en ce moment pour le venger !

Elle dit une infinité d'autres choses encore qui marquoient bien l'excès de son amour, qu'elle ne fit pas moins éclater par ses actions ; car, tandis que Marcos s'occupoit à m'essuyer avec une serviette, elle courut dans sa chambre, & en apporta une boîte remplie de toutes sortes de parfums. Elle brûla des drogues odoriférantes & en

parfuma mes habits. Après quoi, elle répandit dessus des effences abondamment. La fumigation & l'asperfion finies, cette charitable femme alla chercher elle-même, dans la cuifine, du pain, du vin, & quelques morceaux de mouton rôti, qu'elle avoit mis à part pour moi. Elle m'obligea de manger, & prenant plaifir à me fervir, tantôt elle me coupoit ma viande, & tantôt elle me verfoit à boire, malgré tout ce que nous pouvions faire, Marcos & moi, pour l'en empêcher. Quand j'eus foupé, meffieurs de la fymphonie fe préparèrent à bien accorder leurs voix avec leurs guitarres. Nous fîmes un concert qui charma Mergeline. Il eft vrai que nous affectons de chanter des airs dont les paroles flattoient fon amour, & il faut remarquer qu'en chantant je la regardois quelquefois du coin de l'œil, d'une manière qui mettoit le feu aux étoupes ; car le jeu commençoit à me plaire. Le concert, quoiqu'il durât depuis long-temps, ne m'ennuyoit point. Pour la dame, à qui les heures paroiffoient des momens, elle auroit volontiers paffé la nuit à nous entendre, fi le vieil écuyer, à qui les momens paroiffoient des heures, ne l'eût fait fouvenir qu'il étoit déjà tard. Elle lui donna bien dix fois la peine de répéter cela. Mais elle avoit affaire à un homme infatigable là-deffus. Il ne la laiffa point en repos que je ne fuffe forti. Comme il étoit fage & prudent, et qu'il voyoit fa maîtrefse abandonnée à une folle paffion, il craignit qu'il ne nous arrivât quelque

traverse. Sa crainte fut bientôt justifiée. Le médecin, soit qu'il se doutât de quelque intrigue secrète, soit que le démon de la jalousie, qui l'avoit respecté jusqu'alors, voulût l'agiter, s'avisa de blâmer nos concerts. Il fit plus : il les défendit en maître, & sans dire les raisons qu'il avoit d'en user de cette sorte, il déclara qu'il ne souffriroit pas davantage qu'on reçût chez lui des étrangers.

Marcos me signifia cette déclaration, qui me regardoit particulièrement, & dont je fus très-mortifié. J'avois conçu des espérances que j'étois fâché de perdre. Néanmoins, pour rapporter les choses en fidèle historien, je vous avouerai que je pris mon mal en patience. Il n'en fut pas de même de Mergeline. Ses sentimens en devinrent plus vifs. Mon cher Marcos, dit-elle à son écuyer, c'est de vous seul que j'attends du secours. Faites en sorte, je vous prie, que je puisse voir secrètement Diego. Que me demandez-vous ? répondit le vieillard avec colère. Je n'ai eu que trop de complaisance pour vous. Je ne prétends point, pour satisfaire votre ardeur insensée, contribuer à déshonorer mon maître, à vous perdre de réputation, & à me couvrir d'infamie, moi qui ai toujours passé pour un domestique d'une conduite irréprochable. J'aime mieux sortir de votre maison, que d'y servir d'une manière si honteuse. Ah ! Marcos, interrompit la dame, tout effrayée de ces dernières paroles, vous me percez le cœur, quand vous

me parlez de vous retirer. Cruel ! vous songez à m'abandonner, après m'avoir réduite dans l'état où je suis ? Rendez-moi donc auparavant mon orgueil, & cet esprit sauvage que vous m'avez ôté. Que n'ai-je encore ces heureux défauts ! Je ferois aujourd'hui tranquille, au lieu que vos remontrances indiscrettes m'ont ravi le repos dont je jouissois. Vous avez corrompu mes mœurs, en voulant les corriger..... Mais, poursuivit-elle en pleurant, que dis-je, malheureuse ? Pourquoi vous faire d'injustes reproches ? Non, mon père, vous n'êtes point l'auteur de mon infortune. C'est mon mauvais sort qui me préparoit tant d'ennui. Ne prenez point garde, je vous en conjure, aux discours extravagans qui m'échappent. Hélas ! ma passion me trouble l'esprit. Ayez pitié de ma foiblesse. Vous êtes toute ma consolation, & si ma vie vous est chère, ne me refusez point votre assistance.

A ces mots, ses pleurs redoublèrent, de sorte qu'elle ne put continuer. Elle tira son mouchoir, & s'en couvrant le visage, elle se laissa tomber sur une chaise, comme une personne qui succombe à son affliction. Le vieux Marcos, qui étoit peut-être la meilleure pâte d'écuyer qu'on vit jamais, ne résista point à un spectacle si touchant. Il en fut vivement pénétré. Il confondit même ses larmes avec celles de sa maîtresse, & lui dit d'un air attendri : Ah ! madame, que vous êtes séduisante ! je ne puis tenir contre votre douleur. Elle vient de vaincre ma vertu. Je

vous promets mon secours. Je ne m'étonne plus si l'amour a la force de vous faire oublier votre devoir, puisque la compassion seule est capable de m'écarter du mien. Ainsi donc l'écuyer, malgré sa conduite irréprochable, se dévoua fort obligeamment à la passion de Mergeline. Il vint un matin m'instruire de tout cela, & il me dit, en me quittant, qu'il concertoit déjà, dans son esprit, ce qu'il avoit à faire pour me procurer une secrète entrevue avec la dame. Il ranima par là mon espérance ; mais j'appris, deux heures après, une très-mauvaise nouvelle. Un garçon apothicaire du quartier, une de nos pratiques, entra pour se faire faire la barbe. Tandis que je me disposois à le raser, il me dit : Seigneur Diego, comment gouvernez-vous le vieil écuyer Marcos de Obregon, votre ami ? Sçavez-vous qu'il va fortir de chez le docteur Oloroso ? Je répondis que non. C'est une chose certaine, reprit-il. On doit aujourd'hui lui donner son congé. Son maître & le mien viennent, devant moi, tout à l'heure, de s'entretenir à ce sujet, & voici, poursuivit-il, quelle a été leur conversation : Seigneur Apundator ¹⁵, a dit le médecin, j'ai une prière à vous faire. Je ne suis pas content d'un vieil écuyer que j'ai dans ma maison, & je voudrois bien mettre ma femme sous la conduite d'une duègne fidèle, sévère & vigilante. Je vous entends, a interrompu mon maître. Vous auriez besoin de la dame Melancia, qui a servi de gouvernante à mon épouse, & qui, de-

puis fix semaines que je suis veuf, demeure encore chez moi. Quoiqu'elle me soit utile dans mon ménage, je vous la cède, à cause de l'intérêt particulier que je prends à votre honneur. Vous pourrez vous reposer sur elle de la sûreté de votre front. C'est la perle des duègnes, un vrai dragon pour garder la pudicité du sexe. Pendant douze années entières qu'elle a été auprès de ma femme, qui, comme vous sçavez, avoit de la jeunesse & de la beauté, je n'ai pas vu l'ombre d'un galant dans ma maison. Oh ! vive Dieu ! il ne falloit pas s'y jouer. Je vous dirai même que la défunte, dans les commencemens, avoit une grande propension à la coquetterie ; mais la dame Melancia la refroidit bientôt, & lui inspira du goût pour la vertu. Enfin, c'est un trésor que cette gouvernante, & vous me remercierez, plus d'une fois, de vous avoir fait ce présent. Là-dessus le docteur a témoigné que ce discours lui donnoit bien de la joie, & ils sont convenus, le seigneur Apuntador & lui, que la duègne iroit dès ce jour remplir la place du vieil écuyer.

Cette nouvelle, que je crus véritable, & qui l'étoit en effet, troubla les idées de plaisir dont je recommençois à me repaître, & Marcos l'après-dînée acheva de les confondre, en me confirmant le rapport du garçon apothicaire. Mon cher Diego, me dit le bon écuyer, je suis ravi que le docteur Oloroso m'ait chassé de sa maison. Il m'épargne par là bien des peines. Outre

que je me voyois à regret chargé d'un vilain emploi, il m'auroit fallu imaginer des ruses et des détours pour vous faire parler en secret à Mergeline. Quel embarras ! Graces au ciel, je suis délivré de ces soins fâcheux & du danger qui les accompagnoit. De votre côté, mon fils, vous devez vous consoler de la perte de quelques doux momens qui auroient pu être suivis de mille chagrins. Je goûtai la morale de Marcos, parce que je n'espérois plus rien, & je quittai la partie. Je n'étois pas, je l'avoue, de ces amans opiniâtres qui se roidissent contre les obstacles ; mais, quand je l'aurois été, la dame Melancia m'eût fait lâcher prise. Le caractère qu'on donnoit à cette duègne me paroiffoit capable de désespérer tous les galans. Cependant, avec quelques couleurs qu'on me l'eût peinte, je ne laiffai pas, deux ou trois jours après, d'apprendre que la femme du médecin avoit endormi cet argus, ou corrompu sa fidélité. Comme je fortois pour aller raser un de nos voisins, une bonne vieille m'arrêta dans la rue, & me demanda si je m'appellois Diego de la Fuente. Je répondis qu'oui. Cela étant, reprit-elle, c'est à vous que j'ai affaire. Trouvez-vous cette nuit à la porte de dona Mergelina, & quand vous y ferez, faites-le connoître par quelque signal, & l'on vous introduira dans la maison. Eh bien ! lui dis-je, il faut convenir du signe que je donnerai. Je sçais contrefaire le chat à ravir, je miaulerai à diverses reprises.

C'est assez, repliqua la messagère de galanterie ; je vais porter votre réponse. Votre servante, feigneur Diego ; que le ciel vous conserve. Ah ! que vous êtes gentil ! Par sainte Agnès ! je voudrais n'avoir que quinze ans, je ne vous chercherois pas pour les autres. A ces paroles, l'officieuse vieille s'éloigna de moi.

Vous vous imaginez bien que ce message m'agita furieusement. Adieu la morale de Marcos. J'attendis la nuit avec impatience, & quand je jugeai que le docteur Oloroso reposoit, je me rendis à sa porte. Là, je me mis à faire des miaulemens qu'on devoit entendre de loin, & qui, fans doute, devoient faire honneur au maître qui m'avoit enseigné un si bel art. Un moment après, Mergeline vint elle-même ouvrir doucement la porte, & la referma dès que je fus dans la maison. Nous gagnâmes la salle où notre dernier concert avoit été fait, & qu'une petite lampe, qui brûloit dans la cheminée, éclairoit foiblement. Nous nous assîmes à côté l'un de l'autre pour nous entretenir, tous deux fort émus, avec cette différence que le plaisir seul causoit toute son émotion, & qu'il entroit un peu de frayeur dans la mienne. Ma dame m'assuroit vainement que nous n'avions rien à craindre de la part de son mari, je sentoïis un frisson qui troubloit ma joie. Madame, lui dis-je, comment avez-vous pu tromper la vigilance de votre gouvernante ? Après ce que j'ai entendu dire de la dame Melancia, je ne croyois pas

qu'il vous fût possible de trouver les moyens de me donner de vos nouvelles, encore moins de me voir en particulier. Dona Mergelina sourit à ce discours, & me répondit : Vous cesserez d'être surpris de la secrète entrevue que nous avons cette nuit ensemble, lorsque je vous aurai conté ce qui s'est passé entre ma duègne & moi. Lorsqu'elle entra dans cette maison, mon mari lui fit mille carettes, & me dit : Mergeline, je vous abandonne à la conduite de cette discrète dame, qui est un précis de toutes les vertus. C'est un miroir que vous aurez incessamment devant les yeux pour vous former à la sagesse. Cette admirable personne a gouverné, pendant douze années, la femme d'un apothicaire de mes amis ; mais gouverné !..... comme on ne gouverne point. Elle en a fait une espèce de sainte.

Cet éloge, que la mine févère de la dame Melancia ne démentoit point, me coûta bien des pleurs, et me mit au désespoir. Je me représentai les leçons qu'il me faudroit écouter depuis le matin jusqu'au soir, & les réprimandes que j'aurois à effuyer tous les jours. Enfin, je m'attendois à devenir la femme du monde la plus malheureuse. Ne ménageant rien dans une si cruelle attente, je dis d'un air brusque à la duègne, d'abord que je me vis seule avec elle : Vous vous préparez sans doute à me bien faire souffrir ; mais je ne suis pas fort patiente, je vous en avertis. Je vous donnerai, de mon côté, toutes

les mortifications possibles. Je vous déclare que j'ai dans le cœur une passion que vos remontrances n'en arracheront pas. Vous pouvez prendre vos mesures là-dessus. Redoublez vos soins vigilans. Je vous avoue que je n'épargnerai rien pour les tromper. A ces mots, la duègne refrognée (je crus qu'elle m'alloit bien haranguer pour son coup d'essai) se dérida le front, & me dit d'un air riant : Vous êtes d'une humeur qui me charme, & votre franchise excite la mienne. Je vois que nous sommes faites l'une pour l'autre. Ah ! belle Mergeline, que vous me connoissez mal, si vous jugez de moi par le bien que le docteur, votre époux, vous en a dit, ou sur ma vue rébarbative ! Je ne suis rien moins qu'une ennemie des plaisirs, et je ne me rends ministre de la jalousie des maris, que pour fervir les jolies femmes. Il y a long-temps que je possède le grand art de me masquer, & je puis dire que je suis doublement heureuse, puisque je jouis tout ensemble de la commodité du vice, & de la réputation que donne la vertu. Entre nous, le monde n'est guère vertueux que de cette façon. Il en coûte trop pour acquérir le fonds des vertus : on se contente aujourd'hui d'en avoir les apparences.

Laissez-moi vous conduire, poursuivit la gouvernante. Nous allons bien en faire accroire au vieux docteur Oloroso. Il aura, par ma foi, le même destin que le seigneur Apuntador. Le front d'un médecin ne me paroît pas plus ref-

pectable que celui d'un apothicaire. Le pauvre Apuntador ! que nous lui avons joué de tours, sa femme & moi ! Que cette dame étoit aimable ! Le bon petit naturel ! Le ciel lui fasse paix ! Je vous réponds qu'elle a bien passé sa jeunesse. Elle a eu je ne sçais combien d'amans que j'ai introduits dans sa maison, sans que son mari s'en soit jamais aperçu. Regardez-moi donc, madame, d'un œil plus favorable, & soyez persuadée, quelque talent qu'eût le vieil écuyer qui vous servoit, que vous ne perdez rien au change. Je vous ferai peut-être encore plus utile que lui.

Je vous laisse à penser, Diego, continua Mergeline, si je sçus bon gré à la duègne de se découvrir à moi si franchement. Je la croyois d'une vertu austère. Voilà comme on juge mal des femmes. Elle me gagna d'abord par ce caractère de sincérité. Je l'embrassai avec un transport de joie qui lui marqua d'avance que j'étois charmée de l'avoir pour gouvernante. Je lui fis ensuite une confiance entière de mes sentimens, & je la priai de me ménager au plutôt un entretien secret avec vous. Elle n'y a pas manqué. Dès ce matin, elle a mis en campagne cette vieille qui vous a parlé, & qui est une intrigante qu'elle a souvent employée pour la femme de l'apothicaire. Mais, ce qu'il y a de plus plaisant dans cette aventure, ajouta-t-elle en riant, c'est que Melancia, sur le rapport que je lui ai fait de l'habitude que mon époux a de passer la

nuit fort tranquillement, s'est couchée auprès de lui, & tient ma place en ce moment. Tant pis, madame, dis-je alors à Mergeline ; je n'applaudis point à l'invention. Votre mari peut fort bien se réveiller, & s'apercevoir de la supercherie. Il ne s'en apercevra point, répondit-elle avec précipitation. Soyez fur cela fans inquiétude, & qu'une vaine crainte n'empoisonne pas le plaisir que vous devez avoir d'être avec une jeune dame qui vous veut du bien.

La femme du vieux docteur remarquant que ce discours ne m'empêchoit pas de craindre, n'oublia rien de tout ce qu'elle crut capable de me rassurer, & elle s'y prit de tant de façons, qu'elle en vint à bout. Je ne pensai plus qu'à profiter de l'occasion. Mais dans le temps que le dieu Cupidon, fuivi des Ris & des Jeux, se dispoisoit à faire mon bonheur, nous entendîmes frapper rudement à la porte de la rue. Aussitôt l'amour & la fuite s'envolèrent, ainsi que des oiseaux timides qu'un grand bruit effarouche tout à coup. Mergeline me cacha promptement sous une table qui étoit dans la salle, elle souffla la lampe, & , comme elle en étoit convenue avec la gouvernante, en cas que ce contretemps arrivât, elle se rendit à la porte de la chambre où repositoit son mari. Cependant on continuoit de frapper à grands coups redoublés, qui faisoient retentir toute la maison. Le médecin s'éveille en sursaut, & appelle Melancia. La duègne s'élançe hors du lit, bien que le docteur,

qui la prenoit pour sa femme, lui criât de ne se point lever. Elle joignit sa maîtresse, qui, la sentant à ses côtés, appelle aussi Melancia, & lui dit d'aller voir qui frappe à la porte. Madame, lui répond la gouvernante, me voici. Recouchez-vous, s'il vous plaît. Je vais sçavoir ce que c'est. Pendant ce temps-là Mergeline s'étant déshabillée, se mit au lit auprès du docteur, qui n'eut pas le moindre soupçon qu'on le trompât. Il est vrai que cette scène venoit d'être jouée dans l'obscurité par deux actrices dont l'une étoit incomparable, et l'autre avoit beaucoup de disposition à le devenir.

La duègne, couverte d'une robe de chambre, parut bientôt après, tenant un flambeau à la main : Seigneur docteur, dit-elle à son maître, prenez la peine de vous lever. Le libraire Fernandez de Buendia, notre voisin, est tombé en apoplexie. On vous demande de sa part. Courez à son secours. Le médecin s'habilla le plus tôt qu'il lui fut possible, & partit. Sa femme, en robe de chambre, vint, avec la duègne, dans la salle où j'étois. Elles me retirèrent de dessous la table plus mort que vif. Vous n'avez rien à craindre, Diego, me dit Mergeline. Remettez-vous. En même temps, elle m'apprit en deux mots comment les choses s'étoient passées. Elle voulut ensuite renouer avec moi l'entretien qui avoit été interrompu ; mais la gouvernante s'y opposa. Madame, lui dit-elle, votre époux trouvera peut-être le libraire mort, & reviendra sur

ses pas. D'ailleurs, ajouta-t-elle en me voyant tranfi de peur, que feriez-vous de ce pauvre garçon-là ? Il n'est pas en état de soutenir la conversation. Il vaut mieux le renvoyer, & remettre la partie à demain. Dona Mergelina n'y consentit qu'à regret, tant elle aimoit le présent, et je crois qu'elle fut bien mortifiée de n'avoir pu faire prendre à son docteur le nouveau bonnet qu'elle lui destinoit.

Pour moi, moins affligé d'avoir manqué les plus précieuses faveurs de l'amour, que bien aise d'être hors de péril, je retournai chez mon maître, où je passai le reste de la nuit à faire des réflexions sur mon aventure. Je doutai quelque temps si j'irois au rendez-vous la nuit suivante. Je n'avois pas meilleure opinion de cette seconde équipée que de l'autre. Mais le diable qui nous obsède toujours ou plutôt nous possède dans de pareilles conjonctures, me représenta que je ferois un grand sot d'en demeurer en si beau chemin. Il offrit même à mon esprit Mergeline avec de nouveaux charmes, & releva le prix des plaisirs qui m'attendoient. Je résolus de poursuivre ma pointe, &, me promettant bien d'avoir plus de fermeté, je me rendis le lendemain, dans cette belle disposition, à la porte du docteur, entre onze heures & minuit. Le ciel étoit très-obscur. Je n'y voyois pas briller une étoile. Je miaulai deux ou trois fois pour avertir que j'étois dans la rue ; &, comme personne ne venoit ouvrir, je ne me contentai pas de re-

commencer, je me mis à contrefaire tous les différens cris de chat, qu'un berger d'Olmedo m'avoit appris ; & je m'en acquittai si bien, qu'un voisin, qui rentroit chez lui, me prenant pour un de ces animaux, dont j'imitois les miaulemens, ramassa un caillou, qui se trouva sous ses pieds, & me le jeta de toute sa force, en disant : Maudit soit le matou ! Je reçus le coup à la tête, & j'en fus si étourdi dans le moment, que je pensai tomber à la renverse. Je sentis que j'étois bien blessé. Il ne m'en fallut pas davantage pour me dégoûter de la galanterie, & perdant mon amour avec mon sang, je regagnai notre maison, où je réveillai & fis lever tout le monde. Mon maître visita & pansa ma blessure, qu'il jugea dangereuse. Elle n'eut pas pourtant de mauvaises suites, & il n'y paroissoit plus trois semaines après. Pendant tout ce temps-là, je n'entendis point parler de Mergeline. Il est à croire que la dame Melancia, pour la détacher de moi, lui fit faire quelque bonne connoissance. Mais c'est de quoi je ne m'embarrassois guères, puisque je sortis de Madrid, pour continuer mon tour d'Espagne, d'abord que je me vis parfaitement guéri.





CHAPITRE VIII.

De la rencontre que Gil Blas & son compagnon firent d'un homme qui trempoit des croûtes de pain dans une fontaine, & de l'entretien qu'ils eurent avec lui.



LE seigneur Diego de la Fuente me raconta d'autres aventures encore qui lui étoient arrivées depuis ; mais elles me semblent si peu dignes d'être rapportées, que je les passerai sous silence. Je fus pourtant obligé d'en entendre le récit, qui ne laissa pas d'être fort long. Il nous mena jusqu'à Ponte de Duero. Nous nous arrêtâmes dans ce bourg le reste de la journée. Nous fîmes faire dans l'hôtellerie une soupe aux choux, & mettre à la broche un lièvre, que nous eûmes grand soin de vérifier. Nous poursuivîmes notre chemin dès la pointe du jour suivant, après avoir rempli notre outre de vin assez bon, & notre sac de quelques morceaux de pain, avec la moitié du lièvre qui nous restoit de notre souper.

Lorsque nous eûmes fait environ deux lieues,

nous nous sentîmes de l'appétit, & , comme nous aperçûmes à deux cents pas du grand chemin plusieurs gros arbres qui formoient dans la campagne un ombrage très agréable, nous allâmes faire halte en cet endroit. Nous y rencontrâmes un homme de vingt-sept à vingt-huit ans, qui trempoit des croûtes de pain dans une fontaine. Il avoit auprès de lui une longue rapière étendue sur l'herbe, avec un havresac dont il s'étoit déchargé les épaules. Il nous parut mal vêtu, mais bien fait & de bonne mine. Nous l'abordâmes civilement. Il nous salua de même. Ensuite il nous présenta de ses croûtes, & nous demanda, d'un air riant, si nous voulions être de la partie. Nous lui répondîmes qu'oui, pourvu qu'il trouvât bon que, pour rendre le repas plus solide, nous joignissions notre déjeûner au sien. Il y consentit fort volontiers, & nous exhibâmes aussitôt nos denrées ; ce qui ne déplut point à l'inconnu. Comment donc, messieurs, s'écria-t-il tout transporté de joie, voilà bien des munitions ! Vous êtes, à ce que je vois, des gens de prévoyance. Je ne voyage pas avec tant de précaution, moi. Je donne beaucoup au hazard. Cependant, malgré l'état où vous me trouvez, je puis vous dire, sans vanité, que je fais quelquefois une figure assez brillante. Sçavez-vous bien qu'on me traite ordinairement de prince, & que j'ai des gardes à ma fuite ? Je vous entends, dit Diego. Vous voulez nous faire comprendre par là que vous êtes comédien. Vous l'avez deviné,

répondit l'autre. Je fais la comédie depuis quinze années pour le moins. Je n'étois encore qu'un enfant, que je jouois déjà de petits rôles. Franchement, répliqua le barbier en branlant de la tête, j'ai de la peine à vous croire. Je connois les comédiens. Ces messieurs-là ne font pas, comme vous, des voyages à pied, ni des repas de faint Antoine. Je doute même que vous mouchiez les chandelles. Vous pouvez, repartit l'hiftrion, penser de moi tout ce qu'il vous plaira ; mais je ne laisse pas de jouer les premiers rôles. Je fais les amoureux. Cela étant, dit mon camarade, je vous en félicite, & suis ravi que le seigneur Gil Blas & moi, nous ayons l'honneur de déjeûner avec un personnage d'une si grande importance.

Nous commençâmes alors à ronger nos grignons & les restes précieux du lièvre, en donnant à l'outré de si rudes accolades, que nous l'eûmes bientôt vidée. Nous étions si occupés tous trois de ce que nous faisions, que nous ne parlâmes presque point pendant ce temps-là. Mais après avoir mangé, nous reprîmes ainsi la conversation : Je suis surpris, dit le barbier au comédien, que vous paroissiez si mal dans vos affaires. Pour un héros de théâtre, vous avez l'air bien indigent. Pardonnez si je vous dis si librement ma pensée. Si librement ! s'écria l'acteur, ah ! vraiment ! vous ne connoissez guère Melchior Zapata. Grace à Dieu ! je n'ai point un esprit à contrepoil. Vous me faites plaisir de

me parler avec tant de franchise ; car j'aime à dire aussi tout ce que j'ai sur le cœur. J'avoue de bonne foi que je ne suis pas riche. Tenez, poursuivit-il, en nous faisant remarquer que son pourpoint étoit doublé d'affiches de comédies, voilà l'étoffe ordinaire qui me sert de doublure, & si vous êtes curieux de voir ma garde-robe, je vais satisfaire votre curiosité. En même temps, il tira de son havresac un habit couvert de vieux passemens d'argent faux, une mauvaise capeline avec quelques vieilles plumes, des bas de soie tout pleins de trous, & des souliers de maroquin rouge fort usés. Vous voyez, nous dit-il ensuite, que je suis passablement gueux. Cela m'étonne, répliqua Diego : vous n'avez donc ni femme ni fille ? J'ai une femme belle & jeune, repartit Zapata, & je n'en suis pas plus avancé. Admirez la fatalité de mon étoile ! J'épouse une aimable actrice, dans l'espérance qu'elle ne me laissera pas mourir de faim, & pour mon malheur, elle a une sagesse incorruptible. Qui diable n'y auroit pas été trompé comme moi ? Il faut que, parmi les comédiennes de campagne, il s'en trouve une vertueuse, & qu'elle me tombe entre les mains ! C'est assurément jouer de malheur, dit le barbier. Aussi, que ne preniez-vous une actrice de la grande troupe de Madrid ? vous auriez été sûr de votre fait. J'en demeure d'accord, reprit l'hisfrion ; mais, malepeste ! il n'est pas permis à un petit comédien de campagne d'élever sa pensée jusqu'à ces fameuses héroïnes.

C'est tout ce que pourroit faire un acteur même de la troupe du Prince. Encore y en a-t-il qui sont obligés de se pourvoir en ville. Heureusement pour eux, la ville est bonne, & l'on y rencontre souvent des fujets qui valent bien de princesses de coulisses.

Hé! n'avez-vous jamais songé, lui dit mon compagnon, à vous introduire dans cette troupe? Est-il besoin d'un mérite infini pour y entrer? Bon! répondit Melchior, vous moquez-vous avec votre mérite infini? Il y a vingt acteurs. Demandez de leurs nouvelles au public. Vous en entendrez parler dans de jolis termes. Il y en a plus de la moitié qui mériteroient de porter encore le havresac. Malgré tout cela, néanmoins, il n'est pas aisé d'être reçu parmi eux. Il faut des espèces ou de puissans amis pour suppléer à la médiocrité du talent. Je dois le sçavoir, puisque je viens de débiter à Madrid, où j'ai été hué et sifflé comme tous les diables, quoique je dusse être fort applaudi; car j'ai crié, j'ai pris des tons extravagans, & suis forti cent fois de la nature: de plus, j'ai mis en déclamant le poing sous le menton de ma princesse; en un mot, j'ai joué dans le goût des grands acteurs de ce pays-là. Et cependant le même public qui trouve en eux ces manières fort agréables, n'a pu les souffrir en moi. Voyez ce que c'est que la prévention. Ainsi donc, ne pouvant plaire par mon jeu, & n'ayant pas de quoi me faire recevoir, en dépit de ceux qui

m'ont sifflé, je m'en retourne à Zamora. J'y vais rejoindre ma femme & mes camarades, qui n'y font pas trop bien leurs affaires. Puissions-nous n'être pas obligés d'y quêter, pour nous mettre en état de nous rendre dans une autre ville, comme cela nous est arrivé plus d'une fois !

A ces mots, le prince dramatique se leva, reprit son havrefac & son épée, & nous dit d'un air grave en nous quittant :

.....*Adieu, messieurs ;
Puissent les dieux sur vous épuiser leurs faveurs.*

Et vous, lui répondit Diego du même ton, puissiez-vous retrouver à Zamora votre femme changée & bien établie ! Dès que le seigneur Zapata nous eut tourné les talons, il se mit à gesticuler & à déclamer en marchant. Aussitôt le barbier & moi, nous commençâmes à le siffler, pour lui rappeler son début. Nos sifflements frappèrent ses oreilles. Il crut entendre encore les sifflets de Madrid. Il regarda derrière lui, & voyant que nous prenions plaisir à nous égayer à ses dépens, loin de s'offenser de ce trait bouffon, il entra de bonne grace dans la plaisanterie, & continua son chemin en faisant de grands éclats de rire. De notre côté, nous nous en donnâmes tout le saoul ; après quoi, nous regagnâmes le grand chemin, & poursuivîmes notre route.



CHAPITRE IX.

*Dans quel état Diego retrouva sa famille,
& après quelles réjouissances Gil Blas & lui
se séparèrent.*



NOUS allâmes ce jour-là coucher entre Moyados & Valpuesta, dans un petit village dont j'ai oublié le nom, & le lendemain nous arrivâmes sur les onze heures du matin dans la plaine d'Olmedo. Seigneur Gil Blas, me dit mon camarade, voici le lieu de ma naissance. Je ne puis le revoir sans transport, tant il est naturel d'aimer sa patrie. Seigneur Diego, lui répondis-je, un homme qui témoigne tant d'amour pour son pays, en devoit parler, ce me semble, un peu plus avantageusement que vous n'avez fait. Olmedo me paroît une ville, & vous m'avez dit que c'étoit un village. Il falloit du moins le traiter de gros bourg. Je lui fais réparation d'honneur, reprit le barbier. Mais je vous dirai qu'après avoir vu Madrid, Tolède, Saragoffe, & toutes les autres grandes villes où j'ai demeuré en

faifant le tour de l'Espagne, je regarde les petites comme des villages. A mefure que nous avancions dans la plaine, il nous paroiffoit que nous apercevions beaucoup de monde auprès d'Olmedo, & , lorsque nous fûmes plus à portée de difcerner les objets, nous trouvâmes de quoi occuper nos regards.

Il y avoit trois pavillons tendus à quelque diftance l'un de l'autre, & tout auprès, un grand nombre de cuifiniers & de marmitons qui préparoient un feftin. Ceux-ci mettoient des couverts fur de longues tables dreffées fous les tentes ; ceux-là rempliffoient de vin des cruches de terre. Les autres faifoient bouillir des marmites, & les autres, enfin, tournoient des broches où il y avoit toutes fortes de viandes. Mais je confidèrai plus attentivement que tout le refte un grand théâtre qu'on avoit élevé. Il étoit orné d'une décoration de carton peint de diverfes couleurs, & chargé de devifes grecques & latines. Le barbier n'eut pas plutôt vu ces infcriptions, qu'il me dit : Tous ces mots grecs fentent furieufement mon oncle Thomas. Je vais parier qu'il y aura mis la main ; car, entre nous, c'eft un habile homme. Il fçait par cœur une infinité de livres de collègue. Tout ce qui me fâche, c'eft qu'il en rapporte fans cefle des paffages dans la converfation ; ce qui ne plaît pas à tout le monde. Outre cela, continua-t-il, mon oncle a traduit des poètes latins & des auteurs grecs. Il pof-

sède l'antiquité, comme on le peut voir par les belles remarques qu'il a faites. Sans lui, nous ne saurions pas que, dans la ville d'Athènes, les enfans pleuroient quand on leur donnoit le fouet. Nous devons cette découverte à sa profonde érudition.

Après que mon camarade & moi nous eûmes regardé toutes les choses dont je viens de parler, il nous prit envie d'apprendre pourquoi l'on faisoit de pareils préparatifs. Nous allions nous en informer, lorsque, dans un homme qui avoit l'air de l'ordonnateur de la fête, Diego reconnut le seigneur Thomas de la Fuente, que nous joignîmes avec empressement. Le maître d'école ne remit pas d'abord le jeune barbier, tant il le trouva changé depuis dix années. Ne pouvant toutefois le méconnoître, il l'embrassa cordialement, & lui dit d'un air affectueux : Hé ! te voilà, Diego, mon cher neveu ! Te voilà donc de retour dans la ville qui t'a vu naître ! Tu viens revoir tes dieux pénates, & le ciel te rend fain & fauf à ta famille. O jour trois & quatre fois heureux ! *albo dies notanda lapillo* ¹⁶. Il y a bien des nouvelles, mon ami, poursuivit-il. Ton oncle Pedro le bel esprit est devenu la victime de Pluton. Il y a trois mois qu'il est mort. Cet avare, pendant sa vie, craignoit de manquer des choses les plus nécessaires : *argenti pallebat amore*. Outre les grosses pensions que quelques grands lui faisoient, il ne dépensoit pas dix

pistoles chaque année pour son entretien. Il étoit même servi par un valet qu'il ne nourrissoit point. Ce fou, plus insensé que le grec Aristippe, qui fit jeter au milieu de la Lydie toutes les richesses que portoient ses esclaves, comme un fardeau qui les incommodoit dans leur marche, entassoit tout l'or & l'argent qu'il pouvoit amasser. Hé ! pour qui ? pour des héritiers qu'il ne vouloit point voir. Il étoit riche de trente mille ducats, que ton père, ton oncle Bertrand & moi, nous avons partagés. Nous sommes en état de bien établir nos enfans. Mon frère Nicolas a déjà disposé de ta sœur Thérèse. Il vient de la marier au fils d'un de nos alcades : *connubio junxit stabili propriamque dicavit*. C'est cet hymen, formé sous les plus heureux auspices, que nous célébrons depuis deux jours avec tant d'appareil. Nous avons fait dresser dans la plaine ces pavillons. Les trois héritiers de Pedro ont chacun le sien, & font tour à tour la dépense d'une journée. Je voudrois que tu fusses arrivé plus tôt, tu aurois vu le commencement de nos réjouissances. Avant-hier, jour du mariage, ton père faisoit les frais. Il donna un festin superbe, qui fut suivi d'une course de bagues. Ton oncle le mercier mit hier la nappe, & nous régala d'une fête pastorale. Il habilla en bergers dix garçons des mieux faits, & dix jeunes filles. Il employa tous les rubans & toutes les aiguillettes de sa boutique à les parer.

Cette brillante jeuneffe forma diverfes danfes & chants, mille chanfonnettes tendres & légères. Néanmoins, quoique rien n'ait jamais été plus galant, cela ne fit pas grand effet. Il faut qu'on n'aime plus, comme autrefois, la paftorale.

Pour aujourd'hui, continua-t-il, tout roule fur mon compte, & je dois fournir aux bourgeois d'Olmedo un fpectacle de mon invention. *Finis coronabit opus!* J'ai fait élever un théâtre, fur lequel, Dieu aidant, je ferai repréfenter par mes difciples une pièce que j'ai compofée. Elle a pour titre : *Les amufemens de Muley Bugentuf, roi de Maroc*. Elle fera parfaitement bien jouée, parce que j'ai des écoliers qui déclament comme les comédiens de Madrid. Ce font des enfans de famille de Pennafiel & de Ségovie, que j'ai en penfion chez moi. Les excellens acteurs ! Il eft vrai que je les ai exercés. Leur déclamation paroîtra frappée au coin du maître, *ut ità dicam*. A l'égard de la pièce, je ne t'en parlerai point. Je veux te laiffer le plaifir de la furprife. Je dirai fimplement qu'elle doit enlever tous les fpectateurs. C'eft un de ces fujets tragiques qui remuent l'ame par les images de la mort qu'ils offrent à l'efprit. Je fuis du fentiment d'Ariftote : il faut exciter la terreur. Ah ! fi je m'étois attaché au théâtre, je n'aurois jamais mis fur la fcène que des princes fanguinaires, que des héros affaffins. Je me ferois baigné dans le fang. On auroit toujours vu périr,

dans mes tragédies, non-seulement les principaux personnages, mais les gardes mêmes. J'aurois égorgé jusques au souffleur. Enfin, je n'aime que l'effroyable¹⁷. C'est mon goût. Aussi ces fortes de poèmes entraînent la multitude, entretiennent le luxe des comédiens, & font rouler tout doucement les auteurs.

Dans le temps qu'il achevoit ces paroles, nous vîmes sortir du village & entrer dans la plaine un grand concours de personnes de l'un & de l'autre sexe. C'étoient les deux époux, accompagnés de leurs parens & de leurs amis, & précédés de dix à douze joueurs d'instrumens, qui, jouant tous ensemble, formoient un concert très-bruyant. Nous allâmes au-devant d'eux, & Diego se fit connoître. Des cris de joie s'élevèrent aussitôt dans l'assemblée, & chacun s'empressa de courir à lui. Il n'eut pas peu d'affaires à recevoir tous les témoignages d'amitié qu'on lui donna. Toute sa famille, & tous ceux même qui étoient présens, l'accablèrent d'embrassades. Après quoi, son père lui dit : Tu fois le bien venu, Diego. Tu retrouves tes parens un peu engraisés, mon ami. Je ne t'en dis pas davantage présentement. Je t'expliquerai cela tantôt par le menu. Cependant tout le monde s'avança dans la plaine, se rendit sous les tentes, & s'assit autour des tables qu'on y avoit dressées. Je ne quittai pas mon compagnon, & nous dinâmes tous deux avec les nouveaux mariés, qui me parurent bien assortis. Le

repas fut assez long, parce que le maître d'école eut la vanité de le vouloir donner à trois services, pour l'emporter sur ses frères, qui n'avoient pas fait les choses si magnifiquement.

Après le festin, tous les convives témoignèrent une grande impatience de voir représenter la pièce du seigneur Thomas, ne doutant pas, disoient-ils, que la production d'un aussi beau génie que le sien ne méritât d'être entendue. Nous nous approchâmes du théâtre, au devant duquel tous les joueurs d'instrumens s'étoient déjà placés pour jouer dans les entr'actes. Comme chacun, dans un grand silence, attendoit qu'on commençât, les acteurs parurent sur la scène, & l'auteur, le poëme à la main, s'affit dans les coulisses, à portée de souffler. Il avoit eu raison de nous dire que la pièce étoit tragique ; car, dans le premier acte, le roi de Maroc, par manière de récréation, tua cent esclaves mores à coups de flèches ; dans le second, il coupa la tête à trente officiers portugais, qu'un de ses capitaines avoit faits prisonniers de guerre ; & dans le troisième, enfin, ce monarque, saoul de ses femmes, mit le feu lui-même à un palais isolé, où elles étoient enfermées, & le réduisit en cendres avec elles. Les esclaves mores, de même que les officiers portugais, étoient des figures d'osier faites avec beaucoup d'art, & le palais, composé de carton, parut tout embrasé par un feu d'artifice. Cet embrasement, accompagné de mille cris plain-

tifs, qui sembloient sortir du milieu des flammes, dénoua la pièce, & ferma le théâtre d'une façon très-divertissante. Toute la plaine retentit du bruit des applaudissemens que reçut une si belle tragédie : ce qui justifia le bon goût du poëte, & fit connoître qu'il sçavoit bien choisir ses fujets.

Je m'imaginois qu'il n'y avoit plus rien à voir après les *Amusemens de Muley Bugentuf*; mais je me trompois. Des tymbales & des trompettes nous annoncèrent un nouveau spectacle. C'étoit la distribution des prix ; car Thomas de la Fuente, pour rendre la fête plus solemnelle, avoit fait composer tous les écoliers, tant externes que pensionnaires, & il devoit ce jour-là donner, à ceux qui avoient le mieux réussi, des livres achetés de ses propres deniers à Ségovie. On apporta donc tout à coup sur le théâtre deux longs bancs d'école, avec une armoire à livres remplie de bouquins proprement reliés. Alors tous les acteurs revinrent sur la scène, et se rangèrent tout autour du seigneur Thomas, qui tenoit aussi bien sa morgue qu'un préfet de collège. Il avoit à la main une feuille de papier où étoient écrits les noms de ceux qui devoient remporter des prix. Il la donna au roi de Maroc, qui commença de la lire à haute voix. Chaque écolier qu'on nommoit alloit respectueusement recevoir un livre des mains du pédant, puis il étoit couronné de lauriers, & on le faisoit asseoir sur un des deux bancs, pour

l'exposer aux regards de l'assistance admirative. Quelque envie toutefois qu'eût le maître d'école de renvoyer les spectateurs contents, il ne put en venir à bout ; parce qu'ayant distribué presque tous les prix aux pensionnaires, ainsi que cela se pratique, les mères de quelques externes prirent feu là-dessus, & accusèrent le pédant de partialité. De sorte que cette fête, qui, jusqu'à ce moment, avait été si glorieuse pour lui, pensa finir aussi mal que le festin des Lapithes.

Fin du second livre.





LIVRE TROISIÈME

CHAPITRE PREMIER.

De l'arrivée de Gil Blas à Madrid, & du premier maître qu'il servit dans cette ville.



JE fis quelque séjour chez le jeune barbier. Je me joignis ensuite à un marchand de Ségovie qui passa par Olmedo. Il revenoit, avec quatre mules, de transporter des marchandises à Valladolid, & s'en retournoit à vuide. Nous fîmes connoissance sur la route, & il prit tant d'amitié pour moi, qu'il voulut absolument me loger, lorsque nous fûmes arrivés à Ségovie. Il me retint deux jours dans sa maison, & quand il me vit prêt à partir pour Madrid par la voie du muletier, il me chargea d'une lettre, en me priant de la rendre, en main propre, à son adresse, sans me dire que ce fût une lettre de recommandation. Je ne manquai pas de la

porter au seigneur Matheo Melendez. C'étoit un marchand de drap qui demeuroit à la porte du Soleil, au coin de la rue des Bahutiers. Il n'eut pas sitôt ouvert le paquet, & lu ce qui étoit contenu dedans, qu'il me dit d'un air gracieux : Seigneur Gil Blas, Pedro Palacio, mon correspondant, m'écrit en votre faveur d'une manière si pressante, que je ne puis me dispenser de vous offrir un logement chez moi. De plus, il me prie de vous trouver une bonne condition. C'est une chose dont je me charge avec plaisir. Je suis persuadé qu'il ne me fera pas bien difficile de vous placer avantageusement.

J'acceptai l'offre de Melendez avec d'autant plus de joie, que mes finances diminuaient à vue d'œil. Mais je ne lui fus pas long-temps à charge. Au bout de huit jours, il me dit qu'il venoit de me proposer à un cavalier de sa connoissance qui avoit besoin d'un valet de chambre, & que, selon toutes les apparences, ce poste ne m'échapperoit pas. En effet, ce cavalier étant survenu dans le moment : Seigneur, lui dit Melendez en me montrant, vous voyez le jeune homme dont je vous ai parlé. C'est un garçon qui a de l'honneur & de la morale. Je vous en répons comme de moi-même. Le cavalier me regarda fixement, dit que ma physionomie lui plaifoit, & qu'il me prenoit à son service. Il n'a qu'à me suivre, ajouta-t-il ; je vais l'instruire de ses devoirs. A ces mots, il

donna le bon jour au marchand, & m'emmena dans la Grande rue, tout devant l'église de saint Philippe. Nous entrâmes dans une assez belle maison, dont il occupoit une aîle : nous montâmes un escalier de cinq ou six marches, puis il m'introduisit dans une chambre fermée de deux bonnes portes qu'il ouvrit, & dont la première avoit au milieu une petite fenêtre grillée. De cette chambre, nous passâmes dans une autre, où il y avoit un lit & d'autres meubles qui étoient plus propres que riches.

Si mon nouveau maître m'avoit bien considéré chez Melendez, je l'examinai à mon tour avec beaucoup d'attention. C'étoit un homme de cinquante & quelques années, qui avoit l'air froid & sérieux. Il me parut d'un naturel doux, & je ne jugeai pas mal de lui. Il me fit plusieurs questions sur ma famille, & fatisfait de mes réponses : Gil Blas, me dit-il, je te crois un garçon fort raisonnable. Je suis bien aise de t'avoir à mon service. De ton côté, tu peux compter que tu feras content de ta condition. Je te donnerai par jour fix réaux, tant pour ta nourriture et pour ton entretien, que pour tes gages, sans préjudice des petits profits que tu pourras faire chez moi. D'ailleurs, je ne suis pas difficile à servir. Je ne fais point d'ordinaire. Je mange en ville. Tu n'auras le matin qu'à nettoyer mes habits, & tu feras libre tout le reste de la journée. Je te recommande seulement d'avoir soïn de te retirer le soir de bonne

heure, & de m'attendre à ma porte. Voilà tout ce que j'exige de toi. Après m'avoir ainsi prescrit mon devoir, il tira de sa poche six réaux, qu'il me donna, pour commencer à garder les conventions. Nous fortîmes ensuite tous deux. Il ferma les portes lui-même, &, emportant les clefs : Mon ami, me dit-il, ne me fuis pas ; va-t'en où il te plaira ; promène-toi dans la ville. Mais, quand je reviendrai ce soir, que je te retrouve sur cet escalier. En achevant ces paroles, il me quitta, & me laissa disposer de moi comme je le jugerois à propos.

En bonne foi, Gil Blas, me dis-je alors à moi-même, tu ne pouvois trouver un meilleur maître. Quoi ! tu rencontres un homme qui, pour épouffeter ses habits et faire sa chambre le matin, te donne six réaux par jour, avec la liberté de te promener & de te divertir comme un écolier dans les vacances ! Vive Dieu ! il n'est point de situation plus heureuse ! Je ne m'étonne plus si j'avois tant d'envie d'être à Madrid : je pressentois, sans doute, le bonheur qui m'y attendoit. Je passai le jour à courir les rues, en m'amusant à regarder les choses qui étoient nouvelles pour moi : ce qui ne me donna pas peu d'occupation. Le soir, quand j'eus soupé dans une auberge qui n'étoit pas éloignée de notre maison, je gagnai promptement le lieu où mon maître m'avoit ordonné de me rendre. Il y arriva trois quarts d'heure après moi. Il parut content de mon exactitude : Fort bien, me

dit-il, cela me plaît. J'aime les domestiques attentifs à leur devoir. A ces mots, il ouvrit les portes de son appartement, & les referma sur nous, d'abord que nous fûmes entrés. Comme nous étions sans lumière, il prit une pierre à fusil avec de la mèche, & alluma une bougie. Je l'aidai ensuite à se déshabiller. Lorsqu'il fut au lit, j'allumai, par son ordre, une lampe qui étoit dans sa cheminée, & j'emportai la bougie dans l'anti-chambre, où je me couchai dans un petit lit sans rideaux. Il se leva le lendemain matin, entre neuf & dix heures. J'épouffetai ses habits. Il me compta mes six réaux, & me renvoya jusqu'au soir. Il sortit aussi, non sans avoir grand soin de fermer ses portes ; & nous voilà partis l'un & l'autre pour toute la journée.

Tel étoit notre train de vie, que je trouvois très-agréable. Ce qu'il y avoit de plus plaifant, c'est que j'ignorois le nom de mon maître. Melendez ne le sçavoit pas lui-même. Il ne connoissoit ce cavalier que pour un homme qui venoit quelquefois dans sa boutique, & à qui, de temps en temps, il vendoit du drap. Nos voisins ne purent pas mieux satisfaire ma curiosité. Ils m'assurèrent tous que mon maître leur étoit inconnu, bien qu'il demeurât depuis deux ans dans le quartier. Ils me dirent qu'il ne fréquentoit personne dans le voisinage, & quelques-uns, accoutumés à tirer témérairement des conséquences, concluoient de là que c'étoit un personnage dont on ne pouvoit porter un juge-

ment avantageux. On alla même plus loin dans la fuite : on le soupçonna d'être un espion du roi de Portugal, & l'on m'avertit charitablement de prendre mes mesures là-dessus. L'avis me troubla. Je me représentai que, si la chose étoit véritable, je courois risque de voir les prisons de Madrid, que je ne croyois pas plus agréables que les autres. Mon innocence ne pouvoit me rassurer. Mes disgraces passées me faisoient craindre la justice. J'avois éprouvé deux fois que, si elle ne fait pas mourir les innocens, du moins elle observe si mal à leur égard les loix de l'hospitalité, qu'il est toujours fort triste de faire quelque séjour chez elle.

Je consultai Melendez dans une conjoncture si délicate. Il ne sçavoit quel conseil me donner. S'il ne pouvoit croire que mon maître fût un espion, il n'avoit pas lieu non plus d'être ferme sur la négative. Je résolus d'observer le patron, & de le quitter, si je m'apercevois que ce fût effectivement un ennemi de l'État. Mais il me sembla que la prudence & l'agrément de ma condition demandoient que je fusse auparavant bien sûr de mon fait. Je commençai donc à examiner ses actions, &, pour le sonder : Monsieur, lui dis-je un soir en le déshabillant, je ne sçais comment il faut vivre pour se mettre à couvert des coups de langue. Le monde est bien méchant. Nous avons entr'autres des voisins qui ne valent pas le diable. Les mauvais esprits ! Vous ne devineriez jamais de

quelle manière ils parlent de nous. Bon ! Gil Blas, me répondit-il ; eh ! qu'en peuvent-ils dire, mon ami ? Ah ! vraiment, repris-je, la médifance ne manque point de matière. La vertu même lui en fournit. Nos voisins difent que nous fommes des gens dangereux, que nous méritons l'attention de la cour ; en un mot, vous paffez ici pour un efpion du roi de Portugal. En prononçant ces paroles, j'envisageai mon maître, comme Alexandre regarda fon médecin, & j'employai toute ma pénétration à démêler l'effet que mon rapport produi-foit en lui. Je crus remarquer dans mon patron un frémiffement qui s'accordoit fort avec les conjectures du voifinage, & je le vis tomber dans une rêverie que je n'expliquai point favorablement. Il fe remit pourtant de fon trouble, & me dit d'un air aflez tranquille : Gil Blas, laiffons raifonner nos voifins, fans faire dépendre notre repos de leurs raifonnemens. Ne nous mettons point en peine de l'opinion qu'on a de nous, quand nous ne donnons pas fujet d'en avoir une mauvaife.

Il fe coucha là-deffus, & je fis la même chofe, fans fçavoir à quoi je devois m'en tenir. Le jour fuivant, comme nous nous difpofions le matin à fortir, nous entendîmes frapper rudement à la première porte fur l'efcalier. Mon maître ouvrit l'autre, & regarda par la petite fenêtre grillée. Il vit un homme bien vêtu, qui lui dit : Seigneur cavalier, je fuis alguazil, & je viens

ici pour vous dire que monsieur le corrégidor fouhaite de vous parler. Que me veut-il ? répondit mon patron. C'est ce que j'ignore, seigneur, répliqua l'alguazil ; mais vous n'avez qu'à l'aller trouver, & vous en ferez bientôt instruit. Je suis son serviteur, repartit mon maître : je n'ai rien à démêler avec lui. En achevant ces mots, il referma brusquement la seconde porte. Puis, s'étant promené quelque temps, comme un homme à qui, ce me sembloit, le discours de l'alguazil donnoit beaucoup à penser, il me mit en main mes six réaux, & me dit : Gil Blas, tu peux fortir, mon ami, & aller passer la journée où tu voudras. Pour moi, je ne sortirai pas si-tôt, & je n'ai pas besoin de toi ce matin. Il me fit juger par ces paroles qu'il avoit peur d'être arrêté, & que cette crainte l'obligeoit à demeurer dans son appartement. Je l'y laissai, & pour voir si je me trompois dans mes soupçons, je me cachai dans un endroit d'où je pouvois le remarquer, s'il fortoit. J'aurois eu la patience de me tenir là toute la matinée, s'il ne m'en eût épargné la peine. Mais, une heure après, je le vis marcher dans la rue avec un air d'affurance qui confondit d'abord ma pénétration. Loin de me rendre toutefois à ces apparences, je m'en défiai ; car il n'avoit point en moi un juge favorable. Je songeai que sa contenance pouvoit être étudiée. Je m'imaginai même qu'il n'étoit resté chez lui que pour prendre tout ce qu'il avoit d'or ou de pierreries, & que proba-

blement il alloit, par une prompte fuite, pourvoir à sa sûreté. Je n'espérai plus le revoir & je doutai si j'irois le soir l'attendre à sa porte, tant j'étois persuadé que, dès ce jour-là, il sortiroit de la ville, pour se sauver du péril qui le menaçoit. Je n'y manquai pas pourtant. Ce qui me surprit, mon maître revint à son ordinaire. Il se coucha, sans faire paroître la moindre inquiétude, & il se leva le lendemain avec autant de tranquillité.

Comme il achevoit de s'habiller, on frappa tout à coup à la porte. Mon maître regarda par la petite grille. Il reconnoît l'alguazil du jour précédent, & lui demande ce qu'il veut. Ouvrez, lui répond l'alguazil ; c'est monsieur le corrégidor. A ce nom redoutable, mon sang se glaça dans mes veines. Je craignois diablement ces messieurs-là, depuis que j'avois passé par leurs mains, & j'aurois voulu, dans ce moment, être à cent lieues de Madrid. Pour mon patron, il fut moins effrayé que moi ; il ouvrit la porte, & reçut le juge avec respect. Vous voyez, lui dit le corrégidor, que je ne viens point chez vous avec une grosse fuite. Je veux faire les choses sans éclat. Malgré les bruits fâcheux qui courent de vous dans la ville, je crois que vous méritez quelque ménagement. Apprenez-moi comment vous vous appelez, & ce que vous faites à Madrid ? Seigneur, lui répondit mon maître, je suis de la Castille nouvelle, & je me nomme don Bernard de Castil Blazo. A l'égard

de mes occupations , je me promène, je fréquente les spectacles, & me réjouis tous les jours avec un petit nombre de personnes d'un commerce agréable. Vous avez, fans doute, repris le juge, un gros revenu ? Non, seigneur, interrompit mon patron ; je n'ai ni rentes, ni terres, ni maisons. Eh ! de quoi vivez-vous donc ? repliqua le corrégidor. De ce que je vais vous faire voir, repartit don Bernard. En même temps, il leva une tapisserie, ouvrit une porte que je n'avois pas remarquée, puis encore une autre qui étoit derrière, & fit entrer le juge dans un cabinet, où il y avoit un grand coffre tout rempli de pièces d'or qu'il lui montra.

Seigneur, lui dit-il ensuite, vous sçavez que les Espagnols sont ennemis du travail ; cependant, quelque aversion qu'ils aient pour la peine, je puis dire que j'enchéris sur eux là-dessus. J'ai un fonds de paresse, qui me rend incapable de tout emploi. Si je voulois ériger mes vices en vertus, j'appellerois ma paresse une indolence philosophique ; je dirois que c'est l'ouvrage d'un esprit revenu de tout ce qu'on recherche dans le monde avec ardeur ; mais j'avouerais de bonne foi que je suis paresseux par tempérament, & si paresseux, que, s'il me falloit travailler pour vivre, je crois que je me laisserois mourir de faim. Ainsi, pour mener une vie convenable à mon humeur, pour n'avoir pas la peine de ménager mon bien, & plus encore pour me passer d'intendant, j'ai converti en ar-

gent comptant tout mon patrimoine, qui confisoit en plusieurs héritages considérables. Il y a dans ce coffre cinquante mille ducats. C'est plus qu'il ne m'en faut pour le reste de mes jours, quand je vivrois au-delà d'un siècle, puisque je n'en dépense pas mille chaque année, & que j'ai déjà passé mon dixième lustre. Je ne crains donc point l'avenir, parce que je ne suis adonné, graces au ciel, à aucune des trois choses qui ruinent ordinairement les hommes. J'aime peu la bonne chère, je ne joue que pour m'amuser, & je suis revenu des femmes. Je n'appréhende point que, dans ma vieillesse, on me compte parmi ces barbons voluptueux à qui les coquettes vendent leurs bontés au poids de l'or.

Que je vous trouve heureux ! lui dit alors le corrégidor. On vous soupçonne bien mal à propos d'être un espion. Ce personnage ne convient point à un homme de votre caractère. Allez, don Bernard, ajouta-t-il, continuez de vivre comme vous vivez. Loin de vouloir troubler vos jours tranquilles, je m'en déclare le défenseur. Je vous demande votre amitié, & vous offre la mienne. Ah ! seigneur, s'écria mon maître, pénétré de ces paroles obligeantes, j'accepte, avec autant de joie que de respect, l'offre précieuse que vous me faites. En me donnant votre amitié, vous augmentez mes richesses, et mettez le comble à mon bonheur. Après cette conversation, que l'alguazil & moi nous entendîmes de

la porte du cabinet, le corrégidor prit congé de don Bernard qui ne pouvoit assez, à son gré, lui marquer de reconnoissance. De mon côté, pour seconder mon maître & l'aider à faire les honneurs de chez lui, j'accablai de civilités l'alguazil : je lui fis mille révérences profondes ; quoique, dans le fond de mon ame, je sentisse pour lui le mépris et l'aversion que tout honnête homme a naturellement pour un alguazil.





CHAPITRE II

De l'étonnement où fut Gil Blas de rencontrer, à Madrid, le capitaine Rolando ; des choses curieuses que ce voleur lui raconta.

DON Bernard de Castil Blazo, après avoir conduit le corrégidor jusques dans la rue, revint vîte sur ses pas fermer son coffre-fort, et toutes les portes qui en faisoient la sûreté. Puis, nous sortîmes l'un & l'autre très-satisfaits ; lui, de s'être acquis un ami puissant, & moi, de me voir assuré de mes six réaux par jour. L'envie de conter cette aventure à Melendez me fit prendre le chemin de sa maison, mais, comme j'étois prêt d'y arriver, j'aperçus le capitaine Rolando. Ma surprise fut extrême de le trouver là, & je ne pus m'empêcher de frémir à sa vue. Il me reconnut aussi, m'aborda gravement, & conservant encore son air de supériorité, il m'ordonna de le suivre. J'obéis en tremblant, & dis en moi-même : Hélas ! il veut sans doute me faire payer tout ce que je lui dois ! Où va-t-il me mener ? Il a peut-être dans cette ville

quelque fouterrain. Malepeste ! si je le croyois, je lui ferois voir, tout à l'heure, que je n'ai pas la goutte aux pieds. Je marchois donc derrière lui, en donnant toute mon attention au lieu où il s'arrêteroit, résolu de m'en éloigner à toutes jambes, pour peu qu'il me parût suspect.

Rolando dissipa bientôt ma crainte. Il entra dans un fameux cabaret : je l'y suivis. Il demanda du meilleur vin, & dit à l'hôte de nous préparer à dîner. Pendant ce temps-là, nous passâmes dans une chambre, où le capitaine, se voyant seul avec moi, me tint ce discours : Tu dois être étonné, Gil Blas, de revoir ici ton ancien commandant, & tu le feras bien davantage encore, quand tu sçauras ce que j'ai à te raconter. Le jour que je te laissai dans le fouterrain, & que je partis, avec tous mes cavaliers, pour aller vendre, à Mansilla, les mules & les chevaux que nous avions pris le soir précédent, nous rencontrâmes le fils du corrégidor de Léon, accompagné de quatre hommes à cheval, & bien armés, qui suivoient le carrosse. Nous fîmes mordre la poussière à deux de ses gens, & les deux autres s'enfuirent. Alors le cocher, craignant pour son maître, nous cria d'une voix suppliante : Eh ! mes chers seigneurs, au nom de Dieu ! ne tuez point le fils unique de monsieur le corrégidor de Léon. Ces mots n'attendrirent pas mes cavaliers. Au contraire, ils leur inspirèrent une forte de fureur. Messieurs, nous dit l'un d'entr'eux, ne laissons

point échapper le fils du plus grand ennemi de nos pareils. Combien son père a-t-il fait mourir de gens de notre profession ! Vengeons-les ! Immolons cette victime à leurs mânes, qui semblent, en ce moment, nous la demander. Mes autres cavaliers applaudirent à ce sentiment, & mon lieutenant même se préparoit à servir de grand-prêtre dans ce sacrifice, lorsque je lui retins le bras : Arrêtez, lui dis-je. Pourquoi, sans nécessité, vouloir répandre du sang ? Contentons-nous de la bourse de ce jeune homme. Puisqu'il ne résiste point, il y auroit de la barbarie à l'égorger. D'ailleurs, il n'est point responsable des actions de son père, & son père ne fait que son devoir, lorsqu'il nous condamne à la mort, comme nous faisons le nôtre en détrouffant les voyageurs.

J'intercédai donc pour le fils du corrégidòr, & mon intercession ne lui fut pas inutile. Nous prîmes seulement tout l'argent qu'il avoit, & nous emmenâmes les chevaux des deux hommes que nous avions tués. Nous les vendîmes avec ceux que nous conduisions à Mansilla. Nous nous en retournâmes ensuite au souterrain, où nous arrivâmes le lendemain, quelques momens avant le jour. Nous ne fûmes pas peu surpris de trouver la trappe levée, & notre surprise devint encore plus grande, lorsque nous vîmes, dans la cuisine, Léonarde liée. Elle nous mit au fait en deux mots. Le souvenir de ta colique nous fit rire. Nous ad-

mirâmes comment tu avois pu nous tromper. Nous ne t'aurions jamais cru capable de nous jouer un si bon tour, & nous te le pardonnâmes, à cause de l'invention. Dès que nous eûmes détaché la cuisinière, je lui donnai ordre de nous apprêter à manger. Cependant nous allâmes foigner nos chevaux à l'écurie, où le vieux nègre, qui n'avoit reçu aucun secours depuis vingt-quatre heures, étoit à l'extrémité. Nous fouhaitions de le soulager, mais il avoit perdu connoissance, & il nous parut si bas, que, malgré notre bonne volonté, nous laissâmes ce pauvre diable entre la vie & la mort. Cela ne nous empêcha pas de nous mettre à table, et, après avoir amplement déjeûné, nous nous retirâmes dans nos chambres, où nous reposâmes toute la journée. A notre réveil, Léonarde nous apprit que Domingo ne vivoit plus. Nous le portâmes dans le caveau où tu dois te souvenir d'avoir couché, & là nous lui fîmes des funérailles, comme s'il eût eu l'honneur d'être un de nos compagnons.

Cinq ou six jours après, il arriva que, voulant faire une course, nous rencontrâmes un matin, à la sortie du bois, trois brigades d'archers de la sainte Hermandad, qui sembloient nous attendre pour nous charger. Nous n'en aperçûmes d'abord qu'une. Nous la méprisâmes, bien que supérieure en nombre à notre troupe, & nous l'attaquâmes. Mais, dans le temps que nous étions aux mains avec elle, les deux au-

tres, qui avoient trouvé moyen de se tenir cachées, vinrent tout à coup fondre sur nous, de forte que notre valetur ne nous servit de rien. Il fallut céder à tant d'ennemis. Notre lieutenant & deux de nos cavaliers périrent dans cette occasion. Les deux autres & moi, nous fûmes enveloppés & ferrés de si près, que les archers nous prirent. Et, tandis que deux brigades nous conduisoient à Léon, la troisième alla détruire notre retraite, qui avoit été découverte de la manière que je vais te le dire. Un payfan de Luceno, en traversant la forêt pour s'en retourner chez lui, aperçut, par hazard, la trappe de notre souterrain que tu n'avois pas abbatue ; car c'étoit justement le jour que tu sortis avec la dame. Il se douta bien que c'étoit notre demeure. Il n'eut pas le courage d'y entrer. Il se contenta d'observer les environs, & pour mieux remarquer l'endroit, il écorça légèrement, avec son couteau, quelques arbres voisins, & d'autres encore de distance en distance, jusqu'à ce qu'il fût hors du bois. Il se rendit ensuite à Léon, pour faire part de cette découverte au corrégidor, qui en eut d'autant plus de joie, que son fils venoit d'être volé par notre compagnie. Ce juge fit assembler trois brigades pour nous arrêter, & le payfan leur servit de guide.

Mon arrivée dans la ville de Léon y fut un spectacle pour tous les habitans. Quand j'aurois été un général portugais, fait prisonnier de guerre, le peuple ne se feroit pas plus empressé

de me voir. Le voilà, disoit-on, le voilà ce fameux capitaine, la terreur de cette contrée. Il mériteroit d'être démembré avec des tenailles, de même que fes deux camarades. On nous mena devant le corrégidor, qui commença de m'insulter : Eh bien ! me dit-il, scélérat, le ciel, las des défordres de ta vie, t'abandonne à ma justice. Seigneur, lui répondis-je, si j'ai commis bien des crimes, du moins je n'ai pas la mort de votre fils unique à me reprocher. J'ai conservé fes jours. Vous m'en devez quelque reconnoissance. Ah ! misérable, s'écria-t-il, c'est bien avec des gens de ton caractère qu'il faut garder un procédé généreux ! Et quand même je voudrois te sauver, le devoir de ma charge ne me le permettroit pas. Lorsqu'il eut parlé de cette sorte, il nous fit enfermer dans un cachot, où il ne laissa pas languir mes compagnons. Ils en sortirent au bout de trois jours, pour aller jouer un rôle tragique dans la grande place. Pour moi, je demeurai dans les prisons trois semaines entières. Je crus qu'on ne différoit mon supplice que pour le rendre plus terrible, & je m'attendois enfin à un genre de mort tout nouveau, quand le corrégidor, m'ayant fait ramener en sa présence, me dit : Écoute ton arrêt. Tu es libre. Sans toi, mon fils unique auroit été assaffiné sur les grands chemins. Comme père, j'ai voulu reconnoître ce service, & comme juge, pouvant t'absoudre, j'ai écrit à la cour en ta faveur. J'ai demandé ta grace,

& je l'ai obtenue. Va donc où il te plaira. Mais, ajouta-t-il, crois-moi : profite de cet heureux événement. Rentre en toi-même, & quitte pour jamais le brigandage.

Je fus pénétré de ces paroles, & je pris la route de Madrid, dans la résolution de faire une fin & de vivre doucement dans cette ville. J'y ai trouvé mon père & ma mère morts, & leur succession entre les mains d'un vieux parent qui m'en a rendu un compte fidèle, comme font tous les tuteurs. Je n'en ai pu tirer que trois mille ducats, ce qui peut-être ne fait pas la quatrième partie de mon bien. Mais que faire à cela ? Je ne gagnerois rien à le chicaner. Pour éviter l'oïfiveté, j'ai acheté une charge d'alguazil, que j'exerce comme si toute ma vie je n'eusse fait autre chose. Mes confrères se feroient, par bienfiance, opposés à ma réception, s'ils eussent sçu mon histoire. Heureusement, ils l'ignorent, ou feignent l'ignorer ; ce qui est la même chose. Car, dans cet honorable corps, chacun a intérêt de cacher ses faits & gestes. On n'a, Dieu merci ! rien à se reprocher les uns aux autres. Au diable soit le meilleur ! Cependant, mon ami, continua Rolando, je veux te découvrir ici le fond de mon ame. La profession que j'ai embrassée n'est guère de mon goût. Elle demande une conduite trop délicate & trop mystérieuse. On n'y sçauroit faire que des tromperies secrètes & subtiles. Oh ! je regrette mon premier métier. J'avoue qu'il y a plus de sûreté dans le

nouveau ; mais il y a plus d'agrément dans l'autre, & j'aime la liberté. J'ai bien la mine de me défaire de ma charge, & de partir un beau matin, pour aller gagner les montagnes qui sont aux sources du Tage. Je sçais qu'il y a, en cet endroit, une retraite habitée par une troupe nombreuse & remplie de fujets catalans. C'est faire son éloge en un mot. Si tu veux m'accompagner, nous irons grossir le nombre de ces grands hommes. Je ferai dans leur compagnie capitaine en second, &, pour t'y faire recevoir avec agrément, j'assurerai que je t'ai vu dix fois combattre à mes côtés. J'élèverai ta valeur jusqu'aux nues. Je dirai plus de bien de toi qu'un général n'en dit d'un officier qu'il veut avancer. Je me garderai bien de dire la supercherie que tu as faite : cela te rendroit suspect. Je tairai l'aventure. Eh bien ! ajouta-t-il, es-tu prêt à me suivre ? J'attends ta réponse.

Chacun a ses inclinations, dis-je alors à Rolando. Vous êtes né pour les entreprises hardies, & moi pour une vie douce & tranquille. Je vous entends, interrompit-il. La dame que l'amour vous a fait enlever vous tient encore au cœur, &, sans doute, vous menez avec elle à Madrid cette vie douce que vous aimez. Avouez, monsieur Gil Blas, que vous l'avez mise dans ses meubles, & que vous mangez ensemble les pistoles que vous avez emportées du fouterrain. Je lui dis qu'il étoit dans l'erreur, & que, pour le défabuser, je voulois, en dînant,

lui conter l'histoire de la dame ; ce que je fis effectivement, & je lui appris aussi tout ce qui m'étoit arrivé, depuis que j'avois quitté la troupe. Sur la fin du repas, il me remit sur les fujets catalans. Il m'avoua même qu'il avoit résolu de les aller joindre, & fit une nouvelle tentative pour m'engager à prendre le même parti. Mais, voyant qu'il ne pouvoit me persuader, il changea tout à coup de contenance & de ton. Il me regarda d'un air fier, & me dit fort sérieusement : Puisque tu as le cœur assez bas pour préférer ta condition servile à l'honneur d'entrer dans une compagnie de braves gens, je t'abandonne à la bassesse de tes inclinations. Mais écoute bien les paroles que je vais te dire : qu'elles demeurent gravées dans ta mémoire. Oublie que tu m'as rencontré aujourd'hui, & ne t'entretiens jamais de moi avec personne ; car, si j'apprends que tu me mêles dans tes discours... tu me connois. Je ne t'en dis pas davantage. A ces mots, il appela l'hôte, paya l'écot, & nous nous levâmes de table pour nous en aller.





CHAPITRE III.

*Il sort de chez don Bernard de Castil Blazo,
& va servir un petit-maître.*



OMME nous sortions du cabaret, & que nous prenions congé l'un de l'autre, mon maître passa dans la rue. Il me vit, & je m'aperçus qu'il regarda plus d'une fois le capitaine. Je jugeai qu'il étoit surpris de me rencontrer avec un semblable personnage. Il est certain que la vue de Rolando ne prévenoit point en faveur de ses mœurs. C'étoit un homme fort grand, il avoit le visage long, avec un nez de perroquet, &, quoiqu'il n'eût pas mauvaise mine, il ne laissoit pas d'avoir l'air d'un franc fripon.

Je ne m'étois point trompé dans mes conjectures. Le soir, je trouvai don Bernard occupé de la figure du capitaine, & très-disposé à croire toutes les belles choses que je lui en aurois pu dire, si j'eusse osé parler. Gil Blas, me dit-il, qui est ce grand escogriffe que j'ai vu tantôt

avec toi? Je répondis que c'étoit un alguazil, & je m'imaginai que, fatisfait de cette réponse, il en demeureroit là. Mais il me fit d'autres questions, &, comme je lui parus embarrassé, parce que je me souvenois des menaces de Rolando, il rompit tout à coup la conversation, & se coucha. Le lendemain matin, lorsque je lui eus rendu mes services ordinaires, il me compta six ducats, au lieu de six réaux, & me dit : Tiens, mon ami, voilà ce que je te donne pour m'avoir servi jusqu'à ce jour. Va chercher une autre maison. Je ne puis m'accomoder d'un valet qui a de si belles connoissances. Je m'avifai de lui représenter, pour ma justification, que je connoissois cet alguazil pour lui avoir fourni certains remèdes, à Valladolid, dans le temps que j'y exerçois la médecine. Fort bien, reprit mon maître, la défaite est ingénieuse. Tu devois me répondre cela hier au soir, & non pas te troubler. Monsieur, lui repartis-je, en vérité, je n'osois vous le dire par discrétion. C'est ce qui a causé mon embarras. Certes, répliqua-t-il, en me frappant doucement sur l'épaule, c'est être bien discret. Je ne te croyois pas si rusé. Va, mon enfant, je te donne ton congé. Un garçon qui fraye avec des alguazils n'est point du tout mon fait.

J'allai sur le champ apprendre cette mauvaise nouvelle à Melendez, qui me dit, pour me consoler, qu'il prétendoit me faire entrer dans une meilleure maison. En effet, quelques

jours après, il me dit : Gil Blas, mon ami, vous ne vous attendez pas au bonheur que j'ai à vous annoncer. Vous aurez le poste du monde le plus agréable. Je vais vous mettre auprès de don Mathias de Silva. C'est un homme de la première qualité, un de ces jeunes seigneurs qu'on appelle petits-maîtres. J'ai l'honneur d'être son marchand. Il prend chez moi des étoffes, à crédit à la vérité, mais il n'y a rien à perdre avec ces seigneurs. Ils épousent souvent de riches héritières qui payent leurs dettes, & quand cela n'arriveroit pas, un marchand, qui entend son métier, leur vend toujours si cher, qu'il se fauve, en ne touchant même que le quart de ses parties. L'intendant de don Mathias, poursuivit-il, est mon intime ami. Allons le trouver. Il doit vous présenter lui-même à son maître, & vous pouvez compter qu'à ma considération, il aura beaucoup d'égards pour vous.

Comme nous étions en chemin pour nous rendre à l'hôtel de don Mathias, le marchand me dit : Il est à propos, ce me semble, que je vous apprenne de quel caractère est l'intendant, afin que vous vous régliez là-dessus. Il s'appelle Gregorio Rodriguez. Entre nous, c'est un homme de rien, qui se sentant né pour les affaires, a suivi son génie, & s'est enrichi dans deux maisons ruinées, dont il a été l'intendant. Je vous avertis qu'il est fort vain. Il aime à voir ramper devant lui les autres domestiques. C'est à lui qu'ils doivent d'abord s'adresser,

quand ils ont la moindre grace à demander à leur maître; car, s'il arrive qu'ils l'aient obtenue sans sa participation, il a toujours des détours tout prêts pour faire révoquer la grace, ou pour la rendre inutile. Souvenez-vous bien de cela, Gil Blas. Faites votre cour au seigneur Rodriguez, préférablement à votre maître même, & mettez tout en usage pour lui plaire. Son amitié vous fera d'une grande utilité. Il vous payera vos gages exactement, & si vous êtes assez adroit pour gagner sa confiance, il pourra vous donner quelque petit os à ronger. Il en a tant ! Don Mathias est un jeune seigneur qui ne songe qu'à ses plaisirs, & qui ne veut prendre aucune connoissance de ses propres affaires. Quelle maison pour un intendant !

Lorsque nous fûmes arrivés à l'hôtel, nous demandâmes à parler au seigneur Rodriguez. On nous dit que nous le trouverions dans son appartement. Il y étoit, en effet, & nous vîmes avec lui une manière de payfan qui tenoit un sac de toile bleue rempli d'espèces. L'intendant, qui me parut plus pâle & plus jaune qu'une fille fatiguée du célibat, vint au devant de Melendez, en lui tendant les bras; le marchand, de son côté, ouvrit les siens, & ils s'embrassèrent tous deux avec des démonstrations d'amitié où il y avoit beaucoup plus d'art que de naturel. Après cela, il fut question de moi. Rodriguez m'examina depuis les pieds jusqu'à la

tête ; puis il me dit fort poliment que j'étois tel qu'il falloit être pour convenir à don Mathias, & qu'il se chargeoit avec plaisir de me présenter à ce seigneur. Là-dessus, Melendez fit connoître jusqu'à quel point il s'intéressoit pour moi. Il pria l'intendant de m'accorder sa protection, & me laissant avec lui, après force complimens, il se retira. Dès qu'il fut parti, Rodriguez me dit : Je vous conduirai à mon maître, d'abord que j'aurai expédié ce bon laboureur. Auffitôt il s'approcha du payfan, & lui prenant son sac : Talego, lui dit-il, voyons si les cinq cens pistoles sont là-dedans. Il compta lui-même les pièces. Il trouva le compte juste, donna quittance de la somme au laboureur, & le renvoya. Il remit ensuite les espèces dans le sac. Alors, s'adressant à moi : Nous pouvons présentement, me dit-il, aller au lever de mon maître. Il sort du lit ordinairement sur le midi. Il est près d'une heure. Il doit être jour dans son appartement.

Don Mathias venoit, en effet, de se lever. Il étoit encore en robe de chambre, & renversé dans un fauteuil, sur un bras duquel il avoit une jambe étendue. Il se balançoit en râpant du tabac ¹⁸, s'entretenoit avec un laquais, qui, remplissant par *interim* l'emploi de valet de chambre, se tenoit là tout prêt à le servir. Seigneur, lui dit l'intendant, voici un jeune homme que je prends la liberté de vous présenter, pour remplacer celui que vous chaf-

fâtes avant-hier. Melendez, votre marchand, en répond ; il assure que c'est un garçon de mérite, & je crois que vous en ferez fort satisfait. C'est assez, répondit le jeune seigneur ; puisque c'est vous qui le produisez auprès de moi, je le reçois aveuglément à mon service. Je le fais mon valet de chambre. C'est une affaire finie. Rodriguez, ajouta-t-il, parlons d'autres choses. Vous arrivez à propos. J'allois vous envoyer chercher. J'ai une mauvaise nouvelle à vous apprendre, mon cher Rodriguez. J'ai joué de malheur cette nuit. Avec cent pistoles que j'avois, j'en ai encore perdu deux cents sur ma parole. Vous sçavez de quelle conséquence il est, pour des personnes de condition, de s'acquitter de cette sorte de dette. C'est proprement la seule que le point d'honneur nous oblige à payer avec exactitude : aussi ne payons-nous pas les autres religieusement. Il faut donc trouver deux cents pistoles tout à l'heure, & les envoyer à la comtesse de Pedrosa. Monsieur, dit l'intendant, cela n'est pas si difficile à dire qu'à exécuter. Où voulez-vous, s'il vous plaît, que je prenne cette somme ? Je ne touche pas un maravedi de vos fermiers, quelque menace que je puisse leur faire. Cependant il faut que j'entretienne honnêtement votre domestique, & que je sue sang & eau pour fournir à votre dépense. Il est vrai que jusqu'ici, grâces au ciel, j'en suis venu à bout, mais je ne sçais plus à quel saint me vouer, je

fuis réduit à l'extrémité. Tous ces discours font inutiles, interrompit don Mathias, & ces détails ne font que m'ennuyer. Ne prétendez-vous pas, Rodriguez, que je change de conduite, & que je m'amuse à prendre soin de mon bien ? L'agréable amusement pour un homme de plaisir comme moi ! Patience, repliqua l'intendant : au train que vont les choses, je prévois que vous ferez bientôt débarrassé pour toujours de ce soin-là. Vous me fatiguez, repartit brusquement le jeune seigneur. Vous m'affaissez. Laissez-moi me ruiner sans que je m'en aperçoive. Il me faut, vous dis-je, deux cents pistoles : il me les faut. Je vais donc, dit Rodriguez, avoir recours au petit vieillard qui vous a déjà prêté de l'argent à grosse usure ? Ayez recours, si vous voulez, au diable, répondit don Mathias ; pourvu que j'aie deux cents pistoles, je ne me soucie pas du reste.

Dans le moment qu'il prononçoit ces mots d'un air brusque & chagrin, l'intendant sortit, & un jeune homme de qualité, nommé don Antonio de Centellès, entra. Qu'as-tu, mon ami ? dit ce dernier à mon maître. Je te trouve l'air nébuleux. Je vois sur ton visage une impression de colère. Qui peut t'avoir mis de mauvaise humeur ? Je vais parier que c'est ce maroufle qui sort. Oui, répondit don Mathias, c'est mon intendant. Toutes les fois qu'il vient me parler, il me fait passer quelque mauvais

quart d'heure. Il m'entretient de mes affaires ; il dit que je mange le fonds de mes revenus... L'animal ! ne diroit-on pas qu'il y perd, lui ? Mon enfant, reprit don Antonio, je suis dans le même cas. J'ai un homme d'affaires qui n'est pas plus raisonnable que ton intendant. Quand le faquin, pour obéir à mes ordres réitérés, m'apporte de l'argent, vous diriez qu'il donne du sien. Il me fait toujours de grands raisonnemens. Monsieur, me dit-il, vous vous abysmez. Vos revenus font saisis. Je suis obligé de lui couper la parole, pour abréger ses fots discours. Le malheur, dit don Mathias, c'est que nous ne sçaurions nous passer de ces gens-là : c'est un mal nécessaire. J'en conviens, répliqua Centellès... Mais attends, poursuivit-il, en riant de toute sa force, il me vient une idée assez plaisante. Rien n'a jamais été mieux imaginé. Nous pouvons rendre comiques les scènes sérieuses que nous avons avec eux, & nous divertir de ce qui nous chagrine. Écoute : il faut que ce soit moi qui demande à ton intendant tout l'argent dont tu auras besoin. Tu en useras de même avec mon homme d'affaires. Qu'ils raisonnent alors tous deux tant qu'il leur plaira, nous les écouterons de sang froid. Ton intendant viendra me rendre ses comptes : mon homme d'affaires ira te rendre les siens. Je n'entendrai parler que de tes dissipations ; tu ne verras que les miennes : cela nous réjouira.

Mille traits brillants suivirent cette faillie, & mirent en joie les jeunes seigneurs qui continuèrent de s'entretenir avec beaucoup de vivacité. Leur conversation fut interrompue par Gregorio Rodriguez, qui rentra suivi d'un petit vieillard qui n'avoit presque point de cheveux, tant il étoit chauve. Don Antonio voulut sortir : Adieu, don Mathias, dit-il, nous nous reverrons tantôt. Je te laisse avec ces messieurs. Vous avez sans doute quelque affaire sérieuse à démêler ensemble. Eh ! non, non, lui répondit mon maître : demeure, tu n'es point de trop. Ce discret vieillard que tu vois est un honnête homme qui me prête de l'argent au denier cinq. Comment au denier cinq ! s'écria Centellès d'un air étonné. Vive Dieu ! je te félicite d'être en si bonne main. Je ne suis pas traité si doucement, moi. J'achète l'argent au poids de l'or. J'emprunte d'ordinaire au denier trois. Quelle ufure ! dit alors le vieil usurier. Les fripons ! songent-ils qu'il y a un autre monde ? Je ne suis plus surpris si l'on déclame tant contre les personnes qui prêtent à intérêts. C'est le profit exorbitant que quelques-uns tirent de leurs espèces qui nous perd d'honneur & de réputation. Si tous mes confrères me ressembloient, nous ne serions pas si décriés ; car, pour moi, je ne prête uniquement que pour faire plaisir au prochain. Ah ! si le temps étoit aussi bon que je l'ai vu autrefois, je vous offrierois ma bourse sans intérêt, & peu

s'en faut même, quelle que soit aujourd'hui la misère, que je ne me fasse un scrupule de prêter au denier cinq. Mais on diroit que l'argent est rentré dans le sein de la terre. On n'en trouve plus, & sa rareté oblige enfin ma morale à se relâcher.

De combien avez-vous besoin ? poursuivit-il, en s'adressant à mon maître. Il me faut deux cents pistoles, répondit don Mathias. J'en ai quatre cents dans un sac, répliqua l'usurier ; il n'y a qu'à vous en donner la moitié. En même temps, il tira de dessous son manteau un sac de toile bleue, qui me parut être le même que le payfan Talego venoit de laisser avec cinq cents pistoles à Rodriguez. Je sçus bientôt ce qu'il en falloir penser, & je vis bien que Melendez ne m'avoit pas vanté sans raison le sçavoir faire de cet intendant. Le vieillard vida le sac, étala les espèces sur une table, & se mit à les compter. Cette vue alluma la cupidité de mon maître. Il fut frappé de la totalité de la somme. Seigneur Descomulgado, dit-il à l'usurier, je fais une réflexion judicieuse. Je suis un grand sot ! Je n'emprunte que ce qu'il faut pour dégager ma parole, sans songer que je n'ai pas le sou. Je ferai obligé demain de recourir encore à vous. Je suis d'avis de rasler les quatre cents pistoles, pour vous épargner la peine de revenir. Seigneur, répondit le vieillard, je destinois une partie de cet argent à un bon licentié qui a de gros

héritages qu'il emploie charitablement à retirer du monde de petites filles, & à meubler leurs retraites ; mais, puisque vous avez besoin de la somme entière, elle est à votre service ; vous n'avez seulement qu'à songer aux assurances. Oh ! pour des assurances, interrompit Rodriguez, en tirant de sa poche un papier, vous en aurez de bonnes. Voilà un billet que le seigneur don Mathias n'a qu'à signer. Il vous donne cinq cents pistoles à prendre sur un de ses fermiers, sur Talego, riche laboureur de Mondejar. Cela est bon, répliqua l'usurier. Je ne fais point le difficile, moi : pour peu que les propositions qu'on me fait soient raisonnables, je les accepte sans façon dans le moment. Alors l'intendant présenta une plume à mon maître, qui, sans lire le billet, écrivit, en sifflant, son nom au bas.

Cette affaire consommée, le vieillard dit adieu à mon patron qui courut l'embrasser en lui disant : Jusqu'au revoir, seigneur usurier ; je suis tout à vous. Je ne sçais pas pourquoi vous passez, vous autres, pour des fripons. Je vous trouve très-nécessaires à l'État ; vous êtes la consolation de mille enfans de famille, & la ressource de tous les seigneurs dont la dépense excède les revenus. Tu as raison, s'écria Centellès. Les usuriers sont d'honnêtes gens qu'on ne peut assez honorer, & je veux à mon tour embrasser celui-ci, à cause du denier cinq. A ces mots, il s'approcha du vieillard

pour l'accoler, & ces deux petits-mâtres, pour se divertir, commencèrent à se le renvoyer l'un à l'autre, comme deux joueurs de paulme qui pelotent une balle. Après qu'ils l'eurent bien balotté, ils le laissèrent fortir avec l'intendant qui méritoit mieux que lui ces embrassades, & même quelque chose de plus.

Lorsque Rodrigue & son ame damnée furent fortis, don Mathias envoya, par le laquais qui étoit avec moi dans la chambre, la moitié de ses pistoles à la comtesse de Pedrosa, & ferra l'autre dans une longue bourse brochée d'or & de soie qu'il portoit ordinairement dans sa poche. Fort satisfait de se revoir en fonds, il dit d'un air gai à don Antonio : Que ferons-nous aujourd'hui ? tenons conseil là-dessus. C'est parler en homme de bon sens, répondit Centellès. Je le veux bien : délibérons. Dans le temps qu'ils alloient rêver à ce qu'ils deviendroient ce jour-là, deux autres seigneurs arrivèrent. C'étoient don Alexo Segiar, & don Fernand de Gamboa, l'un & l'autre à peu près de l'âge de mon maître, c'est-à-dire de vingt-huit à trente ans. Ces quatre cavaliers débutèrent par de vives accolades qu'ils se firent : on eût dit qu'ils ne s'étoient point vus depuis dix ans. Après cela, don Fernand, qui étoit un gros réjoui, adressa la parole à don Mathias & à don Antonio : Messieurs, leur dit-il, où dînez-vous aujourd'hui ? Si vous n'êtes point engagés, je vais vous mener dans un cabaret où vous boi-

rez du vin des dieux. J'y ai soupé, & j'en suis forti ce matin entre cinq & six heures. Plût au ciel, s'écria mon maître, que j'eusse passé la nuit aussi sagement ! je n'aurois pas perdu mon argent.

Pour moi, dit Centellès, je me suis donné hier au soir un divertissement nouveau ; car j'aime à changer de plaisir. Aussi n'y a-t-il que la variété des amusemens qui rende la vie agréable. Un de mes amis m'entraîna chez un de ces seigneurs qui lèvent les impôts, & font leurs affaires avec celles de l'État. J'y vis de la magnificence, du bon goût, & le repas me parut assez bien entendu ; mais je trouvai dans les maîtres du logis un ridicule qui me réjouit. Le partisan, quoique des plus roturiers de sa compagnie, tranchoit du grand, & sa femme, bien qu'horriblement laide, faisoit l'adorable, & disoit mille sottises assaisonnées d'un accent biscain qui leur donnoit du relief. Ajoutez à cela qu'il y avoit à table quatre ou cinq enfans avec un précepteur. Jugez si ce souper de famille me divertit !

Et moi, messieurs, dit don Alexo Segiar, j'ai soupé chez une comédienne, chez Arsénie. Nous étions six à table : Arsénie, Florimonde, avec une coquette de ses amies, le marquis de Zenete, don Juan de Moncade, & votre serviteur. Nous avons passé la nuit à boire, & à dire des gueulées. Quelle volupté ! Il est vrai qu'Arsénie & Florimonde ne sont pas de grands gé-

nies ; mais elles ont un usage de débauche qui leur tient lieu d'esprit. Ce sont des créatures enjouées, vives, folles. Cela ne vaut-il pas mieux, cent fois, que des femmes raisonnables ?





CHAPITRE IV.

De quelle manière Gil Blas fit connoissance avec les valets des petits-mâtres ; du secret admirable qu'ils lui enseignèrent pour avoir, à peu de frais, la réputation d'homme d'esprit, & du serment singulier qu'ils lui firent faire.



ES seigneurs continuèrent à s'entretenir de cette sorte, jusqu'à ce que don Mathias que j'aidois à s'habiller pendant ce temps-là, fût en état de sortir. Alors il me dit de le suivre, et tous ces petits-mâtres prirent ensemble le chemin du cabaret où don Fernand de Gamboa se proposoit de les conduire. Je commençai donc à marcher derrière eux avec trois autres valets ; car chacun des cavaliers avoit le sien. Je remarquai, avec étonnement, que ces trois domestiques copioient leurs maîtres, & se donnoient les mêmes airs. Je les saluai comme leur nouveau camarade. Ils me saluèrent aussi, & l'un d'entr'eux, après m'avoir regardé quelques momens, me dit : Frère, je vois à votre

allure que vous n'avez jamais encore servi de jeune seigneur. Hélas ! non, lui répondis-je ; il n'y a pas long-temps que je suis à Madrid. C'est ce qu'il me semble, répliqua-t-il. Vous sentez la province. Vous paroissez timide & embarrassé. Il y a de la bourre dans votre action. Mais n'importe, nous vous aurons bientôt dégoûdi, sur ma parole. Vous me flattez peut-être, lui dis-je. Non, repartit-il, non. Il n'y a point de sot que nous ne puissions façonner. Comptez là-dessus.

Il n'eut pas besoin de m'en dire davantage pour me faire comprendre que j'avois pour confrères de bons enfans, & que je ne pouvois être en meilleures mains pour devenir joli garçon. En arrivant au cabaret, nous y trouvâmes un repas tout préparé, que le seigneur don Fernand avoit eu la précaution d'ordonner dès le matin. Nos maîtres se mirent à table, & nous nous disposâmes à les servir. Les voilà qui s'entretiennent avec beaucoup de gaieté. J'avois un extrême plaisir à les entendre. Leur caractère, leurs pensées, leurs expressions me divertissoient. Que de feu ! que de faillies d'imagination ! Ces gens-là me parurent une espèce nouvelle. Lorsqu'on en fut au fruit, nous leur apportâmes une copieuse quantité de bouteilles des meilleurs vins d'Espagne, & nous les quittâmes pour aller dîner dans une petite salle où l'on nous avoit dressé une table.

Je ne tardai guère à m'apercevoir que les

chevaliers de ma quadrille avoient encore plus de mérite que je ne me l'étois imaginé d'abord. Ils ne se contentoient pas de prendre les manières de leurs maîtres, ils en affectoient même le langage, & ces marauds les rendoient si bien, qu'à un air de qualité près, c'étoit la même chose. J'admirois leur air libre et aisé. J'étois encore plus charmé de leur esprit, & je désespérois d'être jamais aussi agréable qu'eux. Le valet de don Fernand, attendu que c'étoit son maître qui régaloit les nôtres, fit les honneurs du repas, & voulant que rien n'y manquât, il appella l'hôte & lui dit : Monsieur le maître, donnez-nous dix bouteilles de votre plus excellent vin, & comme vous avez coutume de faire, vous les ajouterez à celles que nos messieurs auront bues. Très-volontiers, répondit l'hôte ; mais, monsieur Gaspard, vous sçavez que le seigneur don Fernand me doit déjà bien des repas. Si, par votre moyen, j'en pouvois tirer quelques espèces..... Oh ! interrompit le valet, ne vous mettez point en peine de ce qui vous est dû. Je vous en réponds, moi. C'est de l'or en barre que les dettes de mon maître. Il est vrai que quelques discourtois créanciers ont fait faïfir nos revenus ; mais nous obtiendrons main-levée au premier jour, & nous vous paierons, sans examiner le mémoire que vous nous fournirez. L'hôte nous apporta du vin, malgré les faïfies, & nous en bûmes en attendant la main-levée. Il falloit voir comme nous nous portions des fantés à

tous momens, en nous donnant les uns aux autres les furnoms de nos maîtres. Le valet de don Antonio appelloit Gamboa celui de don Fernand, & le valet de don Fernand appelloit Centellès celui de don Antonio. Ils me nommoient de même Silva, & nous nous enyvrons peu à peu sous ces noms empruntés, tout aussi bien que les seigneurs qui les portoient véritablement.

Quoique je fusse moins brillant que mes convives, ils ne laissèrent pas de me témoigner qu'ils étoient assez contens de moi. Silva, me dit un des plus deffalés, nous ferons quelque chose de toi, mon ami. Je m'aperçois que tu as un fonds de génie ; mais tu ne sçais pas le faire valoir. La crainte de mal parler t'empêche de rien dire au hazard, & toutefois ce n'est qu'en hazardant des discours, que mille gens s'érigent aujourd'hui en beaux esprits. Veux-tu briller ? tu n'as qu'à te livrer à ta vivacité, & risquer indifféremment tout ce qui pourra te venir à la bouche. Ton étourderie passera pour une noble hardiesse. Quand tu débiterois cent impertinences, pourvu qu'avec cela il t'échappe seulement un bon mot, on oubliera les sottises, on retiendra le trait, & l'on concevra une haute opinion de ton mérite. C'est ce que pratiquent si heureusement nos maîtres, & c'est ainsi qu'en doit user tout homme qui vise à la réputation d'un esprit distingué.

Outré que je ne souhaitois que trop de pas-

fer pour un beau génie, le secret que l'on m'enseignoit pour y réussir me paroïssoit si facile, que je ne crus pas devoir le négliger. Je l'éprouvai sur le champ, & le vin que j'avois bu rendit l'épreuve heureuse : c'est-à-dire que je parlois à tort & à travers, & que j'eus le bonheur de mêler, parmi beaucoup d'extravagances, quelques pointes d'esprit qui m'attirèrent des applaudissemens. Ce coup d'essai me remplit de confiance. Je redoublai de vivacité, pour produire quelque bonne faillie, & le hazard voulut encore que mes efforts ne fussent pas inutiles.

Eh bien ! me dit alors celui de mes confrères qui m'avoit adressé la parole dans la rue, ne commences-tu pas à te dégraisser ? Il n'y a pas deux heures que tu es avec nous, & te voilà déjà tout autre que tu n'étois. Tu changeras tous les jours à vue d'œil. Vois ce que c'est que de servir des personnes de qualité ! cela élève l'esprit. Les conditions bourgeoises ne font pas cet effet. Sans doute, lui répondis-je : aussi je veux désormais consacrer mes services à la noblesse. C'est fort bien dit, s'écria le valet de don Fernand, entre deux vins. Il n'appartient pas aux bourgeois de posséder des génies supérieurs comme nous. Allons, messieurs, ajouta-t-il, faisons ferment que nous ne servirons jamais ces gredins-là. Jurons-en par le Styx ! Nous lui applaudîmes, & le verre en main, nous fîmes tous ce burlesque ferment.

Nous demeurâmes à table jusqu'à ce qu'il

plût à nos maîtres de se retirer. Ce fut à minuit ; ce qui parut à mes camarades un excès de sobriété. Il est vrai que ces seigneurs ne sortoient de si bonne heure du cabaret, que pour aller chez une fameuse coquette qui logeoit dans le quartier de la cour & dont la maison étoit, nuit & jour, ouverte aux gens de plaisir. C'étoit une femme de trente-cinq à quarante ans, parfaitement belle encore, amusante, & si consommée dans l'art de plaire, qu'elle vendoit, disoit-on, plus cher les restes de sa beauté, qu'elle n'en avoit vendu les prémices. Il y avoit toujours chez elle deux ou trois autres coquettes du premier ordre, qui ne contribuoient pas peu au grand concours de seigneurs qu'on y voyoit. Ils y jouoient l'après-dînée. Ils y soupoient ensuite, & passoient la nuit à boire & à se réjouir. Nos maîtres demeurèrent là jusqu'au jour, & nous aussi, sans nous ennuyer ; car, tandis qu'ils étoient avec les maîtresses, nous nous amusions avec les soubrettes. Enfin, nous nous séparâmes tous au lever de l'aurore, & nous allâmes nous reposer, chacun de son côté.

Mon maître, s'étant levé à son ordinaire sur le midi, s'habilla. Il sortit. Je le suivis, & nous entrâmes chez don Antonio Centellès, où nous trouvâmes un certain don Alvaro de Acuna. C'étoit un vieux gentilhomme, un professeur de débauche. Tous les jeunes gens qui vouloient devenir des hommes agréables se mettoient entre ses mains. Il les formoit au plaisir

leur enseignoit à briller dans le monde, & à diffiper leur patrimoine. Il n'appréhendoit plus de manger le sien ; l'affaire en étoit faite. Après que ces trois cavaliers se furent embrassés, Centellès dit à mon maître : Parbleu ! don Mathias, tu ne pouvois arriver ici plus à propos. Don Alvar vient me prendre pour me mener chez un bourgeois qui donne à dîner au marquis de Zenete, & à don Juan de Moncade. Je veux que tu sois de la partie. Eh ! comment, dit don Mathias, nomme-t-on ce bourgeois ? Il s'appelle Gregorio de Noriega, dit alors don Alvar, & je vais vous apprendre, en deux mots, ce que c'est que ce jeune homme. Son père, qui est un riche jouaillier, est allé négocier des pierreries dans les pays étrangers, & lui a laissé, en partant, la jouissance d'un gros revenu. Gregorio est un sot, qui a une disposition prochaine à manger tout son bien, qui tranche du petit-maître, & veut passer pour homme d'esprit, en dépit de la nature. Il m'a prié de le conduire. Je le gouverne, & je puis vous assurer, messieurs, que je le mène bon train. Le fonds de son revenu est déjà bien entamé. Je n'en doute pas, s'écria Centellès. Je vois le bourgeois à l'hôpital. Allons, don Mathias, continua-t-il, faisons connoissance avec cet homme-là, & contribuons à le ruiner. J'y consens, répondit mon maître. Aussi bien j'aime à voir renverser la fortune de ces petits seigneurs roturiers, qui s'imaginent qu'on les confond avec nous. Rien,

par exemple, ne me divertit tant que la difgrace de ce fils de publicain, à qui le jeu & la vanité de figurer avec les grands ont fait vendre jusqu'à sa maison. Oh ! pour celui-là, reprit don Antonio, il ne mérite pas qu'on le plaigne. Il n'est pas moins fat dans sa misère, qu'il l'étoit dans sa prospérité.

Centellès & mon maître se rendirent, avec don Alvar, chez Gregorio de Noriega. Nous y allâmes aussi, Mogicon & moi, tous deux ravis de trouver une franche lipée, & de contribuer de notre part à la ruine du bourgeois. Nous aperçûmes plusieurs hommes occupés à préparer le dîner, & il fortoit, des ragoûts qu'ils faisoient, une fumée qui prévenoit l'odorat en faveur du goût. Le marquis de Zenete & don Juan de Moncade venoient d'arriver. Le maître du logis me parut un grand benêt. Il affectoit en vain de prendre l'allure des petits-mâtres : c'étoit une très-mauvaise copie de ces excellens originaux ; ou, pour mieux dire, un imbécille qui vouloit se donner un air délibéré. Représentez-vous un homme de ce caractère entre cinq railleurs qui avoient tous pour but de se moquer de lui, & de l'engager dans de grandes dépenses. Messieurs, dit don Alvar, après les premiers complimens, je vous donne le seigneur Gregorio de Noriega pour un cavalier des plus parfaits. Il possède mille belles qualités. Sçavez-vous qu'il a l'esprit très-cultivé ? Vous n'avez qu'à choisir. Il est également fort sur toutes les ma-

tières, depuis la logique la plus fine & la plus ferrée, jusqu'à l'orthographe. Oh ! cela est trop flatteur, interrompit le bourgeois en riant de fort mauvaise grace. Je pourrois, seigneur Alvaro, vous retorquer l'argument. C'est vous qui êtes ce qu'on appelle un puits d'érudition. Je n'avois pas dessein, reprit don Alvar, de m'attirer une louange si spirituelle. Mais, en vérité, messieurs, pourfuivit-il, le seigneur Gregorio ne sçauroit manquer de s'acquérir du nom dans le monde. Pour moi, dit don Antonio, ce qui me charme en lui, & ce que je mets même au-dessus de l'orthographe, c'est le choix judicieux qu'il fait des personnes qu'il fréquente. Au lieu de se borner au commerce des bourgeois, il ne veut voir que de jeunes seigneurs, sans s'embarrasser de ce qu'il lui en coûtera. Il y a là-dedans une élévation de sentimens qui m'enchanté ; & voilà ce qu'on appelle dépenser avec goût, & avec discernement.

Ces discours ironiques ne firent que précéder mille autres semblables. Le pauvre Gregorio fut accommodé de toutes pièces. Les petits-mâîtres lui lançoient tour à tour des traits, dont le sot ne sentoit point l'atteinte. Au contraire, il prenoit au pied de la lettre tout ce qu'on lui disoit, & il paroissoit fort content de ses convives. Il lui sembloit même qu'en le tournant en ridicule, ils lui faisoient encore grace. Enfin, il leur servit de jouet pendant qu'ils furent à table, & ils y demeurèrent le reste du jour

& la nuit tout entière. Nous bûmes à discrétion, de même que nos maîtres, & nous étions bien conditionnés, les uns & les autres, quand nous fortîmes de chez le bourgeois.





CHAPITRE V.

Gil Blas devient homme à bonnes fortunes. Il fait connoissance avec une jolie personne.



PRÈS quelques heures de sommeil, je me levai en bonne humeur, & me souvenant des avis que Melendez m'avoit donnés, j'allai, en attendant le réveil de mon maître, faire ma cour à notre intendant, dont la vanité me parut un peu flattée de l'attention que j'avois à lui rendre mes respects. Il me reçut d'un air gracieux, & me demanda si je m'accommodois du genre de vie des jeunes seigneurs. Je répondis qu'il étoit nouveau pour moi, mais que je ne désespérois pas de m'y accoutumer dans la fuite.

Je m'y accoutumai effectivement, & bientôt même, je changeai d'humeur & d'esprit. De sage & posé que j'étois auparavant, je devins vif, étourdi, turlupin. Le valet de don Antonio me fit compliment sur ma métamorphose, & me dit que, pour être un illustre, il ne me manquoit plus que d'avoir des bonnes fortunes. Il me re-

présenta que c'étoit une chose absolument nécessaire pour achever un joli homme, que tous nos camarades étoient aimés de quelque belle personne, & que lui, pour sa part, possédoit les bonnes grâces de deux femmes de qualité. Je jugeai que le maraud mentoit. Monsieur Mogicon, lui dis-je, vous êtes sans doute un garçon bien fait & fort spirituel, vous avez du mérite ; mais je ne comprends pas comment des femmes de qualité, chez qui vous ne demeurez point, ont pu se laisser charmer d'un homme de votre condition. Oh ! vraiment, me répondit-il, elles ne savent pas qui je suis. C'est sous les habits de mon maître, & même sous son nom, que j'ai fait ces conquêtes. Voici comment. Je m'habille en jeune seigneur. J'en prends les manières. Je vais à la promenade. J'agace toutes les femmes que je vois, jusqu'à ce que j'en rencontre une qui réponde à mes mines. Je suis celle-là, & fais si bien que je lui parle. Je me dis don Antonio Centellès. Je demande un rendez-vous. La dame fait des façons : elle me l'accorde, & *cætera*. C'est ainsi, mon enfant, continua-t-il, que je me conduis pour avoir des bonnes fortunes ; & je te conseille de suivre mon exemple.

J'avois trop d'envie d'être un illustre pour n'écouter pas ce conseil ; outre cela, je ne me sentoient point de répugnance pour une intrigue amoureuse. Je formai donc le dessein de me travestir en jeune seigneur, pour aller chercher des aventures galantes. Je n'osai me déguiser

dans notre hôtel, de peur que cela ne fût remarqué. Je pris un bel habillement complet dans la garde-robe de mon maître, & j'en fis un paquet que j'emportai chez un petit barbier de mes amis, où je jugeai que je pourrois m'habiller & me déshabiller commodément. Là, je me parai le mieux qu'il me fut possible. Le barbier mit aussi la main à mon ajustement, & quand nous crûmes qu'on n'y pouvoit plus rien ajouter, je marchai vers le pré de saint Jérôme, d'où j'étois bien persuadé que je ne reviendrois pas sans avoir trouvé quelque bonne fortune. Mais je ne fus pas obligé de courir si loin pour en ébaucher une des plus brillantes.

Comme je traversois une rue détournée, je vis sortir d'une petite maison, & monter dans un carrosse de louage qui étoit à la porte, une dame richement habillée & parfaitement bien faite. Je m'arrêtai tout court pour la considérer, & je la saluai d'un air à lui faire comprendre qu'elle ne me déplaisoit pas. De son côté, pour me faire voir qu'elle méritoit encore plus que je ne pensois mon attention, elle leva pour un moment son voile, & offrit à ma vue un visage des plus agréables. Cependant le carrosse partit, & je demurai dans la rue, un peu étourdi des traits que je venois de voir. La jolie figure ! disois-je en moi-même. Peste ! il faudroit cela pour m'achever ! Si les deux dames qui aiment Mogicon sont aussi belles que celle-ci, voilà un faquin bien heureux. Je serois charmé de mon

fort, si j'avois une pareille maîtresse. En faisant cette réflexion, je jetai les yeux par hazard sur la maison d'où j'avois vu sortir cette aimable personne, & j'aperçus, à la fenêtre d'une salle basse, une vieille femme qui me fit signe d'entrer.

Je volai aussitôt dans la maison, & je trouvai, dans une salle assez propre, cette vénérable & discrète vieille, qui, me prenant pour un marquis tout au moins, me salua respectueusement, & me dit : Je ne doute pas, seigneur, que vous n'ayez mauvaise opinion d'une femme qui, sans vous connoître, vous fait signe d'entrer chez elle ; mais vous jugerez peut-être plus favorablement de moi, quand vous sçavez que je n'en use pas de cette sorte avec tout le monde. Vous me paroissez un seigneur de la cour. Vous ne vous trompez pas, ma mie, interrompis-je, en étendant la jambe droite & penchant le corps sur la hanche gauche. Je suis, sans vanité, d'une des plus grandes maisons d'Espagne. Vous en avez bien la mine, reprit-elle, & je vous avouerai que j'aime à faire plaisir aux personnes de qualité. C'est mon foible. Je vous ai observé par ma fenêtre. Vous avez regardé très-attentivement, ce me semble, une dame qui vient de me quitter. Vous sentiriez-vous du goût pour elle ? Dites-le moi confidemment. Foi d'homme de cour ! lui répondis-je, elle m'a frappé. Je n'ai jamais rien vu de plus piquant que cette créature-là. Faufilez-nous ensemble,

ma bonne, & comptez sur ma reconnoissance. Il fait bon rendre ces sortes de services à nous autres grands seigneurs ; ce ne sont pas ceux que nous payons le plus mal.

Je vous l'ai déjà dit, répliqua la vieille, je suis toute dévouée aux personnes de condition. Je me plais à leur être utile. Je reçois ici, par exemple, certaines femmes que des dehors de vertu empêchent de voir leurs galans chez elles. Je leur prête ma maison, pour concilier leur tempérament avec la bienséance. Fort bien, lui dis-je ; & vous venez apparemment de faire ce plaisir à la dame dont il s'agit. Non, répondit-elle : c'est une jeune veuve de qualité qui cherche un amant ; mais elle est si difficile là-dessus, que je ne sçais si vous lui conviendrez, malgré tout le mérite que vous pouvez avoir. Je lui ai déjà présenté trois cavaliers bien bâtis, qu'elle a dédaignés. Oh ! parbleu ! ma chère, m'écriai-je d'un air de confiance, tu n'as qu'à me mettre à ses trouffes ; je t'en rendrai bon compte, sur ma parole. Je suis curieux d'avoir un tête-à-tête avec une beauté difficile. Je n'en ai point encore rencontré de ce caractère-là. Eh bien ! me dit la vieille, vous n'avez qu'à venir ici demain à la même heure. Vous satisferez votre curiosité. Je n'y manquerai pas, lui repartis-je. Nous verrons si un jeune seigneur tel que moi peut rater une conquête.

Je retournai chez le petit barbier, sans vouloir chercher d'autres aventures, & fort impa-

tient de la fuite de celle-là. Ainsi, le jour suivant, après m'être encore bien ajusté, je me rendis chez la vieille une heure plus tôt qu'il ne falloit. Seigneur, me dit-elle, vous êtes ponctuel, & je vous en fais bon gré. Il est vrai que la chose en vaut bien la peine. J'ai vu notre jeune veuve, & nous nous sommes fort entretenues de vous. On m'a défendu de parler, mais j'ai pris tant d'amitié pour vous, que je ne puis me taire. Vous avez plu, & vous allez devenir un heureux seigneur. Entre nous, la dame est un morceau tout appétissant. Son mari n'a pas vécu longtemps avec elle. Il n'a fait que passer comme une ombre. Elle a tout le mérite d'une fille. La bonne vieille, sans doute, vouloit dire d'une de ces filles d'esprit qui savent vivre sans ennui dans le célibat.

L'héroïne du rendez-vous arriva bientôt en carrosse de louage, comme le jour précédent, & vêtue de superbes habits. D'abord qu'elle parut dans la salle, je débutai par cinq ou six révérences de petit-maître, accompagnées de leurs plus gracieuses contorsions. Après quoi, je m'approchai d'elle d'un air très-familier, & lui dis : Ma princesse, vous voyez un seigneur qui en a dans l'aîle. Votre image, depuis hier, s'offre incessamment à mon esprit, & vous avez expulsé de mon cœur une duchesse qui commençoit à y prendre pied. Le triomphe est trop glorieux pour moi, répondit-elle en ôtant son voile ; mais je n'en ressens pas une joie

pure. Un jeune feigneur aime le changement, & son cœur est, dit-on, plus difficile à garder que la pistole volante. Eh ! ma reine, repris-je, laissons là, s'il vous plaît, l'avenir : ne songeons qu'au présent. Vous êtes belle ; je suis amoureux. Si mon amour vous est agréable, engageons-nous sans réflexion ; embarquons-nous comme les matelots ; n'envisageons point les périls de la navigation ; n'en regardons que les plaisirs.

En achevant ces paroles, je me jetai avec transport aux genoux de ma nymphe, & pour mieux imiter les petits-mâtres, je la pressai, d'une manière pétulante, de faire mon bonheur. Elle me parut un peu émue de mes instances, mais elle ne crut pas devoir s'y rendre encore, & me repoussant : Arrêtez-vous, me dit-elle ; vous êtes trop vif ; vous avez l'air libertin. J'ai bien peur que vous ne foyez un petit débauché. Fi donc ! madame, m'écriai-je : pouvez-vous haïr ce qu'aiment les femmes hors du commun ? Il n'y a plus que quelques bourgeoises qui se révoltent contre la débauche. C'en est trop, reprit-elle ; je me rends à une raison si forte. Je vois bien qu'avec vous autres feigneurs les grimaces sont inutiles. Il faut qu'une femme fasse la moitié du chemin. Apprenez donc votre victoire, ajouta-t-elle avec une apparence de confusion, comme si sa pudeur eût souffert de cet aveu. Vous m'avez inspiré des sentimens que je n'ai jamais eus pour personne, & je n'ai plus

befoin que de ſçavoir qui vous êtes, pour me déterminer à vous choifir pour mon amant. Je vous crois un jeune feigneur, & même un honnête homme. Cependant je n'en fuis point affurée, &, quelque prévenue que je fois en votre faveur, je ne veux pas donner ma tendreſſe à un inconnu.

Je me ſouvins alors de quelle façon le valet de don Antonio m'avoit dit qu'il ſortoit d'un pareil embarras, & voulant, à ſon exemple, paſſer pour mon maître : Madame, diſ-je à ma veuve, je ne me défendrai point de vous apprendre mon nom. Il eſt aſſez beau pour mériter d'être avoué. Avez-vous entendu parler de don Mathias de Silva ? Oui, répondit-elle ; je vous dirai même que je l'ai vu chez une perſonne de ma connoiſſance. Quoique déjà effronté, je fus un peu troublé de cette réponſe. Je me raffurai toutefois dans le moment, &, faiſant force de génie pour me tirer de là : Eh bien ! mon ange, repris-je, vous connoiſſez un feigneur... que... je connois auſſi. Je ſuis de ſa maiſon, puisqu'il faut vous le dire. Son aïeul épouſa la belle-ſœur d'un oncle de mon père. Nous ſommes, comme vous voyez, aſſez proches parens. Je m'appelle don César. Je ſuis fils unique de l'illuſtre don Fernand de Ribera, qui fut tué, il y a quinze ans, dans une bataille qui ſe donna ſur les frontières de Portugal. Je vous ferois bien un détail de l'action ; elle fut diablement vive ! mais ce ſeroit perdre des mo-

mens précieux, que l'amour veut que j'emploie plus agréablement.

Je devins preffant & passionné après ce discours ; ce qui ne me mena pourtant à rien. Les faveurs que ma déesse me laissa prendre ne servirent qu'à me faire soupirer après celles qu'elle me refusa. La cruelle regagna son carrosse, qui l'attendoit à la porte. Je ne laissai pas néanmoins de me retirer très-satisfait de ma bonne fortune, bien que je ne fusse pas encore parfaitement heureux. Si, disois-je en moi-même, je n'ai obtenu que des demi-bontés, c'est que ma dame est une personne qualifiée, qui n'a pas cru devoir céder à mes transports dans une première entrevue. La fierté de sa naissance a retardé mon bonheur. Mais il n'est différé que de quelques jours. Il est bien vrai que je me représentai aussi que ce pouvoit être une matoise des plus raffinées. Cependant j'aimai mieux regarder la chose du bon côté que du mauvais, & je conservai l'avantageuse opinion que j'avois conçue de ma veuve. Nous étions convenus, en nous quittant, de nous revoir le surlendemain, & l'espérance de parvenir au comble de mes vœux me donnoit un avant-goût des plaisirs dont je me flattois.

L'esprit plein des plus riantes images, je me rendis chez mon barbier. Je changeai d'habit, & j'allai joindre mon maître dans un tripot où je sçavois qu'il étoit. Je le trouvai engagé au jeu, & je m'aperçus qu'il gagnoit ; car il ne

resembloit pas à ces joueurs froids qui s'enrichissent ou se ruinent sans changer de visage. Il étoit railleur & insolent dans la prospérité, & fort bourru dans la mauvaise fortune. Il sortit fort gai du tripot, & prit le chemin du théâtre du Prince. Je le suivis jusqu'à la porte de la comédie. Là, me mettant un ducat dans la main : Tiens, Gil Blas, me dit-il, puisque j'ai gagné aujourd'hui, je veux que tu t'en refentes. Va te divertir avec tes camarades, & viens me prendre à minuit chez Arsénie, où je dois souper avec don Alexo Segiar. A ces mots, il rentra, & je demeurai à rêver avec qui je pourrois dépenser mon ducat, selon l'intention du fondateur. Je ne rêvai pas long-temps. Clarin, valet de don Alexo, se présenta tout à coup devant moi. Je le menai au premier cabaret, & nous nous y amusâmes jusqu'à minuit. De là, nous nous rendîmes à la maison d'Arsénie, où Clarin avoit ordre aussi de se trouver. Un petit laquais nous ouvrit la porte, & nous fit entrer dans une salle basse, où la femme de chambre d'Arsénie & celle de Florimonde rioient à gorge déployée en s'entretenant ensemble, tandis que leurs maîtresses étoient en haut avec nos maîtres.

L'arrivée de deux vivans qui venoient de bien souper ne pouvoit pas être désagréable à des foubrettes, & à des foubrettes de comédiennes encore. Mais quel fut mon étonnement, lorsque, dans une de ces suivantes, je

reconnus ma veuve, mon adorable veuve, que je croyois comtesse ou marquise ! Elle ne parut pas moins étonnée de voir son cher don César de Ribera changé en valet de petit-maître. Nous nous regardâmes toutefois l'un l'autre sans nous déconcerter. Il nous prit même, à tous deux, une envie de rire, que nous ne pûmes nous empêcher de satisfaire. Après quoi Laure, c'est ainsi qu'elle s'appelloit, me tirant à part, tandis que Clarin parloit à sa compagne, me tendit gracieusement la main, & me dit tout bas : Touchez là, seigneur don César. Au lieu de nous faire des reproches réciproques, faisons-nous des complimens, mon ami. Vous avez fait votre rôle à ravir, & je ne me suis point mal non plus acquittée du mien. Qu'en dites-vous ? Avouez que vous m'avez prise pour une de ces jolies femmes de qualité, qui se plaisent à faire des équipées. Il est vrai, lui répondis-je. Mais, qui que vous soyez, ma reine, je n'ai point changé de sentiment en changeant de forme. Agréez, de grace, mes services, & permettez que le valet de chambre de don Mathias achève ce que don César a si heureusement commencé. Va, reprit-elle, je t'aime encore mieux dans ton naturel qu'autrement. Tu es en homme ce que je suis en femme. C'est la plus grande louange que je puisse te donner. Je te reçois au nombre de mes adorateurs. Nous n'avons plus besoin du ministère de la vieille. Tu peux venir ici me voir librement. Nous

autres dames de théâtre, nous vivons sans contrainte & pêle-mêle avec les hommes. Je conviens qu'il y paroît quelquefois ; mais le public en rit, & nous sommes faites, comme tu fçais, pour le divertir.

Nous en demeurâmes là, parce que nous n'étions pas seuls. La conversation devint générale, vive, enjouée, & pleine d'équivoques claires. Chacun y mit du sien. La suivante d'Arfénie sur-tout, mon aimable Laure brilla fort, & fit paroître beaucoup plus d'esprit que de vertu. D'un autre côté, nos maîtres & les comédiennes pouffoient souvent de longs éclats de rire que nous entendions ; ce qui suppose que leur entretien étoit aussi raisonnable que le nôtre. Si l'on eût écrit toutes les belles choses qui se dirent cette nuit chez Arfénie, on en auroit, je crois, composé un livre très-instructif pour la jeunesse. Cependant, l'heure de la retraite, c'est-à-dire le jour, arriva : il fallut se séparer. Clarin suivit don Alexo, & je me retirai avec don Mathias.





CHAPITRE VI.

De l'entretien de quelques seigneurs sur les comédiens de la troupe du Prince.



C E jour-là, mon maître, à son lever, reçut un billet de don Alexo Segiar, qui lui mandoit de se rendre chez lui. Nous y allâmes, & nous trouvâmes avec lui le marquis de Zenete & un autre jeune seigneur de bonne mine que je n'avois jamais vu. Don Mathias, dit Segiar à mon patron, en lui présentant ce cavalier que je ne connoissois point, vous voyez don Pompeyo de Castro, mon parent. Il est presque dès son enfance à la cour de Pologne. Il arriva hier au soir à Madrid, & il s'en retourne dès demain à Varsovie. Il n'a que cette journée à me donner. Je veux profiter d'un temps si précieux, & j'ai cru que, pour le lui faire trouver agréable, j'avois besoin de vous & du marquis de Zenete. Là-dessus, mon maître & le parent de don Alexo s'embrassèrent, & se firent l'un à l'autre force complimens. Je fus très-fatisfait de

ce que dit don Pompeyo. Il me parut avoir l'esprit solide & délié.

On dîna chez Segiar, & ces seigneurs, après le repas, jouèrent pour s'amuser jusqu'à l'heure de la comédie. Alors, ils allèrent tous ensemble au théâtre du Prince voir représenter une tragédie nouvelle qui avoit pour titre *la Reine de Carthage*. La pièce finie, ils revinrent souper au même endroit où ils avoient dîné, & leur conversation roula d'abord sur le poëme qu'ils venoient d'entendre, ensuite sur les acteurs. Pour l'ouvrage, s'écria don Mathias, je l'estime peu : je trouve Énée encore plus fade que dans l'*Énéide*. Mais il faut convenir que la pièce a été jouée divinement. Qu'en pense le seigneur Pompeyo ? Il n'est pas, ce me semble, de mon sentiment. Messieurs, dit ce cavalier en souriant, je vous ai vus tantôt si charmés de vos acteurs, & particulièrement de vos actrices, que je n'oserois vous avouer que j'en ai jugé tout autrement que vous. C'est fort bien fait, interrompit don Alexo en plaisantant : vos censures feroient ici fort mal reçues. Respectez nos actrices devant les trompettes de leur réputation. Nous buvons tous les jours avec elles ; nous les garantissons parfaites. Nous en donnerons, si l'on veut, des certificats. Je n'en doute point, lui répondit son parent ; vous en donneriez même de leurs vie & mœurs, tant vous me paroissez amis.

Vos comédiennes polonoises, dit en riant le

marquis de Zenete, font fans doute beaucoup meilleures? Oui certainement, repliqua don Pompeyo, elles valent mieux. Il y en a du moins quelques-unes qui n'ont pas le moindre défaut. Celles-là, reprit le marquis, peuvent compter fur vos certificats. Je n'ai point de liaifons avec elles, repartit don Pompeyo. Je ne fuis point de leurs débauches. Je puis juger de leur mérite fans prévention. En bonne foi, poursuivit-il, croyez-vous avoir une troupe excellente? Non, parbleu! dit le marquis, je ne le crois pas, & je ne veux défendre qu'un très-petit nombre d'acteurs. J'abandonne tout le reste. Ne conviendrez-vous pas que l'actrice qui a joué le rôle de Didon est admirable? N'a-t-elle pas représenté cette reine avec toute la noblesse & tout l'agrément convenable à l'idée que nous en avons? Et n'avez-vous pas admiré avec quel art elle attache un spectateur, & lui fait sentir le mouvement de toutes les passions qu'elle exprime. On peut dire qu'elle est consommée dans les raffinemens de la déclamation. Je demeure d'accord, dit Pompeyo, qu'elle sçait émouvoir & toucher : jamais comédienne n'eut plus d'entrailles, & c'est une belle représentation. Mais ce n'est point une actrice fans défaut. Deux ou trois choses m'ont choqué dans son jeu. Veut-elle marquer de la surprise? elle roule les yeux d'une manière outrée; ce qui sied mal à une princesse. • Ajoutez à cela qu'en grossissant le son de sa voix, qui

est naturellement doux, elle en corrompt la douceur, & forme un creux assez défagréable. D'ailleurs, il m'a semblé, dans plus d'un endroit de la pièce, qu'on pouvoit la soupçonner de ne pas trop bien entendre ce qu'elle disoit. J'aime mieux pourtant croire qu'elle étoit distraite, que de l'accuser de manquer d'intelligence.

A ce que je vois, dit alors don Mathias au censeur, vous ne feriez pas homme à faire des vers à la louange de nos comédiennes? Pardonnez-moi, répondit don Pompeyo. Je découvre beaucoup de talent au travers de leurs défauts. Je vous dirai même que je suis enchanté de l'actrice qui a fait la suivante dans les intermèdes¹⁹. Le beau naturel! avec quelle grace elle occupe la scène! A-t-elle quelque bon mot à débiter? elle l'affaïsonne d'un fouris malin & plein de charmes, qui lui donne un nouveau prix. On pourroit lui reprocher qu'elle se livre quelquefois un peu trop à son feu, & passe les bornes d'une honnête hardiesse; mais il ne faut pas être si sévère. Je voudrois seulement qu'elle se corrigéât d'une mauvaise habitude. Souvent, au milieu d'une scène, dans un endroit sérieux, elle interrompt tout à coup l'action, pour céder à une folle envie de rire qui lui prend. Vous me direz que le parterre l'applaudit dans ces momens mêmes. Cela est heureux.

Eh! que pensez-vous des hommes? inter-

rompit le marquis. Vous devez tirer fur eux à cartouches, puisque vous n'épargnez pas les femmes. Non, dit Pompeyo : j'ai trouvé quelques jeunes acteurs qui promettent, & je suis surtout assez content de ce gros comédien qui a joué le rôle du premier ministre de Didon. Il récite très-naturellement, & c'est ainsi qu'on déclame en Pologne. Si vous êtes satisfait de ceux-là, dit Segiar, vous devez être charmé de celui qui a fait le personnage d'Énée. Ne vous a-t-il pas paru un grand comédien, un acteur original ? Fort original, répondit le censeur : il a des tons qui lui sont particuliers, & il en a de bien aigus. Presque toujours hors de la nature, il précipite les paroles qui renferment le sentiment, & appuie sur les autres. Il fait même des éclats sur des conjonctions. Il m'a fort diverti, & particulièrement lorsqu'il exprimait à son confident la violence qu'il se faisoit d'abandonner sa princesse. On ne sauroit témoigner de la douleur plus comiquement. Tout beau, cousin, répliqua don Alexo, tu nous ferois croire à la fin qu'on n'est pas de trop bon goût à la cour de Pologne. Sçais-tu bien que l'acteur dont nous parlons est un sujet rare ? N'as-tu pas entendu les battemens de mains qu'il a excités ? Cela prouve qu'il n'est pas si mauvais. Cela ne prouve rien, répartit don Pompeyo. Messieurs, ajouta-t-il, laissons là, je vous prie, les applaudissemens du parterre. Il en donne souvent aux acteurs fort mal à propos.

Il applaudit même plus rarement au vrai mérite qu'au faux, comme Phédre nous l'apprend par une fable ingénieuse. Permettez-moi de vous la rapporter. La voici.

Tout le peuple d'une ville s'étoit assemblé dans une grande place, pour voir jouer des pantomimes. Parmi ces acteurs, il y en avoit un qu'on applaudissoit à chaque moment. Ce bouffon, sur la fin du jeu, voulut fermer le théâtre par un spectacle nouveau. Il parut seul sur la scène, se baissa, se couvrit la tête de son manteau, & se mit à contrefaire le cri d'un cochon de lait. Il s'en acquitta de manière qu'on s'imagina qu'il en avoit un véritable sous ses habits. On lui cria de secouer son manteau & sa robe ; ce qu'il fit. Et, comme il ne se trouva rien dessous, les applaudissemens se renouvelèrent avec plus de fureur dans l'assemblée. Un payfan, qui étoit du nombre des spectateurs, fut choqué de ces témoignages d'admiration. Messieurs, s'écria-t-il, vous avez tort d'être charmés de ce bouffon. Il n'est pas si bon acteur que vous le croyez. Je sçais mieux faire que lui le cochon de lait, & si vous en doutez, vous n'avez qu'à revenir ici demain à la même heure. Le peuple, prévenu en faveur du pantomime, se rassembla le jour suivant en plus grand nombre, & plutôt pour siffler le payfan, que pour voir ce qu'il sçavoit faire. Les deux rivaux parurent sur le théâtre. Le bouffon commença, & fut encore plus applaudi que le jour précédent. Alors le villageois

s'étant baissé à son tour, & enveloppé de son manteau, tira l'oreille à un véritable cochon qu'il tenoit sous son bras, & lui fit pousser des cris perçans. Cependant l'affistance ne laissa pas de donner le prix au pantomime, & chargea de huées le payfan, qui, montrant tout à coup le cochon de lait aux spectateurs : Messieurs, leur dit-il, ce n'est pas moi que vous sifflez, c'est le cochon lui-même. Voyez quels juges vous êtes.

Coufin, dit don Alexo, ta fable est un peu vive. Néanmoins, malgré ton cochon de lait, nous n'en démordrons pas. Changeons de matière, poursuivit-il ; celle-ci m'ennuie. Tu pars donc demain, quelqu'envie que j'aie de te posséder plus long-temps ? Je voudrois, répondit son parent, pouvoir faire ici un plus long séjour, mais ie ne le puis. Je vous l'ai déjà dit, je suis venu à la cour d'Espagne pour une affaire d'État. Je parlai hier en arrivant au premier ministre. Je dois le voir encore demain matin, & je partirai un moment après pour m'en retourner à Varsovie. Te voilà devenu Polonois, répliqua Segiar, & selon toutes les apparences, tu ne reviendras point demeurer à Madrid. Je crois que non, repartit don Pompeyo. J'ai le bonheur d'être aimé du roi de Pologne. J'ai beaucoup d'agrément à sa cour. Quelque bonté pourtant qu'il ait pour moi, croiriez-vous que j'ai été sur le point de sortir pour jamais de ses États ? Eh ! par quelle aventure ? dit le mar-

quis. Contez-nous cela, je vous prie. Très-volontiers, répondit don Pompeyo, & c'est en même temps mon histoire dont je vais vous faire le récit.





CHAPITRE VII.

Histoire de don Pompeyo de Castro.

DON Alexo, pourfuivit-il, ſçait qu'au fortir de mon enfance, je voulus prendre le parti des armes, & que, voyant notre pays tranquille, j'allai en Pologne, à qui les Turcs venoient alors de déclarer la guerre. Je me fis préfenter au roi, qui me donna de l'emploi dans ſon armée. J'étois un cadet des moins riches d'Eſpagne, ce qui m'impoſoit la néceſſité de me ſignaler par des exploits qui m'attiraſſent l'attention du général. Je fis ſi bien mon devoir, qu'après une aſſez longue guerre, la paix ayant été faite, le roi, ſur les bons témoignages que les officiers généraux lui rendirent de moi, me gratifia d'une penſion conſidérable. Senſible à la généroſité de ce monarque, je ne perdois pas une occaſion de lui en témoigner ma reconnoiſſance par mon aſſiduité. J'étois devant lui à toutes les heures où il eſt permis de ſe préſenter à ſes regards. Par cette conduite, je me

fis insensiblement aimer de ce prince, & j'en reçus de nouveaux bienfaits.

Un jour que je me distinguai dans une course de bague, & dans un combat de taureaux qui la précéda ²⁰, toute la cour loua ma force & mon adresse, &, lorsque, comblé d'applaudissemens, je fus de retour chez moi, j'y trouvai un billet par lequel on me mandoit qu'une dame dont la conquête devoit plus me flatter que tout l'honneur que je m'étois acquis ce jour-là, fouhaitoit de m'entretenir, & que je n'avois, à l'entrée de la nuit, qu'à me rendre à certain lieu qu'on me marquoit. Cette lettre me fit plus de plaisir que toutes les louanges qu'on m'avoit données, & je m'imaginai que la personne qui m'écrivoit devoit être une femme de la première qualité. Vous jugez bien que je volai au rendez-vous. Une vieille, qui m'y attendoit pour me servir de guide, m'introduisit, par une petite porte du jardin, dans une grande maison, & m'enferma dans un riche cabinet, en me disant : Demeurez ici ; je vais avertir ma maîtresse de votre arrivée. J'aperçus bien des choses précieuses dans ce cabinet, qu'éclairoit une grande quantité de bougies ; mais je n'en considérai la magnificence, que pour me confirmer dans l'opinion que j'avois déjà conçue de la noblesse de la dame. Si tout ce que je voyois sembloit m'affurer que ce ne pouvoit être qu'une personne du premier rang, quand elle parut, elle acheva de me le persuader par son air noble & ma-

jeftueux. Cependant ce n'étoit pas ce que je penfois.

Seigneur cavalier, me dit-elle, après la démarche que je fais en votre faveur, il feroit inutile de vouloir vous cacher que j'ai de tendres fentimens pour vous. Le mérite que vous avez fait paroître aujourd'hui devant toute la cour ne me les a point inspirés. Il-en précipite feulement le témoignage. Je vous ai vu plus d'une fois. Je me fuis informée de vous, & le bien qu'on m'en a dit m'a déterminée à fuivre mon penchant. Ne croyez pas, pourfuivit-elle, avoir fait la conquête d'une alteffe. Je ne fuis que la veuve d'un fimple officier des gardes du roi ; mais, ce qui rend votre victoire glorieufe, c'est la préférence que je vous donne fur un des plus grands feigneurs du royaume. Le prince de Radzivil m'aime, & n'épargne rien pour me plaire. Il n'y peut toutefois réuffir, & je ne fouffre fes emprefsemens que par vanité.

Quoique je viffe bien, à ce discours, que j'avois affaire à une coquette, je ne laiffai pas de fçavoir bon gré de cette aventure à mon étoile. Dona Hortenfia, c'est ainfi que fe nommoit la dame, étoit encore dans fa première jeunefle, & fa beauté m'éblouit. De plus, on m'offroit la poffeffion d'un cœur qui fe refufoit aux foins d'un prince. Quel triomphe pour un cavalier efpagnol ! Je me profternai aux pieds d'Hortenfe, pour la remercier de fes bontés. Je lui dis tout ce qu'un homme galant pouvoit lui

dire, & elle eut lieu d'être fatishaitée des transports de reconnoissance que je fis éclater. Aussi nous séparâmes-nous tous deux les meilleurs amis du monde, après être convenus que nous nous verrions tous les soirs que le prince ne pourroit venir chez elle; ce qu'on promit de me faire sçavoir très-exactement. On n'y manqua pas, & je devins enfin l'Adonis de cette nouvelle Vénus.

Mais les plaisirs de la vie ne font pas d'éternelle durée. Quelques mesures que prit la dame pour dérober la connoissance de notre commerce à mon rival, il ne laissa pas d'apprendre tout ce qu'il nous importoit fort qu'il ignorât. Une servante mécontente le mit au fait. Ce seigneur, naturellement généreux, mais fier, jaloux & violent, fut indigné de mon audace. La colère & la jalousie lui troublèrent l'esprit, & ne consultant que sa fureur, il résolut de se venger d'une manière infâme. Une nuit que j'étois chez Hortense, il vint m'attendre à la petite porte du jardin, avec tous ses valets armés de bâtons. Dès que je sortis, il me fit saisir par ces misérables, & leur ordonna de m'affommer. Frappez, leur dit-il, que le téméraire périsse sous vos coups. C'est ainsi que je veux punir son insolence. Il n'eut pas achevé ces paroles, que ces gens m'affaillirent tous ensemble, & me donnèrent tant de coups de bâtons, qu'ils m'éten dirent sans sentiment sur la place. Après quoi, ils se retirèrent avec leur maître, pour qui cette

cruelle exécution avoit été un spectacle bien doux. Je demeurai le reste de la nuit dans l'état où ils m'avoient mis. A la pointe du jour, il passa près de moi quelques personnes, qui, s'apercevant que je respirois encore, eurent la charité de me porter chez un chirurgien. Par bonheur, mes blessures ne se trouvèrent pas mortelles, & je tombai entre les mains d'un habile homme qui me guérit en deux mois parfaitement. Au bout de ce temps-là, je reparus à la cour, & repris mes premières brisées, excepté que je ne retournai plus chez Hortense, qui, de son côté, ne fit aucune démarche pour me revoir, parce que le prince, à ce prix-là, lui avoit pardonné son infidélité.

Comme mon aventure n'étoit ignorée de personne, & que je ne passois pas pour un lâche, tout le monde s'étonnoit de me voir aussi tranquille que si je n'eusse pas reçu un affront. Car je ne disois pas ce que je pensois, & je semblois n'avoir aucun ressentiment. On ne sçavoit que s'imaginer de ma fausse insensibilité. Les uns croyoient que, malgré mon courage, le rang de l'offenseur me tenoit en respect, et m'obligeoit à dévorer l'offense; les autres, avec plus de raison, se défioient de mon silence, & regardoient comme un calme trompeur la situation paisible où je paroissais être. Le roi jugea, comme ces derniers, que je n'étois pas homme à laisser un outrage impuni, & que je ne manquerois pas de me venger, fitôt que j'en trou-

verois une occasion favorable. Pour sçavoir s'il devinoit ma pensée, il me fit un jour entrer dans son cabinet où il me dit : Don Pompeyo, je sçais l'accident qui vous est arrivé, & je suis surpris, je l'avoue, de votre tranquillité. Vous dissimulez certainement. Sire, lui répondis-je, j'ignore qui peut être l'offenseur. J'ai été attaqué la nuit par des gens inconnus. C'est un malheur dont il faut bien que je me console. Non, non, repliqua le roi ; je ne suis point la dupe de ce discours peu sincère. On m'a tout dit. Le prince de Radzivil vous a mortellement offensé. Vous êtes noble & Castillan. Je sçais à quoi ces deux qualités vous engagent. Vous avez formé la résolution de vous venger. Faites-moi confiance du parti que vous avez pris. Je le veux. Ne craignez point de vous repentir de m'avoir confié votre secret.

Puisque Votre Majesté me l'ordonne, lui repartis-je, il faut donc que je lui découvre mes sentimens. Oui, seigneur, je songe à tirer vengeance de l'affront qu'on m'a fait. Tout homme qui porte un nom pareil au mien en est comptable à sa race. Vous sçavez l'indigne traitement que j'ai reçu, & je me propose d'affaffiner le prince, pour me venger d'une manière qui réponde à l'offense. Je lui plongerai un poignard dans le sein, ou lui casserai la tête d'un coup de pistolet ; & je me sauverai, si je puis, en Espagne. Voilà quel est mon dessein. Il est violent, dit le roi ; néanmoins je ne sçaurois le

condamner, après le cruel outrage que Radzivil vous a fait. Il est digne du châtement que vous lui réservez. Mais n'exécutez pas fitôt votre entreprise. Laissez-moi chercher un tempérament pour vous accommoder tous deux. Ah ! seigneur, m'écriai-je avec chagrin, pourquoi m'avez-vous obligé de vous révéler mon secret ? Quel tempérament peut.... Si je n'en trouve pas qui vous satisfasse, interrompit-il, vous pourrez faire ce que vous avez résolu. Je ne prétends point abuser de la confiance que vous m'avez faite. Je ne trahirai point votre honneur. Soyez sans inquiétude là-dessus.

J'étois assez en peine de sçavoir par quel moyen le roi prétendoit terminer cette affaire à l'amiable. Voici comme il s'y prit. Il entretint en particulier mon rival. Prince, lui dit-il, vous avez offensé don Pompeyo de Castro. Vous n'ignorez pas que c'est un homme d'une naissance illustre, un cavalier que j'aime, & qui m'a bien servi. Vous lui devez une satisfaction. Je ne suis pas d'humeur à la lui refuser, répondit le prince. S'il se plaint de mon emportement, je suis prêt à lui en faire raison par la voie des armes. Il faut une autre réparation, reprit le roi. Un gentilhomme espagnol entend trop bien le point d'honneur, pour vouloir se battre noblement avec un lâche affassin. Je ne puis vous appeler autrement, & vous ne sçauriez expier l'indignité de votre action, qu'en présentant vous-même un bâton à votre ennemi,

& qu'en vous offrant à ses coups. O ciel ! s'écria mon rival. Quoi ! Sire, vous voulez qu'un homme de mon rang s'abaisse, qu'il s'humilie devant un simple cavalier, & qu'il en reçoive même des coups de bâton ? Non, repartit le monarque : j'obligerai don Pompeyo à me promettre qu'il ne vous frappera point. Demandez-lui seulement pardon de votre violence, en lui présentant un bâton. C'est tout ce que j'exige de vous. Et c'est trop en attendre de moi, Sire, interrompit brusquement Radzivil. J'aime mieux demeurer exposé aux traits cachés que son ressentiment me prépare. Vos jours me sont chers, dit le roi, & je voudrais que cette affaire n'eût point de mauvaises suites. Pour la finir avec moins de désagrément pour vous, je serai seul témoin de cette satisfaction que je vous ordonne de faire à l'Espagnol.

Le roi eut besoin de tout le pouvoir qu'il avoit sur le prince, pour obtenir de lui qu'il fît une démarche si mortifiante. Ce monarque, pourtant, en vint à bout. Ensuite il m'envoya chercher. Il me conta l'entretien qu'il venoit d'avoir avec mon ennemi, & me demanda si je serois content de la réparation dont ils étoient convenus tous deux. Je répondis qu'oui, & je donnai ma parole que, bien loin de frapper l'offenseur, je ne prendrois pas même le bâton qu'il me présenteroit. Cela étant réglé de cette sorte, le prince & moi nous nous trouvâmes

un jour à certaine heure chez le roi, qui s'enferma dans son cabinet avec nous. Allons, dit-il à Radzivil, reconnoissez votre faute, & méritez qu'on vous la pardonne. Alors mon ennemi me fit des excuses, & me présenta un bâton qu'il avoit à la main. Don Pompeyo, me dit le monarque en ce moment, prenez ce bâton, & que ma présence ne vous empêche pas de satisfaire votre honneur outragé. Je vous rends la parole que vous m'avez donnée de ne point frapper votre ennemi. Non, feigneur, lui répondis-je : il suffit qu'il se mette en état de recevoir des coups de bâton. Un Espagnol offensé n'en demande pas davantage. Eh bien ! reprit le roi, puisque vous êtes content de cette satisfaction, vous pouvez présentement tous deux suivre la franchise d'un procédé régulier. Mesurez vos épées pour terminer noblement votre querelle. C'est ce que je désire avec ardeur, s'écria le prince d'un ton brusque, & cela seul est capable de me consoler de la honteuse démarche que je viens de faire.

A ces mots, il sortit plein de rage et de confusion, & deux heures après, il m'envoya dire qu'il m'attendoit dans un endroit écarté. Je m'y rendis, & je trouvai ce feigneur disposé à se bien battre. Il n'avoit pas quarante-cinq ans. Il ne manquoit ni de courage ni d'adresse. On peut dire que la partie étoit égale entre nous. Venez, don Pompeyo, me dit-il : finissons ici notre différend. Nous devons, l'un & l'autre,

être en fureur, vous du traitement que je vous ai fait, & moi de vous en avoir demandé pardon. En achevant ces paroles, il mit si brusquement l'épée à la main, que je n'eus pas le temps de lui répondre. Il me poussa d'abord très-vivement; mais j'eus le bonheur de parer tous les coups-qu'il me porta. Je le pouffai à mon tour. Je sentis que j'avois affaire à un homme qui sçavoit aussi bien se défendre qu'attaquer, & je ne sçais ce qu'il en feroit arrivé, s'il n'eût pas fait un faux pas en reculant, & ne fût tombé à la renverse. Je m'arrêtai aussitôt, & dis au prince : Relevez-vous. Pourquoi m'épargner? répondit-il. Votre pitié me fait injure. Je ne veux point, lui répliquai-je, profiter de votre malheur. Je ferois tort à ma gloire. Encore une fois, relevez-vous, & continuons notre combat.

Don Pompeyo, dit-il en se relevant, après ce trait de générosité, l'honneur ne me permet pas de me battre contre vous. Que diroit-on de moi, si je vous perçois le cœur? Je passerois pour un lâche, d'avoir arraché la vie à un homme qui me la pouvoit ôter. Je ne puis donc plus m'armer contre vous, & je sens que la reconnoissance fait succéder de doux transports aux mouvemens furieux qui m'agitoient. Don Pompeyo, continua-t-il, cessons de nous haïr l'un l'autre. Passons même plus avant. Soyons amis. Ah! seigneur, m'écriai-je, j'accepte avec joie une proposition si agréable. Je vous voue une ami-

tié sincère, &, pour commencer à vous en donner des marques, je vous promets de ne plus remettre le pied chez dona Hortensia, quand elle voudroit me revoir. C'est moi, dit-il, qui vous cède cette dame. Il est plus juste que je vous l'abandonne, puisqu'elle a naturellement de l'inclination pour vous. Non, non, interrompis-je. Vous l'aimez. Les bontés qu'elle auroit pour moi pourroient vous faire de la peine. Je les sacrifie à votre repos. Ah! trop généreux Castillan, reprit Radzivil, en me serrant entre ses bras, vos sentimens me charment. Qu'ils produisent de remords dans mon ame! Avec quelle douleur, avec quelle honte je me rappelle l'outrage que vous avez reçu! La satisfaction que je vous en ai faite dans la chambre du roi me paroît trop légère en ce moment. Je veux mieux réparer cette injure, &, pour en effacer entièrement l'infamie, je vous offre une de mes nièces, dont je puis disposer. C'est une riche héritière, qui n'a pas quinze ans, & qui est encore plus belle que jeune.

Je fis là-dessus au prince tous les complimens que l'honneur d'entrer dans son alliance me put inspirer, & j'épousai sa nièce peu de jours après. Toute la cour félicita ce seigneur d'avoir fait la fortune d'un cavalier qu'il avoit couvert d'ignominie, & mes amis se réjouirent avec moi de l'heureux dénouement d'une aventure qui devoit avoir une plus triste fin. De-

puis ce temps, messieurs, je vis agréablement à Varfovie. Je suis aimé de mon épouse, & j'en suis encore amoureux. Le prince Radzivil me donne tous les jours de nouveaux témoignages d'amitié, & j'ose me vanter d'être assez bien dans l'esprit du roi de Pologne. L'importance du voyage que je fais par son ordre à Madrid m'assure de son estime.





CHAPITRE VIII.

*Quel accident obligea Gil Blas à chercher
une nouvelle condition.*



ELLE fut l'histoire que don Pompeyo raconta, & que nous entendîmes, le valet de don Alexo & moi, bien qu'on eût pris la précaution de nous renvoyer avant qu'il en commençât le récit. Au lieu de nous retirer, nous nous étions arrêtés à la porte, que nous avions laissée entr'ouverte, & de là nous n'en avions pas perdu un mot. Après cela, ces feigneurs continuèrent de boire ; mais ils ne poussèrent pas la débauche jusqu'au jour, attendu que don Pompeyo, qui devoit parler le matin au premier ministre, étoit bien aise auparavant de se reposer un peu. Le marquis de Zenete & mon maître embrassèrent ce cavalier, lui dirent adieu, & le laissèrent avec son parent.

Nous nous couchâmes pour le coup avant le lever de l'aurore, & don Mathias, à son réveil, me chargea d'un nouvel emploi. Gil Blas, me dit-il, prends du papier et de l'encre pour

écrire deux ou trois lettres que je veux te dicter. Je te fais mon secrétaire. Bon ! dis-je en moi-même, surcroît de fonctions. Comme laquais, je suis mon maître partout ; comme valet de chambre, je l'habille, & j'écrirai sous lui, comme secrétaire. Le ciel en soit loué ! Je vais, comme la triple Hécate, faire trois personnages différens. Tu ne sçais pas, continua-t-il, quel est mon dessein. Le voici. Mais sois discret. Il y va de ta vie. Comme je trouve quelquefois des gens qui me vantent leurs bonnes fortunes, je veux, pour leur damer le pion, avoir dans mes poches de fausses lettres de femmes, que je leur lirai. Cela me divertira pour un moment, & plus heureux que ceux de mes pareils qui ne font des conquêtes que pour avoir le plaisir de les publier, j'en publierai que je n'aurai pas eu la peine de faire. Mais, ajouta-t-il, déguise ton écriture, de manière que les billets ne paroissent pas tous d'une même main.

Je pris donc du papier, une plume & de l'encre, & je me mis en devoir d'obéir à don Mathias, qui me dicta d'abord un poulet dans ces termes : « Vous ne vous êtes pas trouvé au rendez-vous. Ah ! don Mathias, que direz-vous pour vous justifier ? Quelle étoit mon erreur ! & que vous me punissez bien d'avoir eu la vanité de croire que tous les amusemens & toutes les affaires du monde devoient céder au plaisir de voir DONA CLARA DE MENDOCE. » Après ce billet, il m'en fit écrire un

autre, comme d'une femme qui lui sacrifioit un prince, & un autre enfin, par lequel une dame lui mandoit que, si elle étoit assurée qu'il fût discret, elle feroit avec lui le voyage de Cythère. Il ne se contentoit pas de me dicter de si belles lettres, il m'obligeoit de mettre au bas des noms de personnes qualifiées. Je ne pus m'empêcher de lui témoigner que je trouvois cela très-délicat ; mais il me pria de ne lui donner des avis que lorsqu'il m'en demanderoit. Je fus obligé de me taire, & d'expédier ses commandemens. Cela fait, il se leva, & je l'aidai à s'habiller. Il mit les lettres dans ses poches. Il sortit ensuite. Je le suivis, & nous allâmes dîner chez don Juan de Moncade, qui régaloit ce jour-là cinq ou six cavaliers de ses amis.

On y fit grand'chère, & la joie, qui est le meilleur assaisonnement des festins, régna dans le repas. Tous les convives contribuèrent à égayer la conversation, les uns par des plaisanteries, & les autres en racontant des histoires dont ils se disoient les héros. Mon maître ne perdit pas une si belle occasion de faire valoir les lettres qu'il m'avoit fait écrire. Il les lut à haute voix, & d'un air si imposant, qu'à l'exception de son secrétaire, tout le monde peut-être en fut la dupe. Parmi les cavaliers devant qui se faisoit effrontément cette lecture, il y en avoit un qu'on appelloit don Lope de Velasco. Celui-ci, homme fort grave, au lieu de se ré-

jouer comme les autres des prétendues bonnes fortunes du lecteur, lui demanda froidement si la conquête de dona Clara lui avoit coûté beaucoup. Moins que rien, lui répondit don Mathias. Elle a fait toutes les avances. Elle me voit à la promenade : je lui plais ; on me fuit par son ordre ; on apprend qui je suis ; elle m'écrit, & me donne rendez-vous chez elle à une heure de la nuit, où tout repositoit dans sa maison. Je m'y trouvai. On m'introduisit dans son appartement..... Je suis trop discret pour vous dire le reste.

A ce récit laconique, le seigneur de Velasco fit paroître une grande altération sur son visage. Il ne fut pas difficile de s'apercevoir de l'intérêt qu'il prenoit à la dame en question. Tous ces billets, dit-il à mon maître en le regardant d'un air furieux, sont absolument faux & surtout celui que vous vous vantez d'avoir reçu de dona Clara de Mendocce. Il n'y a point en Espagne de fille plus réservée qu'elle. Depuis deux ans, un cavalier qui ne vous cède ni en naissance ni en mérite personnel, met tout en usage pour s'en faire aimer. A peine en a-t-il obtenu les plus innocentes faveurs ; mais il peut se flatter que, si elle étoit capable d'en accorder d'autres, ce ne feroit qu'à lui seul. Eh ! qui vous dit le contraire ? interrompit don Mathias d'un air railleur. Je conviens avec vous que c'est une fille très-honnête. De mon côté, je suis un fort

honnête garçon. Par conséquent, vous devez être persuadé qu'il ne s'est rien passé entre nous que de fort honnête. Ah ! c'en est trop, interrompit don Lope à son tour. Laissons là les railleries. Vous êtes un imposteur. Jamais dona Clara ne vous a donné de rendez-vous la nuit. Je ne puis souffrir que vous osiez noircir sa réputation. Je suis aussi trop discret pour vous dire le reste. En achevant ces mots, il rompit en visière à toute la compagnie, & se retira d'un air qui me fit juger que cette affaire pourroit bien avoir de mauvaises suites. Mon maître, qui étoit assez brave pour un seigneur de son caractère, méprisa les menaces de don Lope. Le fat ! s'écria-t-il, en faisant un éclat de rire. Les chevaliers errans soutenoient la beauté de leurs maîtresses ; il veut, lui, soutenir la sagesse de la sienne. Cela me paroît encore plus extravagant.

La retraite de Velasco, à laquelle Moncade avoit en vain voulu s'opposer, ne troubla point la fête. Les cavaliers, sans y faire beaucoup d'attention, continuèrent de se réjouir, & ne se séparèrent qu'à la pointe du jour suivant. Nous nous couchâmes, mon maître & moi, sur les cinq heures du matin. Le sommeil m'accabloit, & je comptois de bien dormir ; mais je comptois sans mon hôte, ou plutôt sans notre portier, qui vint me réveiller une heure après, pour me dire qu'il y avoit à la porte un garçon qui me demandoit. Ah ! maudit portier, m'é-

criai-je en bâillant, songez-vous que je viens de me mettre au lit tout à l'heure ? Dites à ce garçon que je repose, & qu'il revienne tantôt. Il veut, me répliqua-t-il, vous parler en ce moment. Il assure que la chose presse. A ces mots, je me levai. Je mis seulement mon haut-de-chausses & mon pourpoint, & j'allai, en jurant, trouver le garçon qui m'attendoit. Ami, lui dis-je, apprenez-moi, s'il vous plaît, quelle affaire pressante me procure l'honneur de vous voir de si grand matin. J'ai, me répondit-il, une lettre à donner en main propre au feigneur don Mathias, & il faut qu'il la life tout présentement : cela est de la dernière conséquence pour lui. Je vous prie de m'introduire dans sa chambre. Comme je crus qu'il s'agissoit d'une affaire importante, je pris la liberté d'aller réveiller mon maître. Pardon, lui dis-je, si j'interromps votre repos ; mais l'importance... Que me veux-tu ? interrompit-il brusquement. Seigneur, lui dit alors le garçon qui m'accompagnait, c'est une lettre que j'ai à vous rendre de la part de don Lope de Velasco. Don Mathias prit le billet, l'ouvrit, & après l'avoir lu, dit au valet de don Lope : Mon enfant, je ne me leverois jamais avant midi, quelque partie de plaisir qu'on me pût proposer : juge si je me leverai à six heures du matin pour me battre. Tu peux dire à ton maître que, s'il est encore à midi & demi dans l'endroit où il m'attend, nous nous y verrons. Va lui porter

cette réponse. A ces mots, il s'enfonça dans son lit, & ne tarda guère à se rendormir.

Il se leva & s'habilla fort tranquillement, entre onze heures & midi. Puis il sortit, en me disant qu'il me dispensoit de le suivre; mais j'étois trop tenté de voir ce qu'il deviendrait, pour lui obéir. Je marchai sur ses pas jusqu'au pré de saint Jérôme, où j'aperçus don Lope de Velasco qui l'attendoit de pied ferme. Je me cachai pour les observer tous deux, & voici ce que je remarquai de loin. Ils se joignirent, & commencèrent à se battre un moment après. Leur combat fut long. Ils se poussèrent tour à tour l'un l'autre avec beaucoup d'adresse & de vigueur. Cependant la victoire se déclara pour don Lope. Il perça mon maître, l'étendit par terre, & s'enfuit, fort satisfait de s'être si bien vengé. Je le trouvai sans connaissance, & presque déjà sans vie. Ce spectacle m'attendrit, & je ne pus m'empêcher de pleurer une mort à laquelle, sans y penser, j'avois servi d'instrument. Néanmoins, malgré ma douleur, je ne laissai pas de songer à mes petits intérêts. Je m'en retournai promptement à l'hôtel sans rien dire. Je fis un paquet de mes hardes, où je mis, par mégarde, quelques nippes de mon maître, & quand j'eus porté cela chez le barbier, où mon habit d'homme à bonnes fortunes étoit encore, je répandis dans la ville l'accident funeste dont j'avois été témoin. Je le contai à qui voulut l'entendre, et sur-tout je

ne manquai pas d'aller l'annoncer à Rodriguez. Il en parut moins affligé qu'occupé des mesures qu'il avoit à prendre là-dessus. Il assembla ses domestiques, leur ordonna de le suivre, & nous nous rendîmes tous au pré de saint Jérôme. Nous enlevâmes don Mathias qui respiroit encore, mais qui mourut trois heures après qu'on l'eut transporté chez lui. Ainsi périt le seigneur don Mathias de Silva, pour s'être avisé de lire mal-à-propos des billets doux supposés.





CHAPITRE IX.

Quelle personne il alla servir après la mort de don Mathias de Silva.



QUELQUES jours après les funérailles de don Mathias, tous les domestiques furent payés & congédiés. J'établis mon domicile chez le petit barbier, avec qui je commençois à vivre dans une étroite liaison. Je m'y promettois plus d'agrément que chez Melendez. Comme je ne manquois pas d'argent, je ne me hâtai point de chercher une nouvelle condition. D'ailleurs, j'étois devenu difficile sur cela. Je ne voulois plus servir que des personnes hors du commun ; encore avois-je résolu de bien examiner les postes qu'on m'offriroit. Je ne croyois pas le meilleur trop bon pour moi, tant le valet d'un jeune seigneur me paroïsoit alors préférable aux autres valets.

En attendant que la fortune me présentât une maison telle que je m'imaginois la mériter, je pensai que je ne pouvois mieux faire que de consacrer mon oisiveté à ma belle Laure, que

je n'avois point vue depuis que nous nous étions si plaisamment détrompés. Je n'ofai m'habiller en don César de Ribera. Je ne pouvois, fans passer pour un extravagant, mettre cet habit que pour me déguiser. Mais, outre que le mien n'avoit pas encore l'air trop malpropre, j'étois bien chauffé & bien coëffé. Je me parai donc, à l'aide du barbier, d'une manière qui tenoit un milieu entre don César & Gil Blas. Dans cet état, je me rendis à la maison d'Arfénie. Je trouvai Laure seule dans la même falle où je lui avois déjà parlé. Ah ! c'est vous ! s'écria-t-elle aussitôt qu'elle m'aperçut. Je vous croyois perdu. Il y a sept ou huit jours que je vous ai permis de me venir voir. Vous n'abusez point, à ce que je vois, des libertés que les dames vous donnent.

Je m'excusai sur la mort de mon maître, sur les occupations que j'avois eues, & j'ajoutai fort poliment que, dans mes embarras même, mon aimable Laure avoit toujours été présente à ma pensée. Cela étant, me dit-elle, je ne vous ferai plus de reproches, & je vous avouerai que j'ai aussi songé à vous. D'abord que j'ai appris le malheur de don Mathias, j'ai formé un projet qui ne vous déplaira peut-être point. Il y a long-temps que j'entends dire à ma maîtresse qu'elle veut avoir chez elle une espèce d'homme d'affaires, un garçon qui entende bien l'œconomie, & qui tienne un registre exact des sommes qu'on lui donnera pour faire la dépense de la

maison. J'ai jeté les yeux sur votre feigneurie. Il me semble que vous ne remplirez point mal cet emploi. Je fens, lui répondis-je, que je m'en acquitterai à merveilles. J'ai lu les *Économiques* d'Aristote²¹, &, pour tenir des registres, c'est mon fort..... Mais, mon enfant, poursuivis-je, une difficulté m'empêche d'entrer au service d'Arfénie. Quelle difficulté ? me dit Laure. J'ai juré, lui répliquai-je, de ne plus servir de bourgeois. J'en ai même juré par le Stix. Si Jupiter n'osoit violer ce serment, jugez si un valet doit le respecter ? Qu'appelles-tu des bourgeois ? reparti froidement la soubrette. Pour qui prends-tu les comédiennes ? Les prends-tu pour des avocates ou des procureuses ? Oh ! fçache, mon ami, que les comédiennes sont nobles, archinobles, par les alliances qu'elles contractent avec les grands feigneurs.

Sur ce pied-là, lui dis-je, mon infante, je puis accepter la place que vous me destinez. Je ne dérogerai point. Non, sans doute, répondit-elle. Passer de chez un petit-maître au service d'une héroïne de théâtre, c'est être toujours dans le même monde. Nous allons de pair avec les gens de qualité. Nous avons des équipages comme eux, nous faisons aussi bonne chère, &, dans le fonds, on doit nous confondre ensemble dans la vie civile. En effet, ajouta-t-elle, à considérer un marquis & un comédien dans le cours d'une journée, c'est presque la même chose. Si le marquis, pendant les trois quarts

du jour, est, par son rang, au-dessus du comédien, le comédien, pendant l'autre quart, s'élève encore davantage au-dessus du marquis par un rôle d'empereur ou de roi qu'il représente. Cela fait, ce me semble, une compensation de noblesse & de grandeur qui nous égale aux personnes de la cour. Oui, vraiment, repris-je ; vous êtes de niveau, sans contredit, les uns aux autres. Peste ! les comédiens ne font pas des marouffes, comme je le croyois, & vous me donnez une forte envie de servir de si honnêtes gens. Eh bien ! repartit-elle, tu n'as qu'à revenir dans deux jours. Je ne te demande que ce temps-là pour disposer ma maîtresse à te prendre. Je lui parlerai en ta faveur. J'ai quelque ascendant sur son esprit. Je suis persuadée que je te ferai entrer ici.

Je remerciai Laure de sa bonne volonté. Je lui témoignai que j'en étois pénétré de reconnaissance, & je l'en assurai avec des transports qui ne lui permirent pas d'en douter. Nous eûmes tous deux un assez long entretien, qui auroit encore duré, si un petit laquais ne fût venu dire à ma princesse qu'Arfénie la demandoit. Nous nous séparâmes. Je fortis de chez la comédienne, dans la douce espérance d'y avoir bientôt bouche à cour, & je ne manquai pas d'y retourner deux jours après. Je t'attendois, me dit la suivante, pour t'assurer que tu es comensal dans cette maison. Viens, suis-moi. Je vais te présenter à ma maîtresse. A ces paroles,

elle me mena dans un appartement composé de cinq à six pièces de plein-pied, toutes plus richement meublées les unes que les autres.

Quel luxe ! quelle magnificence ! Je me crus chez une vice-reine, ou, pour mieux dire, je m'imaginai voir toutes les richesses du monde amassées dans un même lieu. Il est vrai qu'il y en avoit de plusieurs nations, & qu'on pouvoit définir cet appartement le temple d'une déesse, où chaque voyageur apportoit pour offrande quelques raretés de son pays. J'aperçus la divinité affise sur un gros carreau de fatin. Je la trouvai charmante, & grasse de la fumée des sacrifices. Elle étoit dans un déshabillé galant, & ses belles mains s'occupoient à préparer une coëffure nouvelle pour jouer son rôle ce jour-là. Madame, lui dit la soubrette, voici l'œconome en question. Je puis vous affurer que vous ne sçauriez avoir un meilleur sujet. Arsénie me regarda très-attentivement, & j'eus le bonheur de ne pas lui déplaire. Comment donc, Laure ! s'écria-t-elle, mais voilà un fort joli garçon ! Je prévois que je m'accommoderai bien de lui. Ensuite m'adressant la parole : Mon enfant, ajouta-t-elle, vous me convenez, & je n'ai qu'un mot à vous dire : vous ferez content de moi, si je le suis de vous. Je lui répondis que je ferois tous mes efforts pour la servir à son gré. Comme je vis que nous étions d'accord, je sortis sur-le-champ pour aller chercher mes hardes, & je revins m'installer dans cette maison.



CHAPITRE X.

Qui n'est pas plus long que le précédent.



L étoit à peu près l'heure de la comédie. Ma maîtresse me dit de la fuivre avec Laure au théâtre. Nous entrâmes dans sa loge, où elle ôta son habit de ville, & en prit un autre plus magnifique pour paroître sur la scène. Quand le spectacle commença, Laure me conduisit, & se plaça près de moi, dans un endroit d'où je pouvois voir & entendre parfaitement bien les acteurs. Ils me déplurent pour la plupart, à cause sans doute que don Pompeyo m'avoit prévenu contre eux. On ne laissa pas d'en applaudir plusieurs, & quelques-uns de ceux-là me firent souvenir de la fable du cochon.

Laure m'apprenoit le nom des comédiens & des comédiennes, à mesure qu'ils s'offroient à nos yeux. Elle ne se contentoit pas de les nommer ; la médisante en faisoit de jolis portraits. Celui-ci, disoit-elle, a le cerveau creux ; celui-là est un insolent ; cette mignonne que

vous voyez, & qui a l'air plus libre que gracieux, s'appelle Rosarda. Mauvaise acquisition pour la compagnie. On devoit mettre cela dans la troupe qu'on lève par ordre du vice-roi de la nouvelle Espagne, & qu'on va faire incessamment partir pour l'Amérique. Regardez bien cet astre lumineux qui s'avance : ce beau soleil couchant, c'est Cafilda. Si, depuis qu'elle a des amans, elle avoit exigé de chacun d'eux une pierre de taille pour en bâtir une pyramide, comme fit autrefois une princesse d'Égypte, elle en pourroit faire élever une qui iroit jusqu'au troisième ciel. Enfin, Laure déchira tout le monde par des médifances. Ah ! la méchante langue ! Elle n'épargna pas même sa maîtresse.

Cependant, j'avouerais mon foible, j'étois charmé de ma foubrette, quoique son caractère ne fût pas moralement bon. Elle médifait avec un agrément qui me faisoit aimer jusqu'à sa malignité. Elle se levoit dans les entr'actes, pour aller voir si Arsénie n'avoit pas besoin de ses services ; mais, au lieu de venir promptement reprendre sa place, elle s'amusoit derrière le théâtre à recueillir les fleurettes des hommes qui la cajoloient. Je la suivis une fois pour l'observer, & je remarquai qu'elle avoit bien des connoissances. Je comptai jusqu'à trois comédiens qui l'arrêterent, l'un après l'autre, pour lui parler, & ils me parurent s'entretenir avec elle fort familièrement. Cela ne me plut point, & pour la première fois de ma vie, je sentis

ce que c'est que d'être jaloux. Je retournai à ma place si rêveur & si triste, que Laure s'en aperçut, aussitôt qu'elle m'eut rejoint. Qu'as-tu, Gil Blas ? me dit-elle avec étonnement. Quelle humeur noire s'est emparée de toi, depuis que je t'ai quitté ? Tu as l'air sombre & chagrin. Ma princesse, lui répondis-je, ce n'est pas sans raison. Vos allures sont un peu vives. Je viens de vous voir avec des comédiens... Ah ! le plaifant fujet de tristesse ! interrompit-elle en riant. Quoi ! cela te fait de la peine ? Oh ! vraiment, tu n'es pas au bout. Tu verras bien d'autres choses parmi nous. Il faut que tu t'accoutumes à nos manières aisées. Point de jalousie, mon enfant. Les jaloux, chez le peuple comique, passent pour des ridicules. Aussi n'y en a-t-il presque point. Les pères, les maris, les frères, les oncles & les cousins sont les gens du monde les plus commodes, & souvent même c'est eux qui établissent leurs familles.

Après m'avoir exhorté à ne prendre ombrage de personne, & à regarder tout tranquillement, elle me déclara que j'étais l'heureux mortel qui avoit trouvé le chemin de son cœur. Puis elle m'affura qu'elle m'aimerait toujours uniquement. Sur cette assurance, dont je pouvois douter sans passer pour un esprit trop défiant, je lui promis de ne plus m'alarmer, & je lui tins parole. Je la vis, dès le soir même, s'entretenir en particulier & rire avec des hommes. A l'issue de la comédie, nous nous en retour-

nâmes avec notre maîtresse au logis, où Florimonde arriva bientôt, avec trois vieux seigneurs & un comédien qui y venoient souper. Outre Laure & moi, il y avoit, pour domestiques dans cette maison, une cuisinière, un cocher & un petit laquais. Nous nous joignîmes tous cinq pour préparer le repas. La cuisinière, qui n'étoit pas moins habile que la dame Jacinte, apprêta les viandes avec le cocher ; la femme de chambre & le petit laquais mirent le couvert, & je dressai le buffet composé de la plus belle vaisselle d'argent & de plusieurs vases d'or ; autres offrandes que la déesse du temple avoit reçues. Je le parai de bouteilles de différens vins, & je servis d'échançon, pour montrer à ma maîtresse que j'étois un homme à tout. J'admirois la contenance des comédiennes pendant le repas. Elles faisoient les dames d'importance. Elles s'imaginoient être des femmes du premier rang. Bien loin de traiter d'*Excellence* les seigneurs, elles ne leur donnoient pas même de la *Seigneurie* : elles les appelloient simplement par leur nom. Il est vrai que c'étoit eux qui les gâtoient, & qui les rendoient si vaines, en se familiarisant un peu trop avec elles. Le comédien, de son côté, comme un acteur accoutumé à faire le héros, vivoit avec eux sans façon : il buvoit à leur fanté, & tenoit, pour ainsi dire, le haut bout. Parbleu ! dis-je en moi-même, quand Laure m'a démontré que le marquis & le comédien

font égaux pendant le jour, elle pouvoit ajouter qu'ils le font encore davantage pendant la nuit, puisqu'ils la passent tout entière à boire ensemble.

Arfénie & Florimonde étoient naturellement enjouées. Il leur échappa mille discours hardis, entremêlés de menues faveurs & de minauderies qui furent bien favourées par ces vieux pécheurs. Tandis que ma maîtresse en amusoit un par un badinage innocent, son amie, qui se trouvoit entre les deux autres, ne faisoit point avec eux la Suzanne. Dans le temps que je confidérois ce tableau, qui n'avoit que trop de charmes pour un vieil adolescent, on apporta le fruit. Alors je mis sur la table des bouteilles de liqueurs & des verres, & je disparus, pour aller souper avec Laure qui m'attendoit. Eh bien ! Gil Blas, me dit-elle, que penses-tu de ces seigneurs que tu viens de voir ? Ce font, sans doute, lui répondis-je, des adorateurs d'Arfénie & de Florimonde. Non, reprit-elle ; ce font de vieux voluptueux qui vont chez les coquettes sans s'y attacher. Ils n'exigent d'elles qu'un peu de complaisance, & ils sont assez généreux pour bien payer les petites bagatelles qu'on leur accorde. Graces au ciel ! Florimonde & ma maîtresse font à présent sans amans. Je veux dire qu'elles n'ont pas de ces amans qui s'érigent en maris, & veulent faire tous les plaisirs d'une maison, parce qu'ils en font toute la dépense. Pour moi, j'en suis bien

aïse, & je soutiens qu'une coquette sensée doit fuir ces fortes d'engagemens. Pourquoi se donner un maître ? Il vaut mieux gagner fol à fol un équipage, que de l'avoir tout d'un coup à ce prix-là.

Lorsque Laure étoit en train de parler, & elle y étoit presque toujours, les paroles ne lui coûtoient rien. Quelle volubilité de langue ! Elle me conta mille aventures arrivées aux actrices de la troupe du Prince, & je conclus de tous ses discours, que je ne pouvois être mieux placé pour connoître parfaitement les vices. Malheureusement, j'étois dans un âge où ils ne font guère d'horreur, & il faut ajouter que la foubrette sçavoit si bien peindre les déréglemens, que je n'y envisageois que des délices. Elle n'eut pas le temps de m'apprendre seulement la dixième partie des exploits des comédiennes, car il n'y avoit pas plus de trois heures qu'elle en parloit. Les seigneurs & le comédien se retirèrent avec Florimonde qu'ils conduisirent chez elle.

Après qu'ils furent fortis, ma maîtresse me dit, en me mettant de l'argent entre les mains : Tenez, Gil Blas, voilà dix pistoles pour aller demain matin à la provision. Cinq ou six de nos messieurs & de nos dames doivent dîner ici. Ayez soin de nous faire faire bonne chère. Madame, lui répondis-je, avec cette somme je promets d'apporter de quoi régaler toute la troupe même. Mon ami, reprit Arsénie, corri-

gez, s'il vous plaît, vos expressions. Sçachez qu'il ne faut point dire la troupe : il faut dire la compagnie. On dit bien une troupe de bandits, une troupe de gueux, une troupe d'auteurs ; mais apprenez qu'on doit dire une compagnie de comédiens. Les acteurs de Madrid, furtout, méritent bien qu'on appelle leur corps une compagnie. Je demandai pardon à ma maîtresse de m'être servi d'un terme si peu respectueux. Je la suppliai très-humblement d'excuser mon ignorance. Je lui protestai que, dans la suite, quand je parlerois de messieurs les comédiens de Madrid d'une manière collective, je dirois toujours la compagnie.





CHAPITRE XI.

Comment les comédiens vivoient ensemble ; & de quelle manière ils traitoient les auteurs.

JE me mis donc en campagne le lendemain matin, pour commencer l'exercice de mon emploi d'œconome. C'étoit un jour maigre : j'achetai, par ordre de ma maîtresse, de bons poulets gras, des lapins, des perdreaux & d'autres petits-pieds. Comme messieurs les comédiens ne font pas contens des manières de l'Église à leur égard, ils n'en observent pas avec exactitude les commandemens. J'apportai au logis plus de viande qu'il n'en faudroit à douze honnêtes gens pour bien passer les trois jours du carnaval. La cuisinière eut de quoi s'occuper toute la matinée. Pendant qu'elle préparoit le dîner, Arsénie se leva, & demeura jusqu'à midi à sa toilette. Alors les seigneurs Rosimiro & Richardo, comédiens, arrivèrent. Il survint ensuite deux comédiennes, Constance & Celinaura, & un moment après, parut Florimonde accompagnée d'un homme

qui avoit tout l'air d'un *jenor cavallero* des plus lestes. Il avoit les cheveux galamment noués, un chapeau relevé d'un bouquet de plumes feuille-morte, un haut-de-chausses bien étroit, & l'on voyoit, aux ouvertures de son pourpoint, une chemise fine avec une fort belle dentelle. Ses gands & son mouchoir étoient dans la concavité de la garde de son épée, & il portoit son manteau avec une grace toute particulière.

Néanmoins, quoiqu'il eût bonne mine & fût très-bien fait, je trouvai d'abord en lui quelque chose de singulier. Il faut, dis-je en moi-même; que ce gentilhomme-là soit un original. Je ne me trompois point. C'étoit un caractère marqué. Dès qu'il entra dans l'appartement d'Arfénie, il courut, les bras ouverts, embrasser les actrices et les acteurs, l'un après l'autre, avec des démonstrations plus outrées que celles des petits-mâtres. Je ne changeai point de sentiment, lorsque je l'entendis parler. Il appuyoit sur toutes les syllabes, & prononçoit ses paroles d'un ton emphatique, avec des gestes & des yeux accommodés au sujet. J'eus la curiosité de demander à Laure ce que c'étoit que ce cavalier. Je te pardonne, me dit-elle, ce mouvement curieux : il est impossible de voir & d'entendre pour la première fois le feigneur Carlos Alonfo de la Ventoleria, sans avoir l'envie qui te presse. Je vais te le peindre au naturel. Premièrement, c'est un homme qui

a été comédien. Il a quitté le théâtre par fantaisie, & s'en est depuis repenti par raison. As-tu remarqué ses cheveux noirs? Ils sont teints, aussi bien que ses sourcils & sa moustache. Il est plus vieux que Saturne. Cependant comme, au temps de sa naissance, ses parens ont négligé de faire écrire son nom sur les registres de sa paroisse, il profite de leur négligence, & se dit plus jeune qu'il n'est de vingt bonnes années pour le moins. D'ailleurs, c'est le personnage d'Espagne le plus rempli de lui-même. Il a passé les douze premiers lustres de sa vie dans une ignorance crasse; mais, pour devenir sçavant, il a pris un précepteur qui lui a montré à épeller en grec & en latin. De plus, il sçait par cœur une infinité de bons contes, qu'il a récités tant de fois comme de son crû, qu'il est parvenu à se figurer qu'ils en sont effectivement. Il les fait venir dans la conversation, & on peut dire que son esprit brille aux dépens de sa mémoire. Au reste, on dit que c'est un grand acteur. Je veux le croire pieusement. Je t'avouerai toutefois qu'il ne me plaît point. Je l'entends quelquefois déclamer ici, & je lui trouve, entre autres défauts, une prononciation trop affectée, avec une voix tremblante qui donne un air antique & ridicule à sa déclamation.

Tel fut le portrait que ma soubrette me fit de cet histrion honoraire, &, véritablement, je n'ai jamais vu de mortel d'un maintien plus

orgueilleux. Il faisoit auffi le beau parleur : il ne manqua pas de tirer de son sac deux ou trois contes, qu'il débita d'un air imposant & bien étudié. D'une autre part, les comédiennes & les comédiens, qui n'étoient point venus là pour se taire, ne furent pas muets. Ils commencèrent à s'entretenir de leurs camarades absens d'une manière peu charitable, à la vérité, mais c'est une chose qu'il faut pardonner aux comédiens comme aux auteurs. La conversation s'échauffa donc contre le prochain. Vous ne sçavez pas, mesdames, dit Rosimiro, un nouveau trait de Cesarino, notre cher confrère. Il a, ce matin, acheté des bas de soie, des rubans & des dentelles, qu'il s'est fait apporter à l'assemblée par un petit page, comme de la part d'une comtesse. Quelle friponnerie ! dit le feigneur de la Ventoleria, en fouriant d'un air fat & vain. De mon temps, on étoit de meilleure foi. Nous ne songions point à composer de pareilles fables. Il est vrai que les femmes de qualité nous en épargnoient l'invention. Elles faisoient elles-mêmes les emplettes : elles avoient cette fantaisie-là. Parbleu ! dit Richardo, du même ton, cette fantaisie les tient bien encore, & s'il étoit permis de s'expliquer là-dessus... Mais il faut taire ces sortes d'avantures, furtout quand des personnes d'un certain rang y sont intéressées.

Messieurs, interrompit Florimonde, laissez là, de grace, vos bonnes fortunes ; elles sont con-

nues de toute la terre. Parlons d'Isménie. On dit que ce seigneur qui a fait tant de dépenses pour elle vient de lui échapper. Oui, vraiment, s'écria Constance, & je vous dirai, de plus, qu'elle perd un petit homme d'affaires qu'elle auroit indubitablement ruiné. Je sçais la chose d'original. Son Mercure a fait un *qui pro quo* : il a porté au seigneur un billet qu'elle écrivoit à l'homme d'affaires, & a remis à l'homme d'affaires une lettre qui s'adressoit au seigneur. Voilà de grandes pertes, ma mignonne, reprit Florimonde. Oh ! pour celle du seigneur, repartit Constance, elle est peu considérable : le cavalier a presque mangé tout son bien ; mais le petit homme d'affaires ne faisoit que d'entrer sur les rangs. Il n'a point encore passé par les mains des coquettes. C'est un sujet à regretter.

Ils s'entretinrent à peu près de cette sorte avant le dîner, & leur entretien roula sur la même matière lorsqu'ils furent à table. Comme je ne finirois point, si j'entreprendois de rapporter tous les autres discours pleins de médisance ou de fatuité que j'entendis, le lecteur trouvera bon que je les supprime, pour lui conter de quelle façon fut reçu un pauvre diable d'auteur qui arriva chez Arsénie sur la fin du repas.

Notre petit laquais vint dire tout haut à ma maîtresse : Madame, un homme en linge sale, crotté jusqu'à l'échine, & qui, sauf votre respect, a tout l'air d'un poète, demande à vous parler.

Qu'on le fasse monter, répondit Arfénie. Ne bougeons, messieurs ; c'est un auteur. Effectivement, c'en étoit un, dont on avoit accepté une tragédie, & qui apportoit un rôle à ma maîtresse. Il s'appelloit Pedro de Moya. Il fit, en entrant, cinq ou six profondes révérences à la compagnie, qui ne se leva ni même ne le salua point. Arfénie répondit seulement par une simple inclination de tête aux civilités dont il l'accabloit. Il s'avança dans la chambre d'un air tremblant & embarrassé. Il laissa tomber ses gands & son chapeau. Il les ramassa, s'approcha de ma maîtresse, & lui présentant un papier plus respectueusement qu'un plaideur ne présente un placet à son juge : Madame, lui dit-il, agréez, de grace, le rôle que je prends la liberté de vous offrir. Elle le reçut d'une manière froide & méprisante, & ne daigna pas même répondre au compliment.

Cela ne rebuta point notre auteur, qui, se servant de l'occasion pour distribuer d'autres personnages, en donna un à Rosimiro, & un autre à Florimonde, qui n'en usèrent pas plus honnêtement avec lui qu'Arfénie. Au contraire, le comédien, fort obligeant de son naturel, comme ces messieurs le sont pour la plupart, l'insulta par de piquantes railleries. Pedro de Moya les sentit. Il n'osa toutefois les relever, de peur que sa pièce n'en pâtît. Il se retira sans rien dire, mais vivement touché, à ce qu'il me parut, de la réception que l'on venoit de lui

faire. Je crois que, dans son dépit, il ne manqua pas d'apostropher en lui-même les comédiens comme ils le méritoient, & les comédiens, de leur côté, quand il fut parti, commencèrent à parler des auteurs avec beaucoup de respect.

Il me semble, dit Florimonde, que le seigneur Pedro de Moya ne s'en va pas fort satisfait. Eh ! madame, s'écria Rosimiro, de quoi vous inquiétez-vous ? Les auteurs sont-ils dignes de notre attention ? Si nous allions de pair avec eux, ce seroit le moyen de les gêner. Je connois ces petits messieurs, je les connois ; ils s'oublieroient bientôt. Traitons-les toujours en esclaves, & ne craignons point de laisser leur patience. Si leurs chagrins les éloignent de nous quelquefois, la fureur d'écrire nous les ramène, et ils sont encore trop heureux que nous voulions bien jouer leurs pièces. Vous avez raison, dit Arsénie : nous ne perdons que les auteurs dont nous faisons la fortune. Pour ceux-là, si-tôt que nous les avons bien placés, l'aïse les gagne, & ils ne travaillent plus. Heureusement, la compagnie s'en console, et le public n'en souffre point.

On applaudit à ces beaux discours, & il se trouva que les auteurs, malgré les mauvais traitemens qu'ils recevoient des comédiens, leur en devoient encore de reste. Ces histrions les mettoient au-dessous d'eux, & certes ils ne pouvoient les mépriser davantage.



CHAPITRE XII.

Gil Blas se met dans le goût du théâtre ; il s'abandonne aux délices de la vie comique , & s'en dégoûte peu de temps après.



ES convives demeurèrent à table jusqu'à ce qu'il fallut aller au théâtre. Alors ils s'y rendirent tous. Je les suivis, & je vis encore la comédie ce jour-là. J'y pris tant de plaisir, que je résolus de la voir tous les jours. Je n'y manquai pas, & insensiblement je m'accoutumai aux acteurs. Admirez la force de l'habitude. J'étois particulièrement charmé de ceux qui brilloient & gesticuloient le plus sur la scène, & je n'étois pas seul dans ce goût-là.

La beauté des pièces ne me touchoit pas moins que la manière dont on les représentoit. Il y en avoit quelques-unes qui m'enlevoient, & j'aimois entr'autres celles où l'on faisoit paroître tous les cardinaux, ou les douze pairs de France. Je retenois des morceaux de ces poèmes incomparables. Je me souviens que j'appris par

cœur, en deux jours, une comédie entière, qui avoit pour titre, *La Reine des fleurs*. La Rose, qui étoit la reine, avoit pour confidente la Violette & pour écuyer le Jasmin. Je ne trouvois rien de plus ingénieux que ces ouvrages, qui me sembloient faire beaucoup d'honneur à l'esprit de notre nation.

Je ne me contentois pas d'orner ma mémoire des plus beaux traits de ces chefs-d'œuvre dramatiques. Je m'attachai à me perfectionner le goût, & pour y parvenir sûrement, j'écoutois, avec une avide attention, tout ce que disoient les comédiens. S'ils louoient une pièce, je l'estimois; leur paroïssoit-elle mauvaise, je la méprisois. Je m'imaginois qu'ils se connoïssent en pièces de théâtre, comme les jouailliers en diamans. Néanmoins, la tragédie de Pedro de Moya eut un très-grand succès, quoiqu'ils eussent jugé qu'elle ne réussiroit point. Cela ne fut pas capable de me rendre leurs jugemens suspects, & j'aimai mieux penser que le public n'avoit pas le sens commun, que de douter de l'infailibilité de la compagnie. Mais on m'assura de toutes parts qu'on applaudissoit ordinairement les pièces nouvelles dont les comédiens n'avoient pas bonne opinion, & qu'au contraire celles qu'ils recevoient avec applaudissement étoient presque toujours sifflées. On me dit que c'étoit une de leurs règles de juger si mal des ouvrages, & là-dessus, on me cita mille succès de pièces qui avoient démenti

leurs décisions. J'eus besoin de toutes ces preuves pour me défabufer.

Je n'oublierai jamais ce qui arriva un jour qu'on représentoit pour la première fois une comédie nouvelle. Les comédiens l'avoient trouvée froide & ennuyeuse. Ils avoient même jugé qu'on ne l'acheveroit pas. Dans cette pensée, ils en jouèrent le premier acte, qui fut fort applaudi : cela les étonna. Ils jouent le second acte ; le public le reçoit encore mieux que le premier : voilà mes acteurs déconcertés. Comment, diable ! dit Rosimiro, cette comédie prend ! Enfin, ils jouent le troisième acte, qui plut encore davantage. Je n'y comprends rien, dit Richardo : nous avons cru que cette pièce ne seroit pas goûtée ; voyez le plaisir qu'elle fait à tout le monde. Messieurs, dit alors un comédien fort naïvement, c'est qu'il y a dedans mille traits d'esprit que nous n'avons pas remarqués²².

Je cessai donc de regarder les comédiens comme d'excellens juges, & je devins un juste appréciateur de leur mérite. Ils justifioient parfaitement tous les ridicules qu'on leur donnoit dans le monde. Je voyois des actrices & des acteurs que les applaudissemens avoient gâtés, & qui se considérant comme des objets d'admiration, s'imaginoient faire grace au public lorsqu'ils jouoient. J'étois choqué de leurs défauts ; mais, par malheur, je trouvai un peu trop à mon gré leur façon de vivre, & je me

plongeai dans la débauche. Comment aurois-je pu m'en défendre? Tous les discours que j'entendois parmi eux étoient pernicieux pour la jeunesse, & je ne voyois rien qui ne contribuât à me corrompre. Quand je n'aurois pas sçu ce qui se passoit chez Casilda, chez Constance, & chez les autres comédiennes, la maison d'Arfénie toute seule n'étoit que trop capable de me perdre. Outre les vieux seigneurs dont j'ai parlé, il y venoit des petits-maîtres, des enfans de famille, que les ufuriers mettoient en état de faire de la dépense, & quelquefois on y recevoit aussi des traitans, qui, bien loin d'être payés comme dans leurs affemblées pour leur droit de préférence, payoient là pour avoir le droit d'être présens.

Florimonde qui demeuroit dans une maison voisine, dînoit & soupoit tous les jours avec Arfénie. Elles paroissoient toutes deux dans une union qui surprenoit bien des gens. On étoit étonné que des coquettes fussent en si bonne intelligence, & l'on s'imaginoit qu'elles se brouilleroient tôt ou tard pour quelque cavalier ; mais on connoissoit mal ces amies perfides. Une solide amitié les unissoit. Au lieu d'être jalouses comme les autres femmes, elles vivoient en commun. Elles aimoient mieux partager les dépouilles des hommes, que de s'en disputer sottement les soupirs.

Laure, à l'exemple de ces deux illustres associées, profitoit aussi de ses beaux jours. Elle

m'avoit bien dit que je verrois de belles choses. Cependant je ne fis point le jaloux ; j'avois promis de prendre là-dessus l'esprit de la compagnie. Je dissimulai pendant quelques jours. Je me contentois de lui demander le nom des hommes avec qui je la voyois en conversation particulière. Elle me répondoit toujours que c'étoit un oncle, ou un cousin. Qu'elle avoit de parens ! Il falloit que sa famille fût plus nombreuse que celle du roi Priam. La soubrette ne s'en tenoit pas même à ses oncles & à ses cousins ; elle alloit encore quelquefois amorcer des étrangers, & faire la veuve de qualité chez la bonne vieille dont j'ai parlé. Enfin Laure, pour en donner au lecteur une idée juste & précise, étoit aussi jeune, aussi jolie, & aussi coquette que sa maîtresse qui n'avoit point d'autre avantage sur elle que celui de divertir publiquement le public. Je cédaï au torrent pendant trois semaines. Je me livrai à toute sorte de voluptés. Mais je dirai, en même temps, qu'au milieu des plaisirs, je sentoïis souvent naître en moi des remords qui venoient de mon éducation, & qui mêloient une amertume à mes délices. La débauche ne triompha point de ces remords ; au contraire, ils augmentoient à mesure que je devenois plus débauché, &, par un effet de mon heureux naturel, les désordres de la vie comique commencèrent à me faire horreur. Ah ! misérable ! me dis-je à moi-même, est-ce ainsi que tu remplis l'attente de ta fa-

mille ? N'est-ce pas assez de l'avoir trompée, en prenant un autre parti que celui de précepteur ? Ta condition fervile te doit-elle empêcher de vivre en honnête homme ? Te convient-il d'être avec des gens si vicieux ? L'envie, la colère & l'avarice règnent chez les uns ; la pudeur est bannie de chez les autres ; ceux-ci s'abandonnent à l'intempérance & à la paresse, & l'orgueil de ceux-là va jusqu'à l'insolence. C'en est fait ; je ne veux pas demeurer plus long-temps avec les sept péchés mortels.

Fin du troisième livre & du tome premier.



540513

